

Le docteur noir drame en sept actes par AnicetBourgeois et Dumanoir

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 23.72% accurate

TUÉATRE C00TUP0K1M 1LLLSTHB r . ; unnnn LE
DOCTEUR NOIR DRAME EN SEPT ACTES PAR MW. ANICET-
BOURGEOIS et DLWANOIR roui la rnsMiins fois, a paris, sur lr tiilattr db
la porte saivt-martix, le 30 juillet 1816. SAINTE-LUCE |j«un* proANE
(linwM. . . . DISTRIBUTION DC LA PIÈCE. . MM. F.rdérick-Limaitai. f-'
L, i g y • \ 's M). E.lPanant. Liktm.i*. Tofrnam. A. Ai«»nr. DccilAMPT.
Mri.i.i*. Vi*»rr. PoTOKMir*. 7NOARDB FRANÇAISE JOMINIQUE.
N«act. UN GUICHETIER MM. Maint UN AIDR-GUICHETIKR UN
HOMME DU PEUPLE UN DOMESTIQUE " * I.A MARQUISE DE LA
REYNERIE ;n«r« Èr nobUl M"" Uiiarton. PAC U NE DELA REYN ERI F.
(jouï* pr««il«r r0:«). Al'RRtJE DF KERADKÛC (grande coquclU). LIA
[jmibo premier»). OUNMi Gmavk. Dhah» illr. Offlcior* Je marine.
Habitant» de la colonie, N Agréa, NAgTe*«M . Con'rebandiera, MaulnU-
— Peno nuage de cour, Homme» et Femmea. Dome*ti[Ue» Garde»
françalaea, llommt» du peuple, Partam breton», etc. Pendant le t quatre
premier! afin, ,i Bourbon ; ou* cinquième et lisih ««« art et, d Parti; au
teptième acte, en Bretagne. ACTE PREMIER. (A l'b.bil.tion de la Reynerie.
Grand salon ouvrant mr un jardin. Troie grandes arcade» au fond. Porte à
droite et à fauche de premier plan. Au deuxième plan, k faucha, une grande
fenêtre arre balcon. Meuble en bambou. A fiurhc, k revanl-icéae, ui canapé-
A droite, près de la porte, un petit thermomètre.) 8CÈ,\E PREMIÈRE. E
CHEVALIER DB SAINTE-LDCB. LA COMTESSE AURELIE DE
KERADEUC. .t'RÉME, àdfS laquait et d plusieurs nègre» qui te tiennent nu
fond. Qum tous me* ordres soient fidèlement exécutés... N'oubliez pas uoje
suis pendant celte journée de fête grande maîtresse» des 5rémonies ... Allez.
(Les voleta et let nègres sorte ni. — d Sainte uc«) El» bien! chevalier, est-ce
ainsi que vous me venez en aide? □o faitos-^ous là, mon cher et amé frre?
raiNTS-lucs (oasis sur l\$ canapé d giuche ci s'écsninnl) J'ai chaud, et je
m'évente... AtnÉLIR. Noble exercice pour un lieutenant des vaisseaux du
roi. •AINTK-LL'CE. Ma foi, c'est le 6eul auquel i ai la force de me livrer,
depuis six mois que jo respire ... ou plutôt que je ne respire plus., dans cette
contrée tropicale... sous cette zone torride... enfin, sur cette terro calcinée
dellle Bourbon, où Sa Majesté m'a exilé... enm'inQigcant pour châtiment
cent cinquante degrés de chaleur... ((te lits.) A vu cj.i k {riant.) Allons...
voici un thermomètre de noire savant Rôaumur, qui n'indique que quarante

degrés. . Sainte-Luce (passant d droite) C'est un petit thermomètre... il fait ce qu'il peut... Airélie. Voyons, chevalier, lâchez de triompher de votre nonchalance . au moins aujourd'hui. . Vous savez que nous allons célébrer la fête de notre jeune cousine... Vous savez aussi que Mlle Pauline de la Reynerie est la perle de la colonie.*., que de plus c'est une perle entourée de diamans... Songez à cette immense habitation de la Reynerie, à ce domaine presque royal, peuplé de douze cents esclaves.'., à peu près autant de sujets., (nanij que vous avez de créanciers... et tout cela peut être à vous, en échange des trois choses que ces Messieurs vous ont laissées, les seules qui fussent insaisissables... votre nom, votre titre et votre bonne mine... Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 20.58% accurate

2 LE DOCTEUR NOIR. aA«Tr.-i.rc». Eli bien! qui s'oppose à ce mariage?... quo*a rivaux, quels concurrent ai-je à redouter?., seraient-ce les habitants de Mie Bourbon, si lourds, si épais, si ridicules, dont... (« mlrrrompani) dont voici, à point nommé, un échantillon... Tenez, chère sœur, regardez ce qui va sortir de cette chaise... Al RÉLIE. U. Barbantane. SCÈNE n. Ifs mêmes, BARBANTANE. Æarfxinfanr arrir# dans une chatte A porteur!, soutenue par quatre nègres Deux outre \$ nègres tuiorni tenant chacun un énorme bouquet Barbant me tort de ta chatte en grande Mette, les nègre» portant les bouquets se placent de chaque côté de n ports du fond. BARBANTANE, aux deux nègre». Demeurez-lü. immobiles, ce bouquet à la insin, et ne vous permettez, sous aucun prétexte, de risplrerce* fleurs... At relie, riant, et miif ml sou ton. Tel est le bon plaisir... de Monsieur Barbantane... BARBANTANE, ■'aeuitfdftf. Madame la comtesse de Kéradeucl quelle boni» fortune t Monsieur le chevalier de S.-mto-Luce V . (.4 part) Mon rival m'a devancé*... (.4 4urlli<.) Je n'aprrçois pas M. lo gouverneur?-. AtRBUB Mon mari cal resté à l'hôtel du gouvernement mais j'ai fait inviter *o« état-maior et ces Messieurs paruourentlo jardin avec la marquise et Pauline . I héroïne de ta fêle barbantane. montrant tel uqurt. A qui je viens, à mon tour, présenter mon hommage. SAINTE Lt cr , riant. Un hommage de forte dimension, mon cher... lises mAVE. J'ai voulu des fleurs fraîches SAINT E-Lt'CK. Comme elle. BARBA* lAXB. Oui., et un bouquet, gm« •AÎSTE-U'Cfe. Comme vous... barrantaxe, piqué. Comme ma fortune, chevalier' je n ai pm(4tis pas les airs élégans de Trianon .. Ma s j'ai ne vous dé^daise, huit cents têtes d'esclaves, et quand un laquais de M le gouverneur me tient l'étrier, je lui donne un négrillon pour boire («/ passe à gauche). SAINTE-LICE. Je n ai pas do cetto monnaie-là At.tiLi.iE , se trouvant au milieu. No parlez donc pas de ça, mon cher Monsieur Borbantane... Laissez aux traitans et aux mallôtiers la fatuité de l'argent , Dites p*utôl que vous avez un beau et splendide pays dont je raffole) BADBtNTAVC. Vra»?... AWéLIB. Et cependant, quand mon mari a été nommé gouverneur de i'ile Bourbon, j'ai failli en mourir Je m'attendais à vivre sur on rocher aride, au milieu de sauvages, de cannibales., que sais-je? BAitiM vr axe , nr^c reproche. Ahf... Al RF. LIE. • Je suis venue... J'ai vu... et je suis ravie, enchantée. .. Tentes qui frappe mes yeux est si nouveau pour moi... Quel contraste entre l Ile Bourbon et Versailles !.. entre cette

population de toutes les nuances cl lespetiLsmou-quetaires.les fringant
 abbés qui donnaient des sucreries à mon carlin l . Ce n'est peut-être pas
 mieux mais c'est différent . ça me change ... et j adore le changement! ...
 [Elle remonte au fond, et «nmiiw les bouquets que portent les nigra)
 BABB.IXTA!», A part C'est rassurant pour M. le gouverneur I (//oui.) Et
 vous, chevalier, comment trouvez-vous notre pays? BAivn-LiGl. Chaud !...
 infiniment trop chaud I BARBANT AN». Pourquoi, diable! y êtes-vous
 venu? MAI.VTE-LLCK. Ehl ventrebleu l. . je n y suis pas venu tout foui.,
 on m'v a envoyé... (/Uanf.l 11 paraît que j'avais . complété un pauvre diable
 de mari, qu'il vint me surprendre escorte d un commissaire, llanqué d un
 exempt... On* préler.d que je malmenai le commissaire et que je passai un
 peu mon épée à travers le corps de l'exempt... Je i.e sais pus... c'«-nt
 possible .. Bref, le roi |mt.» qu'il était convenable do m cxncr... Et le
 ministre, domji un peu parent ... par les femmes ... me fil embarquer comme
 lieutenant ae vaisseau, quoique je n'eusse jamais vu la mer. Mail, dans notre
 famille, on est amiral de naissancP . Nous allions i Bourbon... c'était
 charmant? Ma sœur y était déjà... et je renais do lire le roman tout nouveau
 du. petit Bernardin de Saint-Pierre ... mais je ne comptais ju» sur la chaleur.
 . Bernardin de SaintPierre ne m avait pA prévenu!.. . Et maintenant, voyez-
 vous, je m e sauverais à la nage, et je m en irais, toujours nageant, prier le
 roi de commuer, en ma faveur, l lle Bourbon en Bastille... ■i avfnrant sans
 une chaîne nouvelle... une chaîne de fleurs... qui tne retient captif sur ce
 rivage BARRAV JANE. A part Mlle de la Reynerie, r'est clair . (/faut.)
 Voue songez au miriage, chevalier? . moi aussi., et j'espère vous donner à la
 Bevnerie une fête plus bel» encore que celle d'aujourd bui . •AlWTS-
 LCCB. A la Reynerie?. Ai'RRi.iE , qui rit redescendue. Vraiment... c'est
 Pauline?.. BARBANT ANS. Que je convoite... oui; habitations s® touchent
 .. non cannes sont limitrophes., ce sera un mariage de voisinage Et quant à
 me* concurrent je jure de les écraser... sainte-lice , s'éloignant. Diable!... Il
 faut segareri Al RELIE Cependant, mon cher Barbantane, votre ége..
 BARBAXTANB . OtfC fatuité. Ah! il est vrai que j approche do la
 quarantaine... SAINTft-L'CB. Vous m étonnez... Je croyais que vous vous
 en éloigniez toui les jours. barbantane, avec hauteur. Chevaliart...
 AL'RÉLII. Messieurs!., Messieurs I... la marquise !... SCÈNE III. Les
 mêmes, Là MARQUISE, PAULINE, officiers ds Marine, matelots, etc. Des
 matelots arrivant de ta droite se placent au fond, dans U jardin ■ en
 présentant des fleurs à Pauhne qui rient de la gauchi avec la marquise et gui

est suivie de plusieurs officiers de manne. LA MARQUISE, aux officiers de
murine qui entrent après cite dans le salon. Messieurs, ma fille vous
remercie de votre bon et gracieux souvenir. TAILLIER, OUI matelots qui s*
tiennent au fond. Merci, mes lions amis» merci I... [Elle entre dans le salon
te dernière et tenant ta drôle.) BARBANTANE. fut me mirant le bouquet
Mademoiselle de URCEVILLE daignera-t-elle accepter... RUELLE. saluant.
Monsieur... AMÉLIE, entre la marquise et Pauline. Vraiment. Pauline,
jamais je ne t'ai vue aussi rêveuse.. Toi, l'héroïne de la fête ... toi, que nous
voulons entourer de plaisirs LA MARQUISE En effet... PAULINE, un peu
distracte. C'est peut-être pour cela, ma bonne Aurélie. . une fête, «le?
plaisirs .. ici., tandis qu-' A quelques lieues, dans l'autre partie d'Ile... on
souffre car l'on nousurt.. la maigrise avec impatience. Quelle idée!...
SAINTE LUC. De grâce. Mademoiselle, dissipez ces sombres pensées .
(Batle Barbantane) Au fait, elle a raison on ne meurt pas mal, là bas
RARRAKTAXE, de même. t On meurt beaucoup. (Pulchre et Aurélie vont
s'asseoir à gauche) LA MARQUISE, les % néant et restant debout i Rassurez-
vous. Pauline. . grâce à Dieu, cette terrible épidémie. .. cette maladie
indéfinissable, sans nom, qui, depuis un moi-, fait de si affreux ravages
dans la colonie a jusqu'à présent épargné nos quartiers.. BARBANTANE.
Et continuera à les épargner j'y tiens,. j'y tiens infiniment (A pari) pour moi
et mes huit cents têtes de nègres ... ALFRED. Et d'ailleurs , les derniers
rapports adressés au gouverneur sont plus tranquillisants. BARBANTANE. .
Certainement... il n'y a plus* c.m quelques retardataires «P Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 25.15% accurate

LE DOCTEUR NOIR. 8 meurent -encore... el par la faute des médecins!.-, de» maladroits qui n'ont jamais rien compris ii ^nouvelle maladie... SAINTE- LIICB. Eh' que diable peuvent faire les médecins contre un mal qui saisit, frappe et tue, sans qu'on ait le temps de se mettre en garde!... ai rélie vivement. Un seul, dit-on... un seul a sauvé tous les malades qu'il a secouru»!... (nvec intérêt) un homme... chez qui le génie de la médecine ... une sorte do science innée a suppléé aux étude» et aux travaux. . . LA marquise, avec dédain. Ah ! oui, je sais... Fabien lo mulâtre... MIILHII. Fabien! DAIIUAN r ANE. Qu'ils ont surnommé le docteur noir. LA marquise, tenant le milieu delà seine. Un ancien esclave de M. de la Revnerie, affranchi par son mettre, à qui il avait eu le bonheur de* sauver la vie en se jetant audevant d'un cheval fougueux PAt UNE. sur le canapé. Oh ! jo m'en souviendrai toujours!.. . quoique je fusse bien jeane alors. Je vois encore mon père à demi renversé, ie pauvre Fabitti foulé aux pieds du cheval .. LA MARQUISE. Je lui jetai une bourse pleine d'or. FAI LINE. Quij ne vil lies, ma mère'.. Il pressait sur ses lèvres la main qu'avait daigne lui tendre mon père... main géuereuse. qui lui jetait sa liberté... LA MARQUISE. Sa liberté! .. Ces gens-b suvt-nl-ils qu'en faire?... Et comme il lui fallait un nouveau maître, il se mil au service d'un ancien médecin du pays... AURÉLIE, se levant cl allant A brm-irquite . Eh' mais... c'est cela (...affaire de vocation, nia tante! Il allait chercher là les premières notions de son art... Ce n'était pas un matin: qu'il voulait, mais un professeur... En vérité, j'almireel jaune ce Fabien, sans leconnaltre. [Paulin* sa lève et vad Aurélie.) BARBANTANE. Oh! Madame, pardon, mais ce Pabienest., homme do couleur. AL RELIE. Oui. je sais. . [gatwent.) Ile.-t mulâtre! Eh! bien, tant mieux, ces! plus original... c'est plus gentil I... la marqlise, sévèrement. Ma nièce l permettez-moi du vous arrêter... Vous parlez bien légèrement de choses qui, pour nous, sont graves el sérieuses... Née en France, nouvelle parmi nou», vous ignorez encore nos mœurs, nos sentiment»... Vous pourriez d un seul mot, et à votre insu, blesser d'ombrageuse» susceptibilités qui régnt dans ce pava... Préjugé, si vous voulez... mais préjugé inflexible, implacable. . qui n admet ni discussion ni raisonnement ... Cet orgueil de race est en nous, dans nos veines, et il n'en sortirait qu'avec la dernière goutte de notre sang! Ma nièce, il y a cinquante ans, une noble demoiselle do la famille de Sohigny s epril d'amour .. Ah !

j'en frémis d'horreur!., pour un de tes esclaves . Le vieux comte d« Soligny la fit mettre à genoux devant lui, lui ordonna de demander pardon à Dieu . . el la frappa de son épée aurélie, avec terreur. Ah! c'est affreux!... LA marquise, avec ironie. Ma nièce, vous qui venez de France, . . v connaissez-vous beaucoup de filles de bonne maison qui aient épousé leurs laquais?.., AUUI.it, uiul mépris. Obi ma tante... LA MARQUISE. Préjugé pour préjugé, mon enfant (Elle remonte ainsi que Pauline et Aurélie.)

BARBANT ANR. Très-bien ! c'est cela !.. et ce Fabien , en dépit de ses cures merveilleuses, est resté le médecin de ses semblables... des nègres. . N'avait-il pas juré de sauver ma vieille cousine, qui était à tonte extrémité? et il l'aurait sauvée!.. Elle aimait mieux mourir ! . c'est beau! c'est grand! c'e-t héroïque! (A Sa.nle-Luce.) Oui, chevalier, ma cousine est morte, el elle a bien fait! SAINTE-LUGE. Vous en héritez, jo crois?

BAROANTANE, passant à gauche. Oui... une habitation superbe! SCÈNE IV, LES MÊMES, LIA. LIA. accouras! du fond à gauche. Mademoiselle ' Mademoiselle ! (S'arrêtant à la vue de la marquise.) Ah ! pardon ! SAINTE-LUCE. Eli ! tenez , voici quelqu'un qui peut nous parler du docteur noir. PAULINE, avec bonté , la prenant par la main. Ce6l Lia, Messieurs, ma sœur de lait !.. SAINTE-LICE. Dis, mon enfant, tu le connais, n'est-ce pas, ce Fabien? LIA. Si je le connais! lui qui a sauvé tant de malheureux , que tous es autre» médecins avaient condamnés ... Et dam! c'est tout sim| pie, celaient do vieux médecins , très laid».., tandis que Fabien est jeune et beau, lui? sainte-lice , tiirment. Je devine! Lia est amoureuse du docteur! LIA. Mui? ohi non! s'il était blanc, à la bonne heure!., mais un mulâtre l sainte LUGE, riant aux éclats, ainsi que Harbantane. Ah ' ah ' ah! d honneur, c es! charmant! fa mulâtresse a aussi des préjugés ' LA MARQUISE. Qui t'amenait, Lia? LIA. J : venais Madame la Marquise , annoncer à Mademoiselle, que Ire musiciens de la marine sont là, nous les lenôtres... et qu'ils n'attendent que votre permission... iiarrianta.ve. d Pauline. Pour vous offrir une sérénade. PAULINE. Oh ! de tout mon cœur! [Etle fait ligne d Lia qui n à la fe\Mre et agite ton mouchoir-, les musiciens commencent uuuitdi.) la marquise, aux invités. Messieurs [Ils remontent pris de la fenêtre.) Al RÉLIE, arrêtant la marquise. Pardon... ma tante !... (Aurfamtane redescend à gauche et écoute.) LA MARQUISE Qu'est-ce donc ? Ai'nLLiB, pendant la muiigu*. Vous m'avez tellement effrayée, que... jo mehâto de vous faire un avou... LA MARQUISE. Cn aveu?... AURÉLIE. Mon Dieu, oui... ie mourais d envie de voir, do connaître ce docteur noir... cet

Hippocrate de couleur, qui a deviné la médecine .. Ne voulant pas devenir malade tout exprès pour cela . el chargée par vous, ma tante, de faire partir les lettres d'invitation pour cette fête .. j'avoue. - que... j'en ai... adressé une à M. Fa; bien. DARDANT ANE, LA MARQUISE. Qu'entends- je! LA MARQUISE, courroucée , Lui!... Fabien!... ce mulâtre 1... un ancien esclave!.. (A Barbantane, et se calmant Oh! non, rassurez-vous... Monsieur, ca serait trop d'audace et d'insolence!... Il no viendra pas!... r Ai line, gu» était sur te balcon, pousse un crt, et la musique s'arrête brusquement. Ah! TOUS, tn'vfflMtli. Qu'y a-t-il? PAULINE, tris émue. Voua n'avez pas vu! ... cet homme!... ce matelot!... qui a pâli loul-à-coup... fl a chancelé'... et on remporte... qu'est-ce donc? SA1.NTE-LVCB, rôeiMBf. La chaleurl... c'est la chaleur qui l'a suffoqué!... IIARBAN'TANE, troublé. Certainement!... certainement !... Le fléau ne serait pas assez impertinent pour venir troubl r une si délicieuse fête... [A part.) Si c'était cela, pourtant... Je suis inquiet!..., UN valet, entra*/ de gauche. Madame, un officier de marine qui arrive de France, a, dit-il, un aaessage important pour Madame la marquise. LA MARQUEE. Un message de France!... Où est cet officier? LE VALET. Il attend Madame la marquise dan» le salon bleu. (Il tort.) Digitized by Google

meurent encore... et par la faute des médecins... des maladroits qui n'ont jamais rien compris à la nouvelle maladie...

SAINTE-LUCE.

Eh! que diable peuvent faire les médecins contre un mal qui saisit, frappe et tue, sans qu'on ait le temps de se mettre en garde!

AURÉLIE vivement.

Un seul, dit-on... un seul a sauvé tous les malades qu'il a soignés!... *(avec intérêt)* un homme... chez qui le génie de la médecine... une sorte de science innée a suppléé aux études et aux travaux...

LA MARQUISE, avec dédain.

Ah! oui, je sais... Fabien le mulâtre...

PAULINE.

Fabien!

BARBANTANE.

Qu'ils ont surnommé le docteur noir.

LA MARQUISE, tenant le milieu de la scène.

Un ancien esclave de M. de la Reynerie, affranchi par son maître, à qui il avait eu le bonheur de sauver la vie en se jetant au-devant d'un cheval fougueux.

PAULINE, sur le canapé.

Oh! je m'en souviendrai toujours!... quoique je fusse bien jeune alors... Je vois encore mon père à demi renversé, le pauvre Fabien foulé aux pieds du cheval...

LA MARQUISE.

Je lui jetai une bourse pleine d'or.

PAULINE.

Qu'il ne vit pas, ma mère!... Il pressait sur ses lèvres la main qu'avait daigné lui tendre mon père... main généreuse, qui lui jetait sa liberté...

LA MARQUISE.

Sa liberté!... Ces gens-là savent-ils qu'en faire?... Et comme il lui fallait un nouveau maître, il se mit au service d'un ancien médecin du pays...

AURÉLIE, se levant et allant à la marquise.

Eh! mais... c'est cela!... affaire de vocation, ma tante! Il allait chercher là les premières notions de son art... Ce n'était pas un maître qu'il voulait, mais un professeur... En vérité, j'admire et j'aime ce Fabien, sans le connaître. *(Pauline se lève et va à Aurélie.)*

BARBANTANE.

Oh! Madame, pardon, mais ce Fabien est... homme de couleur.

AURÉLIE.

Oui, je sais... *(gâtment.)* Il est mulâtre! Eh! bien, tant mieux, c'est plus original... c'est plus gentil!

LA MARQUISE, secrètement.

Ma nièce! permettez-moi de vous arrêter... Vous parlez bien légèrement de choses qui, pour nous, sont graves et sérieuses... Née en France, nouvelle parmi nous, vous ignorez encore nos mœurs, nos sentiments... Vous pourriez d'un seul mot, et à votre insu, blesser d'ombrageuses susceptibilités qui règnent dans ce pays... Préjugé, si vous voulez... mais préjugé inflexible, implacable... qui n'admet ni discussion ni raisonnement... Cet orgueil de race est en nous, dans nos veines, et il n'en sortirait qu'avec la dernière goutte de notre sang! Ma nièce, il y a cinquante ans, une noble demoiselle de la famille de Soligny s'éprit d'amour... Ah! j'en frémis d'horreur!... pour un de ces esclaves... Le vieux comte de Soligny la fit mettre à genoux devant lui, lui ordonna de demander pardon à Dieu... et la frappa de son épée....

AURÉLIE, avec terreur.

Ah! c'est affreux!

LA MARQUISE, avec ironie.

Ma nièce, vous qui venez de France... y connaissez-vous beaucoup de filles de bonne maison qui aient épousé leurs laquais?...

AURÉLIE, avec mépris.

Oh! ma tante...

LA MARQUISE.

Préjugé pour préjugé, mon enfant. *(Elle remonte ainsi que Pauline et Aurélie.)*

BARBANTANE.

Très-bien! c'est cela!... et ce Fabien, en dépit de ses cures merveilleuses, est resté le médecin de ses semblables... des nègres... N'avait-il pas juré de sauver sa vieille cousine, qui était à toute extrémité et il l'aurait sauvée!... Elle aime mieux mourir!... c'est beau! c'est grand! c'est héroïque! *(A Sainte-Luce.)* Oui, chevalier, ma cousine est morte, et elle a bien fait!

SAINTE-LUCE.

Vous en héritez, je crois?

BARBANTANE, passant à gauche.

Oui... une habitation superbe!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LIA.

LIA, accourant du fond à gauche.

Mademoiselle! Mademoiselle! *(S'arrêtant à la vue de la marquise.)* Ah! pardon!

SAINTE-LUCE.

Eh! tenez, voici quelqu'un qui peut nous parler du docteur noir.

PAULINE, avec bonté, la prenant par la main.

C'est Lia, Messieurs, ma sœur de lait!

SAINTE-LUCE.

Dis, mon enfant, tu le connais, n'est-ce pas, ce Fabien?

LIA.

Si je le connais! lui qui a sauvé tant de malheureux, que tous ces autres médecins avaient condamnés... Et dam! c'est tout simple, c'étaient de vieux médecins, très laids... tandis que Fabien est jeune et beau, lui!

SAINTE-LUCE, vivement.

Je devine! Lia est amoureuse du docteur!

LIA.

Moi? oh! non! s'il était blanc, à la bonne heure!... mais un mulâtre!

SAINTE-LUCE, riant aux éclats, ainsi que Barbantane.

Ah! ah! ah! d'honneur, c'est charmant! la mulâtresse a aussi des préjugés!

LA MARQUISE.

Qui l'amenait, Lia?

LIA.

Je venais, Madame la Marquise, annoncer à Mademoiselle, que les musiciens de la marine sont là, sous les tentes... et qu'ils n'attendent que votre permission...

BARBANTANE, à Pauline.

Pour vous offrir une sérénade.

PAULINE.

Oh! de tout mon cœur! *(Elle fait signe à Lia qui va à la fenêtre et agit son mouchoir; les musiciens commencent aussitôt.)*

LA MARQUISE, aux invités.

Messieurs *(Ils remontent près de la fenêtre.)*

AURÉLIE, arrêtant la marquise.

Pardon... ma tante!... *(Barbantane redescend à gauche et écoute.)*

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?

AURÉLIE, pendant la musique.

Vous m'avez tellement effrayée, que... je me hâte de vous faire un aveu...

LA MARQUISE.

Un aveu?...

AURÉLIE.

Mon Dieu, oui... je mourais d'envie de voir, de connaître ce docteur noir... cet Hippocrate de couleur, qui a deviné la médecine... Ne voulant pas devenir malade tout exprès pour cela... et chargée par vous, ma tante, de faire partir les lettres d'invitation pour cette fête... j'avoue... que... j'en ai... adressé une à M. Fabien.

BARBANTANE, LA MARQUISE.

Qu'entends-je!

LA MARQUISE, courroucée.

Lui!... Fabien!... ce mulâtre!... un ancien esclave!... *(A Barbantane, et se calmant.)* Oh! non, rassurez-vous... Monsieur, ce serait trop d'audace et d'insolence!... Il ne viendra pas!...

PAULINE, qui était sur le balcon, pousse un cri, et la musique s'arrête brusquement.

Ah!

TOUS, vivement.

Qu'y a-t-il?

PAULINE, très émue.

Vous n'avez pas vu!... cet homme!... ce matelot!... qui a pâli tout-à-coup... il a chancelé!... et on l'emporte... qu'est-ce donc?

SAINTE-LUCE, vivement.

La chaleur!... c'est la chaleur qui l'a suffoqué!

BARBANTANE, troublé.

Certainement!... certainement!... Le fleau ne serait pas assez impertinent pour venir troubler une si délicieuse fête... *(A part.)* Si c'était cela, pourtant... Je suis inquiet!

UN VALET, entrant de gauche.

Madame, un officier de marine qui arrive de France, a, dit-il, un message important pour Madame la marquise.

LA MARQUISE.

Un message de France!... Où est cet officier?

LE VALET.

Il attend Madame la marquise dans le salon bleu. *(Il sort.)*

The text on this page is estimated to be only 23.70% accurate

4 LC DOCTEUR NOIR. sainte-lucr reconduisant la marquise d gauche. Hâtez vous, ma belle tante, de vous débarrasser de cet importun [Revenant aux officiers qui sont à droite] Messieurs, voici l'heure à laquelle vont arriver nos charmantes créoles ... il serait convenable, je crois, d'aller au devant d elles et de leur offrir la main. BARBANT AXE. Ce serait très galant, je vais donner l'exemple. * Sainte- Luce , après avoir échangé un signe d'intelligence avec U saur, sort avec Ut officiers et Darbanlane.)

SCENE V. PAULINE, AtiaiiÆ. Amci.n, lui prenant Ut ma il» et la ramenant. Deux mots, je t'en prie... chère cousine... Un jour de fête doit porter bonheur à tout le monde... et j'en profite pour m'acquitter d'un grave mandat, dont le succès me tient au cœur.. palline. sourtant. Parlez, Madame l'ambassadrice. AURÉLIE. Et d'abord, on a question ... Aimcs-tu quelqu'un?... PAULINE. Personne. AURÉLIE. Il n'est pas, dans ce pays, un beau jeune homme (il faut toujours le supposer ainsi) dont l'arrivée le trouble, dont le départ t'attriste T... et dont l'absence te fait rêver T

PAULINE. Non. AURÉLIE Vraiment... c'est là merveille > .. c'est ainsi que j'aurais voulu... Donc, si on gentilhomme, jeune, brave, portant • n bran nom ne manquant enfin que... de ce qui fait le seul mérite de M. de Darbantane, s'offrait pour mari à ma tante cousine? PAULINE. Ma mère me dicterait ma réponse. AURÉLIE. Ta mère?... sans doute... Mais, toi, d'abord?..

PAULINE. Non, Aurélie, non... ma mère seule ... ma vie, mon avenir, mon cœur même, rien n'est à moi... tout appartient à ma mère. O tangage t étonne?... ah! c'est qu'il est, vois-tu, de ces impressions de l'enfance qui s'étendent sur toute la vie... la sollicitude et les soins maternels ont mis en moi une tendresse pleine de respect... Mais en même temps, la fermeté, la sévérité de ma mère, m'inspirent une soumission, une crainte... que je ne veux pas chercher à vaincre... car, il me semble que c'est encore là de la reconnaissance... On! non, ma mère, non... Il faut partir! LA MARQUISE, plus calmement. Bien, mon enfant... Mais ne daignons pas nous laisser émouvoir inutilement par de misérables attaques .. trop faciles à repousser... et n'oublions pas que c'est aujourd'hui fête à la Deynerie... SCENE VI. les mêmes, LIA, puis BARBANTANB. LIA, du fond. Madame la Marquise LA MARQUISE. Qu'est-ce? LIA, avec hésitation. ! Le docteur noir... LA MARQUISE, vivement. ! Tu as dit?... Le barbant ane, venant du fond, et avec une indignation comique. ! On vient de retrouver Fabien à cheval, dans la

grande avenue.. LA MARQUISE. I Il a osé!... (d Aurélie) On prend au sérieux vos plaisanteries, j ma nièce? AURÉLIE. Eh bien ma tante, jo veux réparer mon étourderie, et je me charge... LA MARQUISE. De lo congédier... poliment, n'est-ce pas?... d'ajouter an malle remède non pas, mon enfant, les choses ne se passeront pas de la sorto. .. et notre présence est au moins inutile. .. {D u» tun ferme.) Monsieur Barhantane. faites-moi la grâce, jo vous prie, do chasser cet homme. F.t si le savant docteur oublie qu'il fut esclave. \ous savez les moyens de le lui rappeler. PAI LEVE. Ma mère! ... (Regard scoire de ta marquise qui (ui ordonna de la . luicre.) # BARRANT ANE, avec empressement. i Jo n'aurai pas besoin, Marquise, de l'intervention de voire Commandeur ... Je sais comment on jette à la porte de pareilles espèces... (Il reconduit la marquise d la porte de dru. te.) PAULINE. Mon Dieu!... que va-t-il se passer? LA marquise, (te retournant, à sa fille). Pauline!-.. (Pauline suit ta mère ainsi qu Aurélie). SCÈNE vm. BARBANT ANE, LIA, puis FABIEN. 8CKNE VI. lea mêmes, LA MARQUISE. LA MARQUISE, venant de gauche, tenant une lettre ouverte. Pauline !... PAULINE. Ma mire I LA MARQUISE, un peu agitée. Ma fille, demain noos quitterons Hic Bourbon. PAULINE. O ciel! AURÉLIE. Que dites- vous? LA MARQUISE. Dans quelques mois nous serons en Franco! PAULINE. Que dites-vous, ma mère?... celle lettre... LA MARQUISE. Cette lettre m'apprend qu'un procès, fondé sur lo mensonge et la calomnie, est intenté à la mémoire de votre père... PAULINE. De mon père! LA MARQ^t 1SE. M. de la Revnerie, chargé par le feu roi de traiter avec la compagnie des Indes... se serait vendu... PAULINE et AURÉLIE, avec indianufion. Ah!... LA MARQUISE. Impostures!... calomnies!... qui tomberont devant des preuves irrécusables, des actes régubers, que je veux aller présenter moimême au roi de France et à son parlement. . car ce n est pis notre fortune qui est menacée, ma fille... c'est lo nom de votre père.... c'est l'honneur de notre maison... cl j'hésiterais!... Pauline, vivrmrnf. BARBANT ANE. A nous deux, maintenant, maître Fabien r (d Lia.) Qu'il m'attende (Il tort par U fond). LIA. Pauvre Fabien !... le chasser !... lui, qui eal fier aussi, autant peut-être que Mme la marquise l... ob i il y aurait de quoi le faire mourir de honte !... (vivement). Ah! mon Dieu !... lo voici.. (EU* se fient un peu à l'écart à gauche), (Fabien entrant du fond d çaucée, tenant la lettre d'invitation, qu'il parait relire, puit apercevant Lia, il va à elle et lui présente U papier]. FABIEN , avec douceur. i Dis-moi, mon enfant. . Quo signifie cette lettre? LIA , embarrassée. Monsieur Fabien... FABIEN. Il

y a là uno erreur, n'est-ce pas?... ou cette lettre n'a pas été écrite par Mme la marquise de la Revnerie?... ou elle n'était pas destinée à Fabien te mulâtre... au fils d'esclave, né lui-même esclave,.. n'est-il pas vrai, Lia?... (Silence). Tu ne réponds pas? LIA. Tenez, Monsieur Fabien... puisque vous avez deviné... croyezmoi, ne restez pas ici... FABIEN, l'observant avec défiance. Pourquoi, mon enfant, me presses- lu si fort de partir? LIA. C'est que . . (toul-d-eoup) Dieu !... on vient ! oh ! allez -vous ea. j Monsieur Fabien!... allez-vous en!... Si vous ne voulez pas qu'on vous chasse ! FABIEN. Me chasser !... M ces mot», Pauline entre var la droite, suivie d'Aurélié \

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.58% accurate

LE DOCTEUR NOIR. us Mira, PAULINE, AURÉLIE.

PAULINE. de <oi n tl précipitamment. Non, Monsieur Fabien, non i... Hile se trompe l... on n'a pa9 dit cela' personne!, personne, entendez- vous?.. (P/ua calme et comme More pntre.) Mais .. si vous ne voulez pas rester a cette fêle ..un mol de vous suffira pour expliquer votre départ... Vous Clés médecin... un pauvre malade implore votre secours . vous n'êtes jamais sourd à la voix dus malheureux qei vous appellent... vous allez nous quitter pour courir à relui qui souffre et vous attend... Mais. .. (appuyant) c'est vous qui partez, Monsieur Fabien... (buiat tnt les yrur) on ne vous chasse pas . AMÉLIE, bas. Bien I bien I fauien, d'une voir pénétrée. Merci, Mademoiselle! merci! . ai n>: lie. te reg ardant à la dérebée. C'eat qn'il est fort bien, ce docteur l... (Fabien salue et s'éloigne lentement, Us yeux fixés sur Pauline. Au 9uime.it où il va [runchir le seuil, il se trouva <n Jace de barbantane, tenant une vanne à pomme d ur.) LES MÊME», BARBANTANB. BARRANT ANE, à part. Voici mon homme f... (< lui fait" signe de la main d'avancer Tous deux descendent la seine.) Fabien, avec douceur. Monsieur l... baiibavtane, un peu décontenancé. Jé me sais... non, je veux dire... on m'u... oui, c'est cela on m a chargé de... (A jwrt.JC'est très embarrassant. (Ih ut .l On m a chargé de... FABIEN, après avoir jeté à Pauline un regard qui la rassure. De renouveler, su nom de Madame la marquise, l imitation dont elle a daigné m'honorer? Soyez assez bon. Monsieur, pour lui exprimer ma reconnaissance, et recevoir vous- mém* mes remeretmens !... BARBANT A NE. PlatWl?... (< pari.) Qoest-co qu'il me dit J*T... (Haut.) Mais j® FABIEN Je suis forcé de me retirer ... un malade m'attend, (Se roumonl wr« Pauline, et avec une sorte de fierté) Ce n'est point un prétexte une feinte. Je ne mentirais pas !... Tootà l'heure, ici prés, un malheureux matelot vient d être, en effet, saisi d'un mal inconnu, «dont les symptômes sontalarmuui.s,. Et. vous le savez. Monsieur ie suis le médecin des pauvres... le médecin des esclaves Adieu' Monsieur. (A Pauline d une voix émue) Adieu. Mademoiselle....! (Plus bas.) Et encore une fois, merci I (Il son.) lAnm-UWI, g aiment. Mon cher Barhanlane, dansez-vous? daruantane, fièrement. J'ai beaucoup dansé autrefois. SAINTE-LICE. Et moi. je danse beaucoup aujourd'hui; c'est un avantage quo j'ai sur vous, et dont je profite. t>Ai line, assise, à Aurélie gu* semble l'interroger. Je ne sais... ce que j'éprouve... un nuage, là, devant mes yeux... AURÉLIE. Tu

m'inquiètes.. [Plusieurs officiers ont invité des dames et s'op~ prtfrjj d danser.) sainte-lice, \$ approchant de Pauline. Belle cousine... jo réclame le privilège de la parenté... Daignerez-vous danser avec moi ? Pauline, se levant. Chevalier.. AURÉLIE. Mais non t... demeure... tu es souffrante... FAI LINE, ciwmmt. Tais-toit... ce serait alarmer ma mère!... (après avoir essayé de suivre le chevalier, elle chancelle et pousse un cri.) Ali I... SAINTE -LL' CE. Ciel t... LA MARQUISE. Ma fille*... TOUS, tes entourant avec anxiété. Q o'cst-cedonc? Pauline, HM main au front, loutre d la poitrine. Du feu '... là I... et là !... J'étouffe I. . Jo .. je ... m cors (« parole s 'étei nt, les forces lui manquent, elle tombe dans les bras do Sainte-Luce qui la place sur lr cmapé, à gauche. BARBANTANE, effrayé. L'épidémie... tous, arec terreur. L'épidémie, (saisi* d'émouvante, il* reculent tout A coup, puis sortent de différent côtés. Lia sort précipitamment par le fond, ü droits) la marquise, tombant à genoux près de Pauline. Du secours l... ma fille se meurt!... du secours)... unrnédecinl... SAINTE-LUCE. Un médecin... oui, je cours... un cheval, mordieu I un cheval. {/< sort précipitamment.) AURÉLIE. Il faut plus d'une heure pour aller b la ville. LA marquise, arec, désespoir. CnehoureSI... (voyuui s éloigner tout le monde) et on nouBabandonnoi... On laissera mourir mon enfant! f Alu seigneur I sei* gnuurt... qui donc viendra à son secours?... lia paraissant et montrant Fabien qui rient du fond. Luil... LA MARQUISE. BARBANTANB, PAULINE. AURÉLIE , ensuite SAINTB-LUCE, LA MARQUISE et les invités. AURÉLIE. Décidément, il est un peu foncé... mai* cette nuança ne lui va pas mal... ce serait grand dommage qu'il fût blanc... BAfiflAtWANe, ébahi. Ah ça > mais jo crois qu'il s'est mis à la porte lui-même. AURÉLIE. Enfin, je l'ai donc vu ! PAULINE, bas. OU I que je suis heureuse t LA marquise, entrant par la droite. Eh bien! Monsieur Barbanlane? BARUANTANE, fièrement. Ce stfaiti "LA MARQUISE. Maintenant ne songeons plus qu'a notre fête. (Entrée brillante des officiers et des dame. % créoles, que le chevalier présente à tu marquise , à Pauline et A Aurélie, qui les reçoivent et tes font placer. La marqviie va s'asseoir a droite, Pauline et Aurélie à gauche. Puis, entrent des négresses rt des mulâtresse » qui présentent des bouquets à Pauline, celle-ci les reçoit et les remet au domestique qui te trouve pris d elle. Le s négresses se retirent toutes en faisant une profonde révérence, et vont se placer tout ù fasl au fond. * AVItÉLtE. Ma tente... son cœur ne bat plus! lia. tenant les m jins de Pauline. Scs mains sont glacées. Madame... LA MARQUISE. Ma fille I... (d

Fabien quelle repousse) arrêtez f... FAniEN, passant entre la marquise et sa fille et saisissant la main d* Pauline. Laissez-moi , Madame... laissez-moi la sauver aujourd'hui. " me chasserez demain I . . . ACTE DEUXIÈME. La case de Fabien, construite en bambon et occupant deux plans. Iroi» au plut. A droite, au premier plan, une large baie faiiant face an public et on» rant anr uo Jardin ; dani ce jardin, un banc de verdure en vne do public. Au fond une autre baie, tant porte comme la première, conduit au dehors et laisse voir un »ite sauvagr. Au deuxième plan, à gauche,' une porte cnndniiant à l'intérieur ; tu fond, i droite de la sortie, un petit bahut ou armoire balte * deui battant. Au-dessus, une hacbe accrochée à un don. A gauche, an premier plan , et faisant face au public, un lit do repoa recouvert d'une peau de tigre; quelques chaises de bois. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

6 LE DOCTEUR NOÛB. SCÈNE PREMIÈRE. AURÉLIE, puis BARBANTANB. Atmrus, entrant par la droite et fermant son ombrelle. Enfin. n'y voici:... (il porte.) Eli bien Monsieur... est-ce que vous «.tes pri> dans les lianes?... Voulez-vous que je vole à votre secours?... barbant axe, dehors Non. belle dame, non .J arrivera .. j arrive .. Ah ! me voilà!... [Il entre en t'essuyant le front, il tire un petit fouet.) At lu. lie . riant. Ah! ah: ah' ah! {puis elle regarde l'intérieur de la maison.) BARBANTANE. En vérité! comtesse, je vous admire... Pour de petits pieds habitués à fouler des lapis... Attribuez Convenez que j'ai fait bravement notre excursion... vos rochers, vos torrents, vos forêts, rien ne m'a fait reculer d'un pas .. Ob! je ne suis pas comme mon frère... A propos, qu'est donc devenu le chevalier? BXRBA XTAXE. n s'est arrêté et a déposé son fusil près d'un énorme bananier... sous prétexte de se mettre à (affût .. Al nct.it: , riant. Mais «n réalité pour se mettre à l'ombre. BARBANT AXE. Je l'ai quitté, apprêtant.. Attribuez. Son fusil?... BARBANTANE . IVWUÿOHf. Non, »>n éventail... Ah! quelle course! quel soleil! ... c'est tout cela, pour voir... quoi?... une misérable case boue tout au plus pour abriter un mulâtre A HÉLIE . s'assied à gauche. Maintenant que nous sommes arrivés... que je touche à mon tour, je suis prête à répondre à vos questions. BARBA XTAXE , prenant un siège et se plaçant à droite Des questions'... mais je ne fais que cela, depuis mon retour à B-ur! ion. après un voyage de quinze mois à Calcutta... on me répond OMIS peu. vite et mal... Attribuez. Voyons, vous raisonnez donc? .. BARBANTANE D'abord, de cette pauvre marquise de la Reynerie... A HÉLIE, devenue triste. Ah ! ce fut un coup du foudre pour notre famille, pour Pauline, surtout! Vous étiez encore ici, quand vint une lettre de France, qui engageait ma tante à aller défendre l'honneur national de M Qu la Roy nerie. Ce même jour, vous le savez... Pauline fut frappée du mal terrible auquel nul n'aurait pu résister... BALTIA XTANE. Je fus tellement effrayé... («e reprenant) non... troublé... que je quittai la colonie... tout de suite... AURÉLIE. Le docteur sauva mon cousin" . mais Pauline, à peine convalescente. n'aurait pas supporté les fatigues d'un si long voyage,. . et la marquise, ne pouvant différer davantage, rassurée d'ailleurs sur l'état de Pauline, s'embarqua seule... BARBANTANB. Enfin AURÉLIE. Quelques mois après le départ de la marquise, une nouvelle terrible venait jeter parmi nous le deuil et la consternation Le navire qui portait en France Mme de la

l'eynerie s'était perdu .. et tout avait péri, équipage et passagers ! Pauline n'avait [du do mère!... Je ne vous dirai pas sa douleur... qui remit en perd une existence si fragile encore. .. et fit éclater une seconde fois le dévoûment de ce bon Fabien. B. MUTANT ANE. Ah! c'est encore le mulâtre qui... Je devine le reste... Fabien n'a plus quitté la Reynerie, et le docteur noir est devenu le médecin en chef des ateliers. AtnÉLIE, s'il levait et passant à droite, devant Barbantane qui ne se lève qu'à regret . Cela devait être... c'était trop juste... et je l'aurais parié comme vous... Eh bien! non un jour. Fabien dit à ma cousine que ses soins ne lui étaient plus nécessaires, et le lendemain, il avait disparu... Depuis ce jour, depuis quatre mois... on ne l'a plus revu à Saint-Louis .. Quelques nègres seulement assurent l'avoir aperçu errant sur les falaises... et évitant toute rencontre... ce qui, comme vous le pensez, a piqué de nouveau sa curiosité... HAH DANTANE. , Et nous a fait faire cette rude mission. O At HÉLIE ^ 4 Voilà, mon cher Monsieur Barbantane, les tristes événements qui se sont accomplis pendant votre absence... Sous avons, pendant un an, respecté la douleur de Pauline ... mal* le moment est venu. pour ses amis, de songer à son avenir .. Il faut rendre Bits affection, une tendresse à ce petit cœur brisé... BAH hanta ate. Je vous devine», comtesse, un mariage! AURÉLIE. V Oh! je sais, Monsieur-barbantane, que vous avez aspiré à la main de ma cousine. . BAH UAXTAXE. C'est vrai!... mais je n'ai pas été encouragé... et j'ai jeté mes vues ailleurs.,, une sucrerie magnifique... AURELIE Aussi, délivré d'une concurrence redoutable, mon frère a renoué ses espérances... lui seul [pouvait offrir à Pauline... un Lom digne d'être porté par Mlle de la Reynerie. BARBANTANE. Bn effet . depuis que je ne suis, plus sur les rangs... Mlle de la Reynerie ne saurait faire un meilleur choix, et... {Changea »t dit ton) Ah çà! mai», comtesse, je crois* que nous faisons antichambre, ici . {l'appréhendait Ob: là... drôle! quelqu'un... [Il fait claquer le fouet) SCÈNE n. LES MEMES, CHRISTIAN. CHRISTIAN. sortant de la petite porte de gauche. Voilà, mal ire, voilà . (N'aurait-il pas) Ge n'est pas lui!. .. AUBE LIE. Ah! voici donc une figure humaine!... Il Vient U INT ANE. Vous appelez ça une figure humaine! (flrtt.) Allons! approche. (Il fait signe d'approcher.) fc Al RELU. Qui êtes-vous? mon ami ? CHRISTIAN, avec crainte. Christian »... un pauvre vieux nègre, que M. Fabien a racheté de l'esclavage... Christian ne pouvait plus travailler, les coups se lui rendaient ni la jeunesse, ni la force... Un jour qu'on m'avait laissé pour mort sur la paille M Fabien vint à mon aide; après avoir guéri mes blessures, il

donna a mon maître le prix d*-®i liberté... et. depuis ce jour, je nie suis
 dévoué* ldi, corps elitne. BAIUIANTANL, riant et b regardant. Le valet est
 digne du maître Je ne donnerais pas vingt loais de te nègre... Aurélie.
 Pauvre homme! et où est-il, M. Fabien? quand rentrera-t-il? CHRISTIAN .
 montrant la sortie du fond. Dieu seul le sait , Madame l . . . AURÉLIE.
 Comment? cnmsTtAM. Je l'attends des journées . des nuits entières... et il
 ne rentre que lorsque, à force d'errer sur les falaises , il so retrouve en face
 do cette cabane .. Où va-t-il? que fait-il? le sait-il lui-même?
 nAMiANTANE , q""T.tmi| te milieu de la Scène. On ne nous avait pas t s
 sur les nouvelles habitudes du docteur noir... Je supposa, belle dame , quo
 vous n'aurez pas U patience de ce vieux bonhomme . AURÉLIE. Allons' il
 me faut renoncer à ma visite... Du moins, à défaut de Fours, j'aurai v« la
 lanier... BIBDAXTANE. Et pour moi, cela me suffit... [A Christian.)
 Maurtcaud, to diras a ton maître que tu as vu ici, chez lui, Mme la comtes»
 d« Kéradeuc. AURÉLIE. Elle a r' ouvert son ombrelle, sur te seuil de la
 port* à» droite, se retournant. Eh bien I Monsieur ! BARBANTANE ,
 sortant. Jo vous suis, belle daine l SCÈNE ni. CURiRTi t.v . srul, les
 regardant sortir. Que lui imporiera? menton Ira t-il seulement? Alton! lui
 préparer son repas, auquel, sans doute, il he touchera pas bhisaajourd'bui qu
 hier! [A la sortie du fond.) Eh maist cesi lui le voilà! comme il est triste...
 Quand il est ainsi, mes parole* 'au présence même, tout semble F
 importiïner... Allons attendit ksll m'appelle... [Il disparaît dehors à droite.)
 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.05% accurate

LE DOCTEUR NOIR. 7 SCÈNE IV. Fabien. entrant lentement et tenant fiant ta main une petite croix qui e* t tut pendue 4 ton cm ; il dépose son fusil pris de Centrée, ri mit son chajteau sur le petit bahut. l'auvre petite croix t que ma mère porta tonte sa vie, et qu'a:ea lui avoir fermé les yeux, j'ai recueillie pieusement fur son muh refroidit sainte roliquol... Unique (ois que la pensée du ma! m est venue, je t'ai prise ainsi dans ma main, pauvre petite crui* cerna mère, je tai longtemps regardée , je t ai protsee contre r.e\$ lèvres... et toute ma colèro est tombée avec uno larme... Toi nui es si puissante contre le mal, tu ne peux donc rien contre I : 'vulenrt... lin vain, je te jx>se sur ce ctr-iir qui brûle., tu nVn ■ ' ms pas la flamme!... Et pourtai't. cet amour est aussi un cri ru* contre lequpl j implore secours et dofenso! O ma mère l je ne I ai dit qu'à toi . je l'aime! Oui f cet homme dont te visage est iuir. cet homme qui fut esclave, il ose aimer la femme blanche L iilde ses maîtres... Ob! cet homme est msenst-t ma mere. j rie Dieu pour luit... (Il va tomber à genoux d gauche, s'appuie la Ul* suri le pied de wn Ul, et pria.) hclm: v. FABIEN, PAULINE, puis LIA et UN domestique. I.e domestique parait a la porte de droite, regarde dans l'inté rieur, aperçoit Fabien et fait signe à Pauline, qui te trouve encor dihor* Elle parait avec ha', qui s'appuie sur ton bras et qui srm U'- malade. Inuit ne remet son ombrelle au domestique et fait signe ri ha de s'asseoir sur le banc qui se trouve en face de l entrée. Pua site entre seule. Pauline, apres un effort pour parler. Monsieur Fabien... Fabien, te retournant et reconnaissant Pauline. Ciel f {U *<• ta*.) Pauline, l'aranfant. Monsieur Fabien... FABIEN. Est-ce bien vous, Mademoiselle? vous ici l Pauline, avec douceur. Quand la mort mniiic.nl, vous ôtes venu.,, quand la santé. la vie m ont été rendues vous êtes parti... vous n'avez pas voulu cepe danl m'imposer l'oubli et I ingratitude? Non, vous m'attendiez, je le crois, je veux lo croire. . je n'ai donc plus do roprofles ... je n'ai que de la reconnaissance... (£U«lu(présente une bourse.) fadien, d'une eoix émue. Cest pour cela que vous êtes venue I. . Je vous croyais générone et bonne, Mademoiselle. pai line, vivement. Cet or que je dépose en vos mains. . . je vous charge de le distribuer à vos malades les plus pauvres... FABIEN, prenant la bourse. Vous êtes un ange... (jo regardant avec fconAror.) Béni soit Di. u. qui a secondé mes faible» efforts!.. Je vous vois, jo vous « •garde. .. vous, que la mort a touchée doux fois... et je suie heureux!... je suis fier!... PAULINE. Si je n'ai pas succombé

au premier chagrin de ma vint... à la perte de ma mère!... je puis, désormais, braver tous les maux!... FABIEN. Il n'en est plus pour vous!... Le ciel vous fera heureuse, Mademoiselle !... PAULINE. Bon Fabien! D'où viennent donc ces craintes vagues, sans objet, qui me poursuivent toujours, et qu'un nouvel événement semble justifier?... FABIEN. Un événement?... PAULINE. Dont vous m'aidez peut-être à percer le mystère... depuis... que vous avez cessé de venir à la Reyncrio... chaque nuit, un homme était aperçu, errant dans l'ombre autour de la maison d'habitation, près de mes fenêtres... et cet homme échappait à toutes les recherches... à toutes les poursuites... Un soir, enfin, le nègre du garde fil fut sur lui... presque au hasard... et le lendemain, on trouva au pied d'un arbre une large trace de sang... Je ne puis vous dire, Fabien, ce que j'éprouvai à la vue de ce sang... (Regardant.) Mais... vous n'avez pas cette cicatrice au front. Fabien, racontez-moi. Cette cicatrice? Une chute que j'ai faite dans la montagne. Pauline, à part. C'était lui!... (Elle chancelle) FABIEN. Mademoiselle f qu'avez-vous? PAULINE, avec effort. Monsieur Fabien .. le désir, le besoin de vous remercier n'est pris le seul motif de la détermination que j'ai faite... Je viens enedro réclamer vos soins, vos secours, pour une pauvre fille qui se meurt... f aiii en, vivement. Oh! parlez-moi... A qui faut-il me dévouer pour vous?... PAULINE. A ma sœur de lait... à Lia... FABIEN. Lia? autrefois si gaie, si riante PAULINE. Si triste et si abattue aujourd'hui... Oui, Fabien, la pauvre Lia souffre d'un mal que j'ignore... elle mourra, si vous ne la sauvez!.. (Amenant Lia, 711» sur un signe s'est approchée.) Tenez, regardez (A Lia.) Allons! du courage, celui qui m'a rendu la vie le rendra ta force et la santé. [Fabien lui donne un siège.] Fabien, lui venant la saisir* ci ta regardant . Qu'as-tu, mon enfant? LIA, sans lever la tête. Je n'ai rien!..., PAULINE. Je t'en supplie... Dis à Fabien ce que tu souffres ... LIA. Je ne souffre pas... Pauline, à Fabien. Toujours cette réponse!... (Avec désespoir.) Mais vous ne pouvez rien pour elle, si elle » obstine à se tair... elle mourra ... sans que nul de nous sache ce qui l'aura tuée!... FABIEN. Je le sais, moi, Mademoiselle. Lia, avec effroi. O ciel ! FABIEN. Je connais sa maladie . . Oh ! je la connais ! {Lui quittant la main. Mais je ne sais pas la guérir. PAULINE, effrayée. Que dites-vous? FABIEN. Le mal qui te dévore, pauvre Lia ... Il est là... au cœur... Lia. se levant avec terreur. Fabien! Fabien! Taisez-vous!... (Elle retombe accablée.) Pauline, à part. Quel mystère! FABIEN, s'animant. Tu aimes!... Lia, faiblement. Oh! non... je ne puis pas aimer, moi) FABIEN. N'essaie pas de me tromper. .. cet amour

naissant brillait déjà dans tes yeux lors de la mnvaleacencede ta maîtresse; depuis, je l*> vois, il a grandi... il a dévoré ce cœur dans lequel tu voulais l'étouffer... lia, cochant sa Ule dans ses mains. Oh I pitié, Fabien, pitié I
FABIEN Et cet amour chaste et pur... tu l'aurais voulu cacher à tous comme une honte. .. car lu aimes un homme que tu n as pas lo droit d'aimer... qui te méprise. .. PAULINE. Oh î non l c'est impossible ! FABIEN. Car il n'est pas de ta race maudite... car il est blanc !... PAULINE. Qu'entends-je? FABIEN. Cest pourtant un bon et loyal jeune homme, que M. Roger! LIA. Oh ! no dites pas ce nom-là. . PAULINE, l'iwmcnl. Roger?., ce jeune Français placé en qualité d économe chez M. Barbantane?-. FABIEN. Oui, Mademoiselle Oui, il est loyal et bon mais il est blanc... (d Lia) et ton visage, à toi, est noircommole mien! . Tu m s bien que tu n as pas le droit do l'aimer, cet homme... tu mis bien que ton mal est sans remède. . . et que jo ne pu's le guérir... (S ommant.) Ahl je sais ce que lu souffres, va... je le sais Digitized by Google

SCÈNE IV.

FABIEN, entrant lentement et tenant dans sa main une petite croix qui est suspendue à son cou; il dépose son fusil près de l'entrée, et met son chapeau sur le petit bahut.

Pauvre petite croix! que ma mère porta toute sa vie, et qu'après lui avoir fermé les yeux, j'ai recueillie pieusement sur son sein refroidi! sainte relique!... Chaque fois que la pensée du mal m'est venue, je t'ai prise ainsi dans ma main, pauvre petite croix de ma mère, je t'ai longtemps regardée, je t'ai pressée contre mes lèvres... et toute ma colère est tombée avec une larme... Toi, qui es si puissante contre le mal, tu ne peux donc rien contre la douleur?... En vain, je te pose sur ce cœur qui brûle... tu n'en étais pas la flamme!... Et pourtant, cet amour est aussi un crime contre lequel j'implore secours et défense! O ma mère! je ne l'ai dit qu'à toi... je l'aime! Oui! cet homme dont le visage est noir, cet homme qui fut esclave, il ose aimer la femme blanche, la fille de ses maîtres... Oh! cet homme est insensé! ma mère, prie Dieu pour lui!...

(Il va tomber à genoux à gauche, s'appuie la tête sur le pied de son lit, et prie.)

SCÈNE V.

FABIEN, PAULINE, puis LIA et UN DOMESTIQUE.

Le domestique paraît à la porte de droite, regarde dans l'intérieur, aperçoit Fabien et fait signe à Pauline, qui se trouve encore dehors. Elle paraît avec Lia, qui s'appuie sur son bras et qui semble malade. Pauline remet son ombrelle au domestique et fait signe à Lia de s'asseoir sur le banc qui se trouve en face de l'entrée. Puis elle entre seule.

PAULINE, après un effort pour parler.

Monsieur Fabien...

FABIEN, se retournant et reconnaissant Pauline.
Ciel! (Il se lève.)

PAULINE, s'avançant.

Monsieur Fabien...

FABIEN.

Est-ce bien vous, Mademoiselle? vous ici!

PAULINE, avec douceur.

Quand la mort menaçait, vous êtes venu... quand la santé, la vie m'ont été rendues... vous êtes parti... vous n'avez pas voulu cependant m'imposer l'oubli et l'ingratitude? Non, vous m'attendiez, je le crois... je veux le croire... je n'ai donc plus de reproches... je n'ai que de la reconnaissance... (Elle lui présente une bourse.)

FABIEN, d'une voix émue.

C'est pour cela que vous êtes venu... Je vous croyais généreuse et bonne, Mademoiselle.

PAULINE, vivement.

Cet or... que je dépose en vos mains... je vous charge de le distribuer à vos malades les plus pauvres...

FABIEN, prenant la bourse.

Vous êtes un ange... (la regardant avec bonheur.) Béni soit Dieu, qui a secondé mes faibles efforts! Je vous vois, je vous regarde... vous, que la mort a touchée deux fois... et je suis heureux!... je suis fier!...

PAULINE.

Si je n'ai pas succombé au premier chagrin de ma vie!... à la perte de ma mère!... je puis, désormais, braver tous les maux!...

FABIEN.

Il n'en est plus pour vous!... Le ciel vous fera heureuse, Mademoiselle!...

PAULINE.

Bon Fabien! D'où viennent donc ces craintes vagues, sans objet, qui me poursuivent toujours, et qu'un nouvel événement semble justifier?...

FABIEN.

Un événement?...

PAULINE.

Dont vous m'aiderez peut-être à percer le mystère... depuis... que vous avez cessé de venir à la Reynerie... chaque nuit, un homme était aperçu, errant dans l'ombre autour de la maison d'habitation... près de mes fenêtres... et cet homme échappait à toutes les recherches... à toutes les poursuites... Un soir, enfin, le nègre de garde fit feu sur lui... presque au hasard... et le lendemain, on trouva au pied d'un arbre une large trace de sang... Je ne puis vous dire, Fabien, ce que j'éprouvai à la vue de ce sang... (Regardant.) Mais... vous n'aviez pas cette cicatrice au front.

FABIEN, troublé.

Cette cicatrice?.... Une chute que j'ai faite dans la montagne.

PAULINE, à part.

C'était lui!... (Elle chancelle.)

FABIEN.

Mademoiselle! qu'avez-vous?

PAULINE, avec effort.

Monsieur Fabien... le désir, le besoin de vous remercier n'est pas le seul motif de la démarche que j'ai faite... Je viens encore réclamer vos soins, vos secours, pour une pauvre fille qui se meurt!...

FABIEN, vivement.

Oh! parlez!... A qui faut-il me dévouer pour vous?...

PAULINE.

A ma sœur de lait... à Lia...

FABIEN.

Lia? autrefois si gaie, si riieuse...

PAULINE.

Si triste et si abattue aujourd'hui... Oui, Fabien, la pauvre Lia succombe à un mal que j'ignore... elle mourra, si vous ne la sauvez!... (Amenant Lia, qui sur un signe s'est approchée.) Tenez, regardez! (A Lia.) Allons! du courage, celui qui m'a rendu la vie te rendra la force et la santé. (Fabien lui donne un siège.)

FABIEN, lui prenant la main et la regardant.

Qu'as-tu, mon enfant?

LIA, sans lever la tête.

Je n'ai rien!...

PAULINE.

Je t'en supplie... Dis à Fabien ce que tu souffres...

LIA.

Je ne souffre pas...

PAULINE, à Fabien.

Toujours cette réponse!... (Avec désespoir.) Mais vous ne pouvez rien pour elle, si elle s'obstine à se taire!... elle mourra... sans que nul de nous sache ce qui l'aura tuée!...

FABIEN.

Je le sais, moi, Mademoiselle.

LIA, avec effroi.

O ciel!

FABIEN.

Je connais sa maladie... Oh! je la connais! (Lui quittant la main.) Mais je ne sais pas la guérir.

PAULINE, effrayée.

Que dites-vous?

FABIEN.

Le mal qui te dévore, pauvre Lia... Il est là... au cœur!...

LIA, se levant avec terreur.

Fabien! Fabien! Taisez-vous!...

(Elle retombe accablée.)

PAULINE, à part.

Quel mystère!

FABIEN, s'animant.

Tu aimes!...

LIA, faiblement.

Oh! non... je ne puis pas aimer, moi!

FABIEN.

N'essaie pas de me tromper... cet amour naissant brillait déjà dans tes yeux lors de la convalescence de ta maîtresse; depuis, je le vois, il a grandi... il a dévoré ce cœur dans lequel tu voulais l'étouffer!...

LIA, cachant sa tête dans ses mains.

Oh! pitié, Fabien, pitié!

FABIEN.

Et cet amour chaste et pur... tu l'aurais voulu cacher à tous comme une honte... car tu aimes un homme que tu n'as pas le droit d'aimer... qui te méprise!...

PAULINE.

Oh! non! c'est impossible!

FABIEN.

Car il n'est pas de ta race maudite... car il est blanc!...

PAULINE.

Qu'entends-je?

FABIEN.

C'est pourtant un bon et loyal jeune homme, que M. Roger!

LIA.

Oh! ne dites pas ce nom-là...

PAULINE, vivement.

Roger?... ce jeune Français placé en qualité d'économiste chez M. Barbantane?...

FABIEN.

Oui, Mademoiselle... Oui, il est loyal et bon... mais il est blanc... (à Lia.) et ton visage, à toi, est noir comme le mien!... Tu vois bien que tu n'as pas le droit de l'aimer, cet homme... tu vois bien que ton mal est sans remède... et que je ne puis le guérir... (S'animant.) Ah! je sais ce que tu souffres, va... je le sais!

The text on this page is estimated to be only 22.96% accurate

8 LE DOCTEUR NOIR. bien N'est-ce pas que, parfois la nuit, quand ta bouche n'a plus de cris, quand les veules n'ont plus de larmes, tu es t- >t< «• Je maudire Dieu, qui a mis un cœur sous cette peau noire, un cœur à qui il n'est pas permis de battre, que tu te sens prête à maudire ta mère qui t'a faite ce qu'elle était . . ce que je suis (Pifunmi.) Souffre, ma pauvre sœur, souffre et désespère... car tu as la plus cruelle des maladies., celle dont on ne peut pas guérir... Pauline, à part Mon dieu t mon dieu l dois-je comprendre? LIA, sanglotant. Oui, mourir c'est ce que je veux!. rAULINE . courant à elle. Malheureuse! mais moi. je veux que tu vive! je veux te sauver!.. [Regardant Fabien, et avec résolution) Il est, dites-vous, d'une autre race qu'elle? Et que m'importe à moi? quand elle l'aime !.. quand elle meurt pour lui.. Vous m'entendez, Fabien l Je veux qu'elle vive, je veux qu'elle soit heureuse... Je veux qu'elle soit sa femme !.. LIA , avec joie. Sa femme!.. Fabien . avec bonnement. Mais c'est impossible i . . PAULINE. Oh! ce sera mon œuvre i mon œuvre secrète, qui ne sera connue que de nous trois. .. Il t'aime, n'est-ce pas? Il doit t'aimer. . Lia, effrayée. S'il m'épouse, il est perdu!.. FABIEN. Il sera proscrit, chassé par le m. titre qui l'a recueilli. PAULINE Qu'importe? je suis riche, moi Pour la première fois, je m'en aperçois, et j'en suis libre ... Il sera libre . tu seras heureuse!... {Regardant Fabien.) Je ne sais ce qui me donne une force, une résolution qui m'étaient inconnues mais ma volonté ne faiblira pas .. Tantôt, nous irons à l'habitation de Barbantane, je verrai Roger; il m'entendra, il me comprendra l. Mais toi, Lia... {S'arrêtant.) Faible, souffrante , tu ne pourras m'accompagner, et je ne veux confier ce secret à personne.-.. (Avec fermeté.) Eh bien l j'irai seule . FABIEN, lrs, \$t 'mou Seule!.. . PAULINE, avec douceur. Non!.. Fabien, vous viendrez avec moi aujourd'hui ; 'quand trois heures sonneront à Saint- Louis*. soyez au bout de l'avenue» des Palmistes. (A Lia.) Viens, Lia. ma sœur, tu ne mourras pas . (Lia se Me#.) Voyez. Fabien, voyez, comme déjà son maintien est plus formel comme ses yeux sont plus brillants! Grâce à vous, elle espère à présent... et l'espérance... c'est la vie [Lia t'avance vers Fabien, lui batte la main, et tort avec Pauline.) SCÈNE VI. PABUN, seul. «i est d'une autre race qu'elle!., que m'importe, puisqu'elle l'aime et qu'elle meurt pour lui!... Elle a dit cela .. ici. tout à l'heure... à moi qui l'aime ... à moi qui mourrais pour elle Oh! merci ! ma mère, merci! je t'ai invoquée, tu as prié Dieu pour moi, et Dieu

m a envoyé un instant de bonheur et de joie!... SCÈNE VU. FABIEN, CHRISTIAN, puis SAINTE-LUCE. On entend un coup de (eu, puis fa voix de Sainte- Luce criant : A moi ! à l'aide ! « Christian paraît à la porte, et indique à gauche toujours au dehors Maître, la-bas... un chasseur un serpent.,. (Il prend la hache et veut sortir.) FABIEN Donne-moi cette arme, la force te manquerait, h toi... (Il hii prend la hache et s'élance au dehors à gauche.) CHRISTIAN, à ta porte. Ma vie n'est rien... n'est utile à personne... mais la vôtre... (Il veut sortir à ton tour, puis s'arrête sur le seuil de la porte en apercevant Fabien ramenant .Sainte-Luc#). Ali ! Fabien est arrivé à tempe. Fabien, à Sainte- Luce. Appuyez-vous sur moi sainte-LUCE, ion fusil à la main. Ob! c'est inutile, docieur... que diable! je ne suis pas une petite maîtresse. Christian fui a prit ton chapeau et ton fusil , cl let dépote dam lin coït). pabten, donnant ta hache à Christian, qui la met sur le meU De Teaa f (Christian sort à gauche dans la pièce voisine . Fabien présente a n rge au chevalier.) SAINTE-LUCE, se remettant. J'ai vu souvent ta mort d'aussi prés... mais, je n'avais jamais vu de serpent dans l'intimité. C'est un produit indigène qui fait pou d honneur à votre pays [ChrisHan rm>nl tenant un coco contenant de l'eau qu'il remet à Pubien et que Fabien donnea u cheval ter.) sainte-LUCE, aprêi avoir bu, et remettant le coco à Christian Merci! FABIEN, fui regardant fa main gauche. Vous êtes blessé. SAINTE-LUCE. Vous croyez... oh l ce n'est rien , un éclat de la pierre de mon fusil... FABIEN. Permettez. . . [Fabien, tout en prenant dana le meuble ce qu'il fini pour panser le chevalier) Que veniez-vous donc chercher dans cet endroit tout à fait écarte ? ^Christian fit retourné chercher de l'eau Fabien trempe des linges, puis s'assied prés duchevalier et le pause .) SAINTE LUCE, l 'étendant sur ta chaise. De l'ombre, d abord, puis j'attendais ma sœur, que j 'avais laissée sous l'escorte de M. Barbantane, ot qui, pour retourner a SaintLouis. aura pris, je le vois, un autre chemin J'étais donc étendu au pied d'un bananier, plongé dans ce demi- sommeil qui, toutes nous transportant dans un monde idéal, nous permet pourtant d entendre encore ce qui se passe dans celui-ci . Je rêvais que je chassais a Marly... lorsque le feuillage est agité près de mui, continuant mon rôve tout éveillé, io me dis. CM un lapin, je prends mon fusil, je lire au jugé dans le laillia . Tout à coup, je vois se dresser a quelques pas la tête grise d'on très vilain serpent que j'avais dérangé fort mal à propos. Il s'approchait en sifflant le plus furieusement et le plus faux possible Je n avais plus pour arme qu'un éventail ... Ma foi... j'appelUi a mon aide, et ma bonne étoile vous amena juste au moment où

entre mon ennemi et moi il n'y avait plus que la place de votre hache Vive Dieu! vous êtes un habile homme, docteur, et vous avez pratiqué là une amputation superbe. FABIEN. Monsieur le chevalier... si vous avez besoin de repos, cette mi«' -râble demeure est à vous St vous voulez, au contraire, retourner à Saint-Louis, permettez-moi de vous donner un guide, j'II ss Ut«

) SAINTE-LUCE. te Iftvmt et passant à droite. Mille remerciements pour l'hospitalité que vous m'offrez, mais j» r. i veux pis laisser a Mme de Kcredeuc le temps de s'inquiète: de mon absence. J'accepterai donc seulement le guide que vous m'avez proposé. FABIEN, à Christian. Christian... tu conduiras Monsieur le chevalier par le sentier de Sainte-Marie. SAINTE-LUCE . Décidément, docteur, vous êtes le bon ange de notre famille. Sans \©us ce soir de beaux yeux se seraient baignés de larme* , oui. ma cousine aurait de nouveau caché, sous de longs voiles de deuil, ce charmant visage qui doit embellir encore U blanche couronne de fiancée. Fabien, qui était au fond, se retournant. Do fiancée!... de qui parlez-vous? AAINTE-LUCB. Mais de ma cousine, qui se marie... faiicn, lurprii. Mademoiselle de la Reynerier.. SAINTE-LUCESans doute. FABIEN, riwfmfSt. C'est impossible ! SAINTE-LUCE. Impossible! Et pourquoi donc? Fabien, avec trouble. Parce que je ne connais personne à Bourbon digne de powédet un semblable trésor... SAINTE-LUCE. Oui... mais je ne suis pas do File Bourbon... moi... Et teon docteur, si tout à l'heure je vous remerciais cordialement de m'avoir sauvé la vie, c'est que j'ai consacré cette vie tout entière à Pauline... SAINTE-LUCE Oui... je suis amoureux, mon cher, sérieusement amoerau* Cela vous étonne... n'est-ce pas? A Versailles on n'y voudrai Digitized by Google

bien... N'est-ce pas que, parfois la nuit, quand ta bouche n'a plus de cris, quand tes yeux n'ont plus de larmes, tu es tentée de maudire Dieu, qui a mis un cœur sous cette peau noire... un cœur à qui il n'est pas permis de battre... que tu te sens prête à maudire ta mère qui t'a faite ce qu'elle était... ce que je suis... (Pleurant.) Souffre, ma pauvre sœur, souffre et désespère... car tu as la plus cruelle des maladies... celle dont on ne peut pas guérir...

PAULINE, à part.

Mon dieu! mon dieu! dois-je comprendre?

LIA, sanglotant.

Oui, mourir! c'est ce que je veux!

PAULINE, courant à elle.

Malheureuse! mais moi, je veux que tu vives! je veux te sauver!... (Regardant Fabien, et avec résolution.) Il est, dites-vous, d'une autre race qu'elle? Et que m'importe à moi? quand elle l'aime!... quand elle meurt pour lui!... Vous m'entendez, Fabien! Je veux qu'elle vive, je veux qu'elle soit heureuse... Je veux qu'elle soit sa femme!...

LIA, avec joie.

Sa femme!...

FABIEN, avec étonnement.

Mais c'est impossible!...

PAULINE.

Oh! ce sera mon œuvre! mon œuvre secrète, qui ne sera connue que de nous trois... Il l'aime, n'est-ce pas? Il doit l'aimer!...

LIA, effrayée.

S'il m'épouse, il est perdu!...

FABIEN.

Il sera proscrit, chassé par le maître qui l'a recueilli.

PAULINE.

Qu'importe? je suis riche, moi... Pour la première fois, je m'en aperçois, et j'en suis fière... Il sera libre, tu seras heureuse!... (Regardant Fabien.) Je ne sais ce qui me donne une force, une résolution qui m'étaient inconnues... mais ma volonté ne faiblira pas... Tantôt, nous irons à l'habitation de Barbantane, je verrai Roger; il m'entendra, il me comprendra!... Mais toi, Lia... (S'arrêtant.) Faible, souffrante, tu ne pourras m'accompagner, et je ne veux confier ce secret à personne... (Avec fermeté.) Eh bien! j'irai seule!...

FABIEN, tristement

Seule!...

PAULINE, avec douceur.

Nont! Fabien, vous viendrez avec moi aujourd'hui; quand trois heures sonneront à Saint-Louis, soyez au bout de l'avenue des Palmistes... (A Lia.) Viens, Lia, ma sœur, tu ne mourras pas... (Lia se lève.) Voyez, Fabien, voyez, comme déjà son maintien est plus ferme! comme ses yeux sont plus brillants! Grâce à vous, elle espère à présent... et l'espérance... c'est la vie... (Lia s'avance vers Fabien, lui baise les mains, et sort avec Pauline.)

SCÈNE VI.

FABIEN, seul.

...est d'une autre race qu'elle!... que m'importe, puisqu'elle l'aime et qu'elle meurt pour lui!... Elle a dit cela... ici, tout à l'heure... à moi qui l'aime... à moi qui mourrais pour elle. Oh! merci! ma mère, merci! je t'ai invoquée, tu as prié Dieu pour moi, et Dieu m'a envoyé un instant de bonheur et de joie!...

SCÈNE VII.

FABIEN, CHRISTIAN, puis SAINTE-LUCE.

On entend un coup de feu, puis la voix de Sainte-Luce criant :

A moi! à l'aide!

CHRISTIAN paraît à la porte, et indique à gauche toujours au dehors.

Maître, là-bas... un chasseur... un serpent...

(Il prend la hache et veut sortir.)

FABIEN.

Donne-moi cette arme, la force te manquerait, à toi...

(Il lui prend la hache et s'éclaire au dehors à gauche.)

CHRISTIAN, à la porte.

Ma vie n'est rien... n'est utile à personne... mais la vôtre... (Il veut sortir à son tour, puis s'arrête sur le seuil de la porte en apercevant Fabien ramenant Sainte-Luce.) Ah! Fabien est arrivé à temps.

FABIEN, à Sainte-Luce.

Appuyez-vous sur moi.

SAINTE-LUCE, son fusil à la main.

Oh! c'est inutile, docteur... que diable! je ne suis pas une petite maîtresse.

Christian lui a pris son chapeau et son fusil, et les dépose dans un coin.

FABIEN, donnant sa hache à Christian, qui la met sur le meuble. De l'eau!

(Christian sort à gauche dans la pièce voisine. Fabien présente un siège au chevalier.)

SAINTE-LUCE, se remettant.

J'ai vu souvent la mort d'aussi près... mais, je n'avais jamais vu de serpent dans l'intimité. C'est un produit indigène qui fait peu d'honneur à votre pays.

(Christian revient tenant un coco contenant de l'eau qu'il remet à Fabien et que Fabien donne au chevalier.)

SAINTE-LUCE, après avoir bu, et remettant le coco à Christian.

Merci!

FABIEN, lui regardant la main gauche.

Vous êtes blessé.

SAINTE-LUCE.

Vous croyez... oh! ce n'est rien, un éclat de la pierre de mon fusil!...

FABIEN.

Permettez... (Fabien, tout en prenant dans le meuble ce qu'il faut pour panser le chevalier) Que venez-vous donc chercher dans cet endroit tout à fait écarté? (Christian est retourné chercher de l'eau. Fabien trempe des linges, puis s'assied près du chevalier et le pansé.)

SAINTE-LUCE, s'étendant sur sa chaise.

De l'ombre, d'abord, puis j'attendais ma sœur, que j'avais laissée sous l'escorte de M. Barbantane, et qui, pour retourner à Saint-Louis, aura pris, je le vois, un autre chemin. J'étais donc étendu au pied d'un bananier, plongé dans ce demi-sommeil qui, tout en nous transportant dans un monde idéal, nous permet pourtant d'entendre encore ce qui se passe dans celui-ci...

Je rêvais que je chassais à Marly... lorsque le feuillage est agité près de moi; continuant mon rêve tout éveillé, je me dis, c'est un lapin, je prends mon fusil, je tire au jugé dans le taillis... Tout à coup, je vois se dresser à quelques pas la tête grise d'un très vilain serpent que j'avais dérangé fort mal à propos. Il s'approchait en sifflant le plus furieusement et le plus faux possible. Je n'avais plus pour arme qu'un éventail... Ma foi... j'appelai à mon aide, et ma bonne étoile vous amena juste au moment où entre mon ennemi et moi il n'y avait plus que la place de votre hache. Vive Dieu! vous êtes un habile homme, docteur, et vous avez pratiqué la une amputation superbe.

FABIEN.

Monsieur le chevalier... si vous avez besoin de repos, cette misérable demeure est à vous... Si vous voulez, au contraire, retourner à Saint-Louis, permettez-moi de vous donner un guide. (Il se lève.)

SAINTE-LUCE, se levant et passant à droite.

Mille remerciements pour l'hospitalité que vous m'offrez, mais je ne veux pas laisser à Mme de Kéradeuc le temps de s'inquiéter de mon absence. J'accepterai donc seulement le guide que vous m'avez proposé.

FABIEN, à Christian.

Christian... tu conduiras Monsieur le chevalier par le sentier de Sainte-Marie.

SAINTE-LUCE.

Décidément, docteur, vous êtes le bon ange de notre famille... Sans vous ce soir de beaux yeux se seraient baignés de larmes; oui, ma cousine aurait de nouveau caché, sous de longs voiles de deuil, ce charmant visage que doit embellir encore la blanche couronne de fiancée.

FABIEN, qui était au fond, se retournant.

De fiancée!... de qui parlez-vous?

SAINTE-LUCE.

Mais de ma cousine, qui se marie...

FABIEN, surpris.

Mademoiselle de la Reynerie!...

SAINTE-LUCE.

Sans doute.

FABIEN, vivement.

C'est impossible!

SAINTE-LUCE.

Impossible! Et pourquoi donc?

FABIEN, avec trouble.

Parce que je ne connais personne à Bourbon digne de posséder un semblable trésor...

SAINTE-LUCE.

Oui... mais je ne suis pas de l'île Bourbon... moi... Et tenez, docteur, si tout à l'heure je vous remerciais cordialement de m'avoir sauvé la vie, c'est que j'ai consacré cette vie tout entière à Pauline...

Vous!

FABIEN.

SAINTE-LUCE.

Oui... je suis amoureux, mon cher, sérieusement amoureux!... Cela vous étonne... n'est-ce pas? A Versailles on n'y voudrait

The text on this page is estimated to be only 23.38% accurate

LE DOCTEUR NOIR. 9 Ml' croire... mais, je vous le répète, j'aime et j'épouse... Cette union étaK décidée déjà dans la pensée dn Mme de la Reynerie et Pauline, pour obéir à ce vœu de sa mère, n attendait que la fin de son deuil. FABIEN. Elle I BAIKTE-LUCC. El dût l'aristocratie de Bourbon me blâmer, me lapider mémo... je veux que vous assistiez à ce mariage que, sans vous, la mort aurait deux fois rompu .. Adieu, docteur, ou plutôt au revoir... (A Christian, qui se trouve pris de ta porte de droite, et qui présente au chevalier son fusil tl aon càaprau.) Passe devant, loi... et que Dieu nous garde des serpents et du soleil I [A Fabien.) Adieu, Fabien, (/la sortent.) SCENE vm. FABIEN, seul, avec explosion. Elle aime cet homme! il sera son mari, et tout à l'heure je l'ai sauvé. . et je le laisse sortir vivant d'ici I \ II prend son fusil et va pour sortir, puis s'arrête) Le tuer, l'assassiner mais, après lui. vingt a u lits se présenteront... et elle ao mariera! non i ce n'est pas lui qui doit mourir., c'est .. oh U., j'étouffe t j'étouffe! (// tombe sur son lit de repos, et porte la main <1 m poitrine; cette main touche la petite croix qui est suspendue à «rm COM.) Encore., une horrible pensée m'est venue, et ma main que je ne dirigeais pas s touché, a saisi cette croix! Ma mère! est-ce toi qui parles? Mon Dieu ! est ce vous qui commandez? Oui... je comprends... vous ne voulez pas que je sois criminel ... vous voulez que je reste malheureux .. que je continue à souffrir.. (Trois heures sonnent.) Trois heures!... elle m'attend. .. elle!... la fiancée de Sainte-Luce ... (Se levant avec rage.) Eh bien! je dis, moi, que je ne veux pas mourir seul !... entre elle et moi, plus do souvenir de ma mère! plus de crainte do Dieu !. entre elle et moi, plus rien!... l'enfer t... oui .. mais l'enfer avec elle!... (/I prend son chapeau, stsort dans le plus grand désordre.) ACTE TROISIEME. ▲ gauche, d'énorme* rocher». A droite, au premier plan, on rocher farinant une grotte, pré* de laquelle eat un bine de pierre; de même côté, au Iroùiem* plan, un rocher dana b quel de* mardj* ont été grosaièremenl taillée* et deicendeot à U ruer. Au deuxième plan, au mijien du tbéilre, fit un rocher dans lequel un banc acinble avoir été taillé. A gauche éit on «entier un peu élevé qui borde la falaise. Du premier au quatrième plan, de* rocher» et du table. A partir du cinquième plan, la mer. 8CÈNE PREMIÈRE. DOMINIQUE, JEAN. Au lever du rideau, Jean est assis aur le banc de roc, au milieu du lhcUre. Dominique revient du fond, avec des filets sur le dos. DOMINIQUE. Que fais- tu là... toi? JEAN. Je me repose ...

car, pour venir te chercher ici, la route est difficile . Cette petite baie est vraiment fort agréable, c'est une vraie baignoire de marin. DOMINIQUE. Baignoire de l'enfer, dont les flancs sont garnis de pointes de rochers sur lesquels se briserait le plus fort nageur de la colonie, s'il était surpris ici par la marée montante... Aussi la place ne sera-t-elle pas bonne longtemps. Reprends donc tes filets et gagnons vite la maison. (Dominique et Jean s'éloignent par le «entier qui longe les rochers de gauche et disparaissent.)

SCÈNE II. Fabien, PAULINE [fis paraissent au Haut du rocher, à droite.)

PAULINE , tenant une ombrelle. Je croyais cette route abandonnée... Pourquoi l'avons-nous suivie? . FABIEN. Parce qu'elle abrège la distance qui nous sépare encore de votre habitation. ... PAULINE. C'est bien. (Regardant autour d'elle .) Je n'avais jamais visité cette partie de l'île... Où sommes-nous donc?... FABIEN. * Les gens du pays visitent rarement cette baie qu'ils ont appelée la Grotte du mulâtre. . . A cette désignation se rattache un souvenir, une légende populaire. PAULINE. Une légende .. vous me la direz, Fabien... mais reprenons notre marche. (Fabien descend, Pauline le suit en s'appuyant sur lui.) Fabien, arrivé sur la plage. Le soleil est dans toute sa force... et la chaleur de la journée vous accablait tout à- l'heure, prenez quelques instans de repos. PAULINE. Arriverons-nous à la Reynerie avant Roger?... Je veux être la première à annoncer à Lia le succès de mon entreprise. FABIEN. Roger doit se rendre par mer à la Reynerie. .. Le vent et la marée lui seront contraires, et nous avons sur lui une grande avance . Arrêtez-vous donc ici... pour prendre des forces... PAULINE. *'apercevant «tir* banc de roc, qui est au milieu du théâtre. Ce n'est encore une ordonnance, docteur, et je vous obéis... (s'asseyant.) Comme ce site est sauvage, est désert ici... FABIEN . debout, près d'elle, à droite. Ne m'avez-vous pas dit d'éviter toute rencontre?... Mlle de la Reynerie ne voulait être aperçue de personne, lorsqu'elle marchait à côté de Fabien, lorsque, parfois, elle daignait chercher l'appui de son bras... Observez-vous, Mademoiselle, j'ai bien choisi la route... Pauline, après un moment de silence, et comme pour changer de conversation. Fabien. . vous avez, je crois, mon éventail?... FABIEN, il le tire de son sein, et le lui présente avec respect. Le voici, Mademoiselle Ça t'en va MNF., prenant l'éventail. Vous aussi. Fabien. , vous avez besoin de repos... car à présent encore, comme tout à l'heure, votre main tremble... souffrez-vous? FABIEN. Non, Mademoiselle... (Fabien * s'éloigne, comme par respect.) PAULINE. Vous aviez raison, docteur... l'air qu'on respire ici est frais et pur... il me ranime...

mais à la place où vous êtes, le soleil vous rappe et vous brûle... placez-vous là, Fabien . (Elle indiqua la place.) Fabien, d part. Près d'elle! (/I fait un pas et s'arrête.) PAULINE. Enfin, je pourrai donc dire à Lia : les obstacles qui te séparaient de Roger n'existent plus; dans un mois tu quitteras la colonie avec ton fiancé... (Avec u» soupir.) Tous deux vous irez vivre dans un pays où le préjugé ne condamnera pas votre union, ne flétrira pas votre amour... Lia... ma sœur, tu seras heureuse, toi... FABIEN. Heureuse... oui... et par le seul amour de son fiancé... car, sans cet amour, qu'aurait fait ma science? qu'aurait pu votre généreuse tendresse?... PAULINE. Oui, Roger a un noble cœur. FABIEN. U aime, voilà tout. PAULINE. Puis, il n'est pas né sous noire ciel; Roger eût été créole qu'il eût refoulé cet amour dans le fond de son cœur. FABIEN. Et Lia serait morte ..et, s'il eût été créole, Roger n'eût pas osé donner une larme à sa mémoire, n'est-ce pas? Pauline se levant avec calme et se dirigeant vers la gauche. Fabien... nous allons continuer notre route... Aurélie et son frère doivent m'attendre... FABIEN. Le chevalier de Sainte-Luce ! Pauline, froidement cite retournant son? doute. Fabien se contraignant. Le chevalier vous aime. Mademoiselle. PAULINE troublée. Il me l'a dit. FABIEN Il doit être votre époux? PAULINE. Cette union était un désir de ma mère... (Fabien chancelle et s'appuie sur un des rochers A droite; Pauline fait quelques pas, puis se retourne.) Fabien... je vous attends... qui vous arrête?... [il Digitized by Google

pas croire... mais, je vous le répète, j'aime et j'épouse... Cette union était décidée déjà dans la pensée de Mme de la Reynerie... et Pauline, pour obéir à ce vœu de sa mère, n'attendait que la fin de son deuil.

Elle!

FABIEN.

SAINTE-LUCE.

Et dût l'aristocratie de Bourbon me blâmer, me lapider même... je veux que vous assistiez à ce mariage que, sans vous, la mort aurait deux fois rompu... Adieu, docteur, ou plutôt au revoir... (A Christian, qui se trouve près de la porte de droite, et qui présente au chevalier son fusil et son chapeau.) Passe devant, toi... et que Dieu nous garde des serpents et du soleil! (A Fabien.) Adieu, Fabien. (Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

FABIEN, seul, avec explosion.

Elle aime cet homme! il sera son mari, et tout à l'heure je l'ai sauvé... et je le laisse sortir vivant d'ici! (Il prend son fusil et va pour sortir, puis s'arrête.) Le tuer, l'assassiner... mais, après lui, vingt autres se présenteront... et elle se mariera! non! ce n'est pas lui qui doit mourir... c'est... oh!... j'étouffe! j'étouffe!... (Il tombe sur son lit de repos, et porte la main à sa poitrine; cette main touche la petite croix qui est suspendue à son cou.) Encore... une horrible pensée m'est venue, et ma main que je ne dirigeais pas... a touché, a saisi cette croix! Ma mère! est-ce toi qui parles? Mon Dieu! est-ce vous qui commandez? Oui... je comprends... vous ne voulez pas que je sois criminel... vous voulez que je reste malheureux... que je continue à souffrir... (Trois heures sonnent.) Trois heures!... elle m'attend... elle!... la fiancée de Sainte-Luce... (Se levant avec rage.) Eh bien! je dis, moi, que je ne veux pas mourir seul!... entre elle et moi, plus de souvenir de ma mère! plus de crainte de Dieu!... entre elle et moi, plus rien!... l'enfer!... oui... mais l'enfer avec elle!... (Il prend son chapeau, et sort dans le plus grand désordre.)

ACTE TROISIÈME.

A gauche, d'énormes rochers. A droite, au premier plan, un rocher formant une grotte, près de laquelle est un banc de pierre; de même côté, au troisième plan, un rocher dans lequel des marches ont été grossièrement taillées et descendent à la mer. Au deuxième plan, au milieu du théâtre, est un rocher dans lequel un banc semble avoir été taillé. A gauche est un sentier un peu élevé qui borde la falaise. Du premier au quatrième plan, des rochers et du sable. A partir du cinquième plan, la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINIQUE, JEAN.

Au lever du rideau, Jean est assis sur le banc de roc, au milieu du théâtre. Dominique revient du fond, avec des filets sur le dos.

DOMINIQUE.

Que fais-tu là... toi?

JEAN.

Je me repose... car, pour venir te chercher ici, la route est difficile... Cette petite baie est vraiment fort agréable, c'est une vraie baignoire de marin.

DOMINIQUE.

Baignoire de l'enfer, dont les flancs sont garnis de pointes de rochers sur lesquels se briserait le plus fort nageur de la colonie, s'il était surpris ici par la marée montante... Aussi la place ne sera-t-elle pas bonne longtemps. Reprends donc tes filets et gagnons vite la maison. (Dominique et Jean s'éloignent par le sentier qui longe les rochers de gauche et disparaissent.)

SCÈNE II.

FABIEN, PAULINE (Ils paraissent au haut du rocher, à droite.)

PAULINE, tenant une ombrelle.

Je croyais cette route abandonnée... Pourquoi l'avons-nous suivie?...

FABIEN.

Parce qu'elle abrégé la distance qui nous sépare encore de votre habitation.

PAULINE.

C'est bien. (Regardant autour d'elle.) Je n'avais jamais visité cette partie de l'île... Où sommes-nous donc?...

FABIEN.

Les gens du pays visitent rarement cette baie qu'ils ont appelée la Grotte du mulâtre... A cette désignation se rattache un souvenir, une légende populaire.

PAULINE.

Une légende... vous me la direz, Fabien... mais reprenons notre marche. (Fabien descend, Pauline le suit en s'appuyant sur lui.)

FABIEN, arrivé sur la plage.

Le soleil est dans toute sa force... et la fatigue de la journée vous accablait tout-à-l'heure, prenez quelques instants de repos.

PAULINE.

Arriverons-nous à la Reynerie avant Roger?... Je veux être la première à annoncer à Lia le succès de mon entreprise.

FABIEN.

Roger doit se rendre par mer à la Reynerie... Le vent et la marée lui seront contraires, et nous avons sur lui une grande avance... Arrêtez-vous donc ici... pour prendre des forces...

PAULINE, s'asseyant sur le banc de roc, qui est au milieu du théâtre. C'est encore une ordonnance, docteur, et je vous obéis... (Regardant.) Comme ce site est sauvage, est désert!...

FABIEN, debout, près d'elle, à droite.

Ne m'avez-vous pas dit d'éviter toute rencontre?... Mlle de la Reynerie ne voulait être aperçue de personne, lorsqu'elle marchait à côté de Fabien, lorsque, parfois, elle daignait chercher l'appui de son bras... Oh! rassurez-vous, Mademoiselle, j'ai bien choisi la route...

PAULINE, après un moment de silence, et comme pour changer de conversation.

Fabien... vous avez, je crois, mon éventail?...

FABIEN, il le tire de son sein, et le lui présente avec respect.

Le voici, Mademoiselle.

PAULINE, prenant l'éventail.

Vous aussi, Fabien... vous avez besoin de repos... car à présent encore, comme tout à l'heure, votre main tremble... souffrez-vous?

FABIEN.

Non, Mademoiselle... (Fabien s'éloigne, comme par respect.)

PAULINE.

Vous aviez raison, docteur... l'air qu'on respire ici est frais et pur... il me ranime... mais à la place où vous êtes, le soleil vous frappe et vous brûle... placez-vous là, Fabien... (Elle indique la place.)

FABIEN, à part.

Près d'elle! (Il fait un pas et s'arrête.)

PAULINE.

Enfin, je pourrai donc dire à Lia: les obstacles qui te séparaient de Roger n'existent plus; dans un mois tu quitteras la colonie avec ton fiancé... (Avec un soupir.) Tous deux vous irez vivre dans un pays où le préjugé ne condamnera pas votre union, ne flétrira pas votre amour... Lia... ma sœur, tu seras heureuse, toi...

FABIEN.

Heureuse... oui... et par le seul amour de son fiancé... car, sans cet amour, qu'aurait fait ma science? qu'aurait pu votre généreuse tendresse?...

PAULINE.

Oui, Roger a un noble cœur.

FABIEN.

Il aime, voilà tout.

PAULINE.

Puis, il n'est pas né sous notre ciel; Roger eût été créole qu'il eût refoulé cet amour dans le fond de son cœur.

FABIEN.

Et Lia serait morte... et, s'il eût été créole, Roger n'eût pas osé donner une larme à sa mémoire, n'est-ce pas?

PAULINE se levant avec calme et se dirigeant vers la gauche. Fabien... nous allons continuer notre route... Aurélie et son frère doivent m'attendre...

FABIEN.

Le chevalier de Sainte-Luce!

PAULINE, froidement et se retournant

Sans doute.

FABIEN se contraignant.

Le chevalier vous aime, Mademoiselle.

PAULINE troublée.

Il me l'a dit.

FABIEN.

Il doit être votre époux?

PAULINE.

Cette union était un désir de ma mère... (Fabien chancelle et s'appuie sur un des rochers à droite; Pauline fait quelques pas, puis se retourne.) Fabien... je vous attends... qui vous arrête?... (Il

The text on this page is estimated to be only 19.74% accurate

10 LE DOCTEUR NOIR passe la main sur tan iron , puis semhte regarder attentivement d-.ur crois graver» »ur un de » rucher» de U» grotte.] Que regardezvous donc là ? PAniEN avec calme. Ces doux crois gravi-©» dan* lo roc cl qui se rattachent sans doute à la légende dont je vous [.triais toul-è-l heure . PAIIIIVÜ, Celte légende... FABIEN, d Pauline. Voulez-vous que je vous la di»e? PALLIA K. Jo crains de... FAME*, te contenant ù peine. De faire attendre M de Sainte-Lucci PAL Li.\E, apri» un womenl de silence et revenant fur te* pai. Vous ut avez dit, n'est-ce pas, que nous avions sur Roger une grande avance... [Allant s'asseoir a la meme place.) Kh! bien l racontez-mot cette légende... je vous écoute. FABIEN, regardant au fond la b»it qui commence à monter, pui» revenant ù Pou fine. A Saint-Louis vivait et souffrait un pauvre mulâtre, pour prix de je ne sais quel service rendu, il avait reçu liberté .. mais ce don généreux, qui l'aurait dû combler de joie, l'avait trouv-sombre et triste . car. libre, il devait Hirliarde la maison de son maître... et, dans celle maison, le ciel lui avait envoyé un ange consolateur... Le mulâtre s'éloigna donc plus malheureux encore . de sa liberté, qu'il nu I était de son esclavage, car cet homme était fou... (ou d'amour... PALI. INB. Comme le vent souffle avec violence I Fabien, tan» l'écouter. Cet amour, il l'aurait «touil- d. os son sein, eût-il dû lui brûler leccrur .. lorsque la nob'e tille vieil a lui... Quoique» douces pa rôles, qu'elle damna lui ad rouer, achevèrent de troubler sa raison .. U se crut aimé... Ijfuwrmlol de Pauline Je vous ai dit que col homme était fou... Il crut que la jeune tille l'avait deviné, cl que ne pouvant être h lui, par respect pour l'orgueil de sa race, elle ne serait au moins a nul autre .. et I insensé remerciait Dieu il oubliait toute© qu'il a va il souffert... Il rêvait: un mot le réveilla... hile se marie!... So marier c'est impossible Elle lu trompait donc!.. Elles é lait don cj^uée de son amour. .. [imprudente , Alors, donnant [tour cette f-mme son salut, comme il sursit donne sa vie... le malheureux jura • de s'unir «i cllo par un lien so lennel,. terrible .. la mort... PAi LixE «Val Urée et regarde la mer qui monte Fabien'. Fabien!.... Voyez donc comme la mer monte avec rapidité: Fabien... je veux partir. fabikn. lu retenant. Partir I (Puis avec un sourira amrr.) Oh! le mulâtre avait tout calculé... a son tour, il avait trompé la jeun© fille, il l'avait attirée dans un piège .. Us étaient ton* deux... ici... à cotte place ou nous Minimes ... L heure de la marée était venue... une «mie route était libre... et la mer

montait. 'Lu» winriiil les mains.) La jeune fille demandai L au mulâtre de fuir et de la sauver... mais, lui, sans pitié j'our sa frayeur©; ses lar es, la retenait de ses doux mains de ter... Enfin.' il lui cria : jn I aime!... et la mer montait toujours: la roule était fermée, la mort était là. .. et la mort eifrayait moins la jeune fille que l amour du mulâtre. PAULINE, avec effroi. Fabien .. par pitié... sauvez-moi .. FABIEN éclatant. Te sauver... Mais tu n as donc rien compris, rien deviné?.. Te sauver... mais je l'aime I PAULINE. Vous! FABIEN. Oh! je disais bien... plus que la mort mon amour t'épouvante t PAULINE, après uti temps. * Oh! vous me trompez ... vous n'aurez pas cet affreux courage, do me voir expirer là, sous vos yeux... FABIEN, lui montrant la mer qui monte toujours. Regarde, Pauline... avant que nous ayons pu atteindre ces rochers, que tout-à -l'heure je t ai fait descendre, la mer no saurait bnsé» tous deux... Oh! j'ai eu peur de ina faiblesse, cl j'ai fermé toute voie no repentir, a la pitié... La mort est partout ici., mais la mort pour tous deux .. Eh quoi !... tu no trembles plus... tu n'appelles pas sur ton meurtrier la colère et lo feu céleste». Pauline, utvc solennité. Fabien, jurez-moi, par le souvenir do votre mère... jurez-moi qu'il n'y a plus pour nous de s, dut possible. FABIEN. Il lui montre la nier qui est arrivée. Il n'y en a plus... La mer est à nos pieds déjà .. Quelques minutes encore, et elle étouffira nos cris... PAC LINE, avec enthousiasme, il courant au petit sentier taillé dans les rocher» d gauche, que la mer ne courre pas enc-.H». Eh bien! laissez mm demander grâce à ma mère.^ft Laiggjmoi prier pour vous... [Elle tombe à deux genoux.) J FABIEN. Pour moi!... PAL LINE. Oui . car à présent que je suis sûre de mourir... je puis dire >ans honte et sans remords Je te comprends et je le pardonne. . Fabien, car, moi uu*.»i... je t'aime... FABIEN. Mourir... toi, qui m'aimes... Oh! mon Dieu! mon Dieu! vous b» I • voudrez pas... Oh! tuez- moi... mais sauvcz-la, Seigneur, *auvcx4a!.. ' /< porte Pauline évanouie » ur le rocher qui domine' encore les w. . mou éirrttol la mer arrivant jut^ue-là, Fabien arrache «a r- Me et semble vouloir lutter contre te» flots.) ACTE QUATRIÈME. Un salon chez Mlle de la Reynerie. Porte au fond donnant «r sa j-rlm. Poitcs laterale». A gauche on guéridon, li.'ul c* qoM fant pou» écrire; puis un fauteuil à côte : h droite un fauteuil. Au lo«cr du rideau, Lia est uiih à tliuile, Koger iï trouve debout, près d ette. SCÈXE l'KEMILRE. LIA, ROGER. UA, lui tenant la main. Oui, mon b:en-aimé, a loi tous les jours de Lia... car elle te doit l'u! [Elle »<■ lève.) Il y a un moi», j attendais avec anxiété la retour do MIL) du la Kuy ueriu : mon cirur , tout occupe de toi. n'avait |*a> pressenti lo (langer

qui menaçait ma chère matirewe... Evai inné déj i, elle ne luttait plu»
 contrôle» vaguas furieuses qui I allaient entraîner... Biais tu avais entendu
 w*s dernier» ens de d< ire; wr u.on Roger ... au risque de voir se briser ta pi
 roгна que tu conduisais seul, tu parvins jusqu'à Mlle de la Reynerie... Et en
 arrivant ici, tu m'appris en même temps tout ce que tu avais fait pour moi...
 « Lia, ma femme, tue dis- tu, rassure- loi. Ta sœur est • sauvée... » ROGER.
 . Mlle do Ift Reynerie est tout à fait remise, n'est-ce pat LIA On I non!...
 elle est toujours triste et silencieuse. A la nourpllr du danger qu'elle avait
 couru , tous ses ami» se sont présentés à I habitation; elle n'a voulu recevoir
 personne, pas même Mme la comtesse do Keradeuc. sa cousine. M. l'abbé
 Landry a été seul admis et vient ici presque tou» les jours. Hier au soir
 pourtant elle était plus calnte. . «de a fait appeler son notaire, M. Morand,
 qui est depuis une heure enfermé avec elle. ROGER. Et elle n'a pas revu lo
 docteur noir? LIA. Non. ROGER lher, cllo lui a écrit. UA. A Fabien?
 ROGER. J'étais prés do lui quand la lettre lui fut remile... Lorsque j' le qui
 U >i il un» serra la ma n en ms disant adieu... MaHél était solennel, comme
 s il devait être le dernier. [Ici la porte de gauche s'entr ouvre) LIA.
 Mademoiselle sort do son cabinet avec M. Morand. ROGER. Ma présence
 serait importune peut-être Jome relire.. vais chercher Fabien... son adieu
 d'hier m'inquiété. LIA. C'est cela... je prie pour ce bon Fabien... toi, veille
 sur bi. c'est que je l'aime, vois-tu... car c'est à lui que je dois K gereue je
 dois mon bonheur. Appuyée sur le bras de Roger, elle sort avec lai par le
 fond, d M. Morand entre par la porte de gauche avec Pauline.) Digitized by
 Google

The text on this page is estimated to be only 20.32% accurate

LE DOCTEUR NOIR. il SCÈNE U. PAULINE. LE NOTAIRE.
PAULIN n. tījymt un papier. .Mévaluation qu© voit» a>g2 fi|te do me*
bien? me parait juste et r.ijwinabie: touilleries cet auto do vente a M
llarbaniane, et si [a . valeur donnée par vous à l'habitation de la Reyuerie no
lui sem* M© |Wâ exagérée, qu'il signe ce *uir .. el, dès demain. M
BarluntaueWra iciebel lui.. Pour hâter la conclusion de cetto ufT.ûre,
j*abais*erais, s'il le fallait, le t nifre que vous avez posé : ce ne j© desire,
ce que je veux . c'est que tout se termine aujourd'hui. f.p mot .uni: Vous
voyez. Mademoiselle, quel empressement j'ai mi» à rem* plir les
instructions que vous DIVR do idées... promettez, maintenant, à un vieil
ami de votre famille de vous demander encore one fojssi la résolution nue
vous avez prise n'est pas trop irréfléchie. Venir* cette habitation sur laquelle
vous ôtes née, où vous ave* été chérie, heureuse ! . rAtxiis Et où je suis
maintenant or. helinc et seule . . Von cher Monsiem Morand, ma
détermination est irrévocable I El h sonne, un valet prraU) Cherchez Lia et
dites-lui que je l'attends. [Le valet s'incline et wrf.] i.e xoTAiae. Vous êtes
bien troublée . que m* |*\$se-t-il donc en voua?,... Pourquoi n'ai-je plus
voire confiance? rAtmc. Pardonnez-moi. mon ami., cette confiance, dont
vous êtes tonjoun. digne. je l ai mis© tout entière en Dieu C'est lui qui
m'inspire et me guide... À ce soir, nest-copazt... Je voua attendrai.... le
\oTAinr. Je me rend» chez M Barbant a ne. mets c'est avec douleur, j© le
répété, Mademoiselle, que i© 'errai passer en d mitres mains cette bah
talion, ces biens ai noblement acquis par votre jière , el qu'il avait, avec tant
de bonheur , léger* a sor* enfant, i II salue, ri sort par le fond, Au m (me
instant rit fr Im t par la tuf me porte, et. poguni sa «willrfiM rêveuse, elle
vient se mettre à genoux pria d'elle, et lut prend la main qu'elle porte A et*
hcr et.) SCÈNE 111. LU. PAULINE. PAULINE. Lia, j© t'ai fait appeler ...
Tu vas te rendre chez l'abbé Landry n attend cette lettre, que lu vas lui
porter . [Elle lui rrvu-t une lettre). Tu l'amènera» comme hier, et tu le feras
entrer dan» mon oratoire, où j irai lo joindre aussitôt que tu m auras
annoncé «on arrivée. [Lia baisse la lete.) Eh! quoi! Lia, encore de» larmes:..
. LIA. Oht maîtresse) ces larmes sont toutes de reconnaissance et de
bonheur... PAL LEVE. 01»! laisse-moi voir la Joie... LIA. Cette joio aérail
de la folie. . . mais j'oso h peine être gaio en ta présence... pAULink.
Pourquoi donc? Lia... LIA. Parue que je retrouve en toi, roaUrease, la

pauvre Lia d'autrefois ... Oui, à ton tour, lu c» silencieuse, lu pleures el Lu
 cache» le» larmes ... Tiens, depuis ce jour où Roger le remit froide et glacée
 dans mes bras . . on dirait que le uial qui me tuait s'est glissé dan» ton a me
 .. (M» ! bonne et chère maîtresse... si tu as mémo douleur que Lia. as-tu
 donc même secret?... (A ce moment on frappe à la porte de droite.) pallia e ,
 surprise, A parts. C'est lui t LIA. Qui a frappé ? PALLINE, ffitoVMSt.
 Laisse-moi seule b présent. . el cours chez l'abbé Landry qu'il se hâte... MA.
 Oui, maîtresse... (A part, et étonné') Qui donc est là?... et que 60 passe-t-il
 ici ?.. [Elle tort jmr la gauch.] SCENE IV. PAULINE, puis FABIEN.
 PALLINE, troublée. Seule... J*» sut» seule ., et il est là.... (Montrant fa
 porte ù droite.) lui que j'ai appelé.... soyez indulgente comme Dieu... ma
 mère... et, comme lui. pardonnez à voire enfant. I Elle s'approche
 timidement dr la porte, l'ouvre avec hésitation, puis s'en éloigne, et va
 s'asseoir A gauche. Fabien paraît, s'arrête un moment u la rue de Pauline ,
 puis s'avance silencieusement.) FABIEN, arec respect. Mademoiselle,
 depuis le jour où le S. igocur, me prenant en pitié, vous sauva par un
 miracle... jo me tenais renfermé dans ma misérable demeure... j'y avais
 apporté un trésor., trésor mystérieux... ignoré de tous... car lu vent et la
 tempête en avaient i mporté le secret... Dans ma solitude, je voit» Unissais
 d'oublier l'heureux que vous aviez daigné faire... Mais... vous m'appellez
 aujourd'hui... la créole s'est indignée de la faiblesse de la femme... elle <
 raint qu'un hasard... une imprudence, la mettant en face do Pubien, la
 forcent à rougir., et. si elle a voulu le ravoir, c'est pour lui dire: Fartez, La
 distance et l'exil ne la rassureraient |«i* encore... et. ei je suis venu, c'est
 pour vous dire : Ne craignez rien... du pauvre mulâtre... il no peut oublier...
 mai» il peut mourir... PAL*) NE avec teiul reste. Mourir... vous!!...
 Ecoutez-moi, Fabien... J'ai donné l'ordre de vendra tous mes biens, ce soir
 jo ne posséderai plu» rien b Bourbon, et demain j aurai quitté la colonie.
 fabic v arec étonnement. Vous partez... vous... Oh' mais cela ne se peut pas;
 voua me l'avez dit vingt fois, et je lésai*, moi... votre médecin... il faut cet
 air chava et pur à votre poitrine... il faut ce ciel brillant a vos yeux...
 Pauline... La pairie est encore une pièro; celle-là seule vous reste, et vous ne
 l'abandonnerez pas. . Lotte pat ne, qui vous chérit et vous caresse . . mo
 méprise et mo repousse, moi... Je vivrai si vous l'ordonnez... je partirai,
 emportant dans mon cœur le trésor de joie que vous y avez mis Partout je
 trouverai des malheureux à secourir .. A tou» ceux que j'arracherai à la mort
 je dirai : Friez pour elle... car c'est ello qui vous sauve. PAL LINE. Vous ne

partirez pas seul, Fabien... [Elle se fée»..) FApiEN. Je no vous comprends plus. PAULINE. Quand, revenue à moi. je me suis retrouvée dans cette maison, aux pieds de ma mère, dont le portrait était là... [elle indique i«i «iW droit) do ma mure, qui semblait revivre aussi, mais menaçante et terrible .. Ohi Fabien... j'eus houe de la vie qu'un mi racle m'avait rendue... ioconna Usais lu poison subtil qu'emploient les nègres d'ordinaire ...Rssaurez-vous*. L'abbé Lapdry était b... Il (Varia la mort de mes lèvres et me montra l'image du Christ,... Je tombai à deux genoux j'avouai tout au digne prêtre... il ne me fit entendre que des parole» do clétncno et de pitié. Tous le? jours d est venu me voir et soutenir ma foi qui chancelait... enfin, aujourd'hui, jo me sut? crue assez forte et je vous ai fait appeler. Fabien, du jour où MUe do la Rcyncrrio vous a dit : je vous aime, de ce jour, et par cet aveu, ello s'est donné à vous... Morte, j'aurais été votre Lancée dans lo ciel... vivante, jeduisôire votre femme. fadien, avec surprise. Ma femme!... vous!... Mlle de ta Ueynene femme de Fabien!... PALI IXE. Oai, de Fabien, auquel elle a dit : Je t'aimer FAIIIEN. Alit c'est impossible mon Dieu... N'est-ce pas. que c'est impossible?... Votre mari... moi... mais voyez d^nc où nous sommes!. .. Ici, n enlondcz-vous pas encore là voit do M. de la Reynerie? Ne voyez-vous pas se dresser l'ombre do votre mère?...

PAULINE Ma mèrel... FABIEN. Ces murs voui ont vue grandir noble, belle et Hère... Mai» ils ont vu Fabien esclave, châtié, sanglant sous le fouet du maître; qu importe que dans coite poitrine balte un cœur digne do vous t i i i-ttn poitrine est noire: celte main que la science et le travail ont faite habile et sûre... cette main guérit et sauve. . mats regardez donc, cette main est noire... (.4urc diric.«jxNr.) Mlle de la Reynerio nu peut y laisser tomber la sienne... Mieux vaudrait pour ello présenter ses blanche» épaule» à l empreinte du bourreau. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

J** 12 LE DOCTEUR NOIR. PAULINE. Fabien, quand tu m'as dit : Pauline, il faut mourir, car je t'aime. Je t'ai compris, moi... et tu ne comprends pas que mon amant doit être mon mari.. FABIEN. Fabien, votre meurtrier, vous faites un saint et martyr. .. Fabien votre mari, vous faites un lâche et infâme... Pauline, on lue la femme qu'on aime... on ne la déshonore pas. . (Lia parut! à la porte de droite, à sa vue/* Pauline cherche à matinter ton trouble.) LIA. Maîtresse, M. l'abbé Landry est là... pauvre, C'est bien... [Et d'un geste elle éloigne Lia à Fabien, étonné. L'abbé Landry! PAULINE. Le saint prêtre est dans mon oratoire; il prie pour nous deux, aujourd'hui je serai votre femme .. Fabien, tout ce que j'aimais n'est plus... je me donne à tout ce que j'aime à présent. FABIEN. Mon Dieu!... j'ai bien souffert mais je n'ai pas encore assés rayé le bonheur que tu m'envoies. . ce tambour, tu veux que je accepte, puisque tu me laisses** sans force pour lutter davantage. FABIEN. Fabien, on nous attend FABIEN, tombant à genoux. Ange sois bénie! . toi qui crois que mon amour peut m'élever jusqu'à toi... Oh! je te le jure, Pauline. . cet amour ne sera jamais qu'un culte... une idolâtrie... Fabien sera toujours pour toi. l'esclave ... Il t'aimera, le pauvre mulâtre!... mais comme le marin aime la vierge Marie.. . comme l'orphelin aime le souvenir de Sa mère. . (Pauline relève Fabien ; puis elle montre la porte de droite, et lui tend la main avec honte tout à coup prend cette main avec amour et respect, et tout deux sortent lentement.) SCÈNE V. SAINTE-LUCE, en domestique, puis BARBANTANE. SAINTE-LUCE, parlant très haut à un valet, au fond. La porte de ma cousine ne peut pas être close pour moi S': ne lui est pas agréable de me recevoir intimement., bien bien' j'attendrai. . Mais je ne sortirai d'ici qu'après l'avoir vue (On entend Barbantane au dehors) Et tenez, la consigne de l'être levée, car voilà Il Barbantane. qui , certes, ne s'est pas glissé dans la maison par le trou de la serrure. BARBANTANE, entrant. Sans doute... Un homme comme moi n'entre jamais que par la grande porte. SAINTE-LUCE. riant. Je le crois bien !... LE VALET. Messieurs, j'ai dû obéir aux ordres exprès de Mademoiselle ", qui n'est aujourd'hui visible pour personne. SAINTE-LUCE. Anjou n'est hui comme hier... comme tous les jours.., voilà un mois que ma très chère cousine s'enferme et se cache... mais je pars ce soir pour la France, et je ne veux pas quitter la colonie sans avoir pris congé de cette belle invisible... n'annonce rien [examinant tout.) Qu'on ne dérange pas Mlle

de la Rcyncrie pour moi... je m'occuperai jusqu'au moment où elle voudra bien me recevoir ... 17/ talue et sort.) — (A part.) J ai visité les dépendances de l'habiiQlion... l'affaire est excellente! {Am chevalier.) Décidément , vous parlez donc, chevalier? SAINTE-LUCE. Oui, mon cher sucrier . le ministre me rappello... BARBANTANE. Ah! SAINTE-LUCE. Mes affaires ont été arrangées, m'écrit-on... On a persuadé à cet excellent mari dont je vous ai souvent parié, qu'il avait ru tous les torts . et il m'attend avec ses excuses toutes prêtes... Enfin, on a prouvé à mes créanciers qu'ils me devaient... BARB INT ANE. De l'argent ? SAINTE-LUC*. Non., des égards cl du temps. ,, BARBANTAlf*. vous devez être enchanté!... SA I NTE-LUCE. Enchanté!.. eh bien? franchement non, je suis désolé au contraire. mon cher Barbantano... J f Â BARBANT AN*. Vraiment? HA1NTE-LUCE. Je vais revoir Paris, c'est vrai.; mais je quitte Pauline, t me... de toute la force, . que (veut laisser votre tem Pauvre Pauline... l'abandonner i®.. seule?

BARRANT AN*. Ah ' qui sait ?.. . Mlle de la Rev nerie ne lient peut-être p coup a ce pays. SAIN TE- LUC*. Qu avez-vous dit? BARBANTANE. Rien... je n'ai rien dit du tout. SAINTE-LUCE. Ma cousine savait-elle donc la nouvelle de mon départ... *èovelle arrivée déjà depuis huit jours? * -fipî BARBANTANE. ^ Cest possible. SAINTE-LUC*. . v«'^ Serais-ce donc là le secret de celle douleur 6ubit*?... Ne* rait-clle condamnée- a I isolement gou pour cacher les I qu elle me donnoï BARBANTANE, à mi VOiX. — . ~ Je pourrais bien vous répondre... mats on m's recommandé le secret jusqu'à ce soir... SAINTE-LUCE. Le secret... vous savez donc o urique chose?... BARBANT ANC. Je sais tout... ? sainte-luge , rüwmenl. Vraiment I BARBANTANE. -i Mais j'ai promis, et par devant notaire, do...

MAINTE- LUCE, Un notaire... nAnBANTANE. Quand l'acte de vente sera signé... bien signé... alors... SAINTE-LUCE. \ L'acte de vente!... C'est cela. Pauline m'aurait laisser soupier six mois encore, la coquetier! mais je pars, et elle nejlloit plus rester à Bourbon El e est la maîtresse de scs actions sT de biens, elle vend ses propriétés et va partir pour la France, -vec ma wur Aurélie, dont le mari est aussi rappelé à Vanilles . Voila re que vous savez, ce que vous no m'avez padit, mais ce quej'ai deviné... N'est-ce pas, mon cher BarbactanSLtam petit Barbantane?... BABBANTANE. Ce doit être cela. sainte-lice, avec joie. Mais je suis le plus hiuroux des hommes.

BAIIRANTANE. HW(/oie. Et moi le plus fortuné des colons ! * »* sainte-lice , même jeu. Elle m'aime i j BARBANTANE , même Jftt. • *4 J'achète... SAINTE-LUCE. Elle... si belle! BARBANTANE. 1 ,297 têtes de nègres,

sans compter les fractions. —, SAINTE-LUCE. C est un rêve.

BARBANTANE. C'est une affaire d'or! SAINTE-LUC* , prenant son chapeau. Je cours chez ma sœur.. Je lui annonce que Paulino part avec nous... et... [U ta sortir lorsque Lia entre par le fond.) LES MÈNES, LIA, puis AURÉLIB. LIA , venant du fond. .Monsieur le chevalier... Mme la comtesse de Koradeoc. LE CHEVALIER. Bravo... elle saura plus tôt la nouvelle que j'allais lui porter. AtnÉLiE. accourant avec joie; elle tient un papier Pauline! où est Pauline?... _ LIA. Enfermée avec l'abbé Landry. AURÉLIE. Tant mieux ! . . . nous aurons le temps do noos concerter de Bffts entendre... Celte bonne Pauhno, je suis d'avance heureuse dr» I
Digitized by

The text on this page is estimated to be only 24.16% accurate

LE DOCTEUR NOIR. 8Aivrr.-i.rcB. Que venez-vous donc lui apprendre? AURÉLIE, tuf/bStiée par ta joie. Une nouvelle incroyable... inouïe... et pour m'assurer que je ne suis pas folle, j'ai besoin de relire cette lettre... cette bienheureuse lettre... «AIWTK-LLCE. BARBANT AXE* D'où vient -elle? Do France. Ello est adressée ?... ■" A(HÉLIE. 4 Paulnte..., Elle était tout ouverte dans une dépêche que vient io recevoir à l'instant mon nviri. BÂI NTB-LUCE. Et celte lettre a été écrite par... AURÉLIE. Par ma tante... Tors. Madame de la Reynerie l BARBANT ANS. Avant sa mort, bien entendu . . AURÉLIE. Ma tante existe, Messieurs y Qu'avez-vous dit? O mon Dieu!... Ah bahl SA IX TE -LC CE. BARDANT ANE. AURELIE. Le vaisseau qu'elle montait a sombré en effet... mais quelques matelots ont pu se sauver... Ma tante n trouvé place sur le radeau qu ils avaient construit à la hâte... Après un séjour de plusieurs mois sur une plage inconnue, ils ont été recueillis par un bâtiment américain et ramenés en France. . . BARDANT ANC. Cette pauvre marquise... [à part] A'Jons! mon marché est nul i... AURÉLIE, internent. Ma tante annonce à mon mari que pleine justice loi a été renü08. . que le roi ne lui a pas permis de quitter Versailles... En conséquence, elle autorise Pauline à vendre ses propriétés... et lui enjoint de s'embarquer avec nous et de venir on France. BARRANT A NE, à part. Mon marché tiendra... (Haut.) Quel bonheur que cette chère marquise... AURÉLIE. J'ai supplié M de Keradeuc de ne confier qu'à moi le soin d'apporter à Pauline une nouvelle qu'il faut lui annoncer doucement, et en l'y préparant d'avance . Elle aimait tant sa mère. •ARBAJTVANE. San* doute... les résurrections étant fort rares... LIA. Chère maîtresse I... (remontant d droitt) j© ne me trompe pas... c'est elle!... AURÉLIE Et nous o'avons encore rien préparé... BARBAXTANB. Je crois que j'ai une idée... AL'HÉLIE. Dion, dites-la vite. sAivna-LUCE Ne la perdez pas. (Ili te retirent au fond du talon d gauche } 8CÈKE VII. LUS mêmes, PAÜLINB. PAULINE, ne voyant p entonne d'abord. Mariée I je suis mariée! Pauvre Fabien t.... que do bonheur il y avait dans ses regards... quand l'abbé Landry loi a remis l'acte qui nous unit à jamais l'un à l'autre !... saixte-luck , au fond, d Barbanlant. Votre idée n'a pas le sens commun f DARB.ANTAXB. Io le crois comme vous. . . Pauline, te retournant. Quo vois-je? Aurélie? vous, chevalier... vous ici? bainte-i.lce , venant vers elle. Pardonnez-nous, chère cousine, d'avoir forcé la consigne qne vous aviez donnée... Mais le

bonheur a se? grandes entrées partout... et c'est de bonheur que nous vous apportons LIA. Oh! oui. maîtresse! 43 PAULINE, Ut t jyrant. Je ne vous comprends pas. AURÉLIE. Chère Pauline .. tu es une pieuse et sainte fille... tu a9 supporté avec la résignation d'une chrétienne l'affreux malheur qui la frappée... il y a un an... BARBANTAXE, bat. Prenez garde I... SAIXTB-LUCE, d'Aurélié. Qne rappel «-vous la, ma sœur? PAULINE. Cn souvenir qui ne s'effarera jamais de mon ccenr ... le souvenir de ma mère Je n'ai jamais compris qu'on cherchât à éteindre là mémoire de ceux qu'on a aimés et perdus... Tout ce qui vous tes retrace, au contraire, doit être cher et précieux... Aurélié, parle* moi do nia mère... de ma mère, que je vois sans cesse dans mes rêves... Ges mystérieuses apparitions sont un bienfait de la Piovidence... et c'est avec une douce joie que je vois arriver Ja nuit, car, avec le sommeil, je me dis : ma moro va venir!.. lia, arec intention. I/v* rêves ne sont-ils pas paifois des avorti&emens célestes?.. 8A1NTK-1A.CE, bat. C'est celai BARBANTAXE, même Jeu. Très bien! AURÉLIE. Ce que nous croyons être un malheur réel, n'est souvent qu'une épreuve que Dieu nous envoie.. Dans tes rêves. Pauline, n'as-tu jamais vu la mèm©, soutenue sur les vague? par une main invisible et puissante, abordant sur un faib!c radeau une torre inespérée... pma, la, à deux genoux, remerciant le ciel qui la conservai lé sa tille?.. PAULINE, pleurant. Oh ! non ; c'eet mourante et m© tendant les bra9 que je la vois toujours... AURÉLIE. Même dans ton dernier songe., elle no t'est pas apparue... cn France, et t'écrivant : Ma fille, sauvée par un miracle, je t'appelle, je t'attends ? r PAULINE. Oh l tais-toL.ee rêve m'aurait rendue folle au réveil. AURÉLIE. Si ce rêve était la réalité... PAULINE. Ma mère... AURÉLIE. Paulin©... mon amie... du calme... , PAULINE. Achève... Aurélié... ou je meurs... Ma mère, as-tu dit ? Ma mèm©. AURÉLIE. Elle existe. PAULINE, tombant à deux genoux. Elle existe... mon Dieu !... elle existe !... SAINTE- LUCE. Ello pleure I LIA. Et ses larmes la sauvent I PAULIN*. Et mon cœur ne me lo disait pas.. AURÉLIE. Maintenant... lis celte lettre de ta mère.... PAULINE. De ma mère... oh ! ne craignez rien, ma mère existe, Dieu r.o peut nau me tuer avant que je l'aio revue, embrassée, oui cetto lettre est bien d'elle... (h/U boîte ta lettre.) Lia. appelle tous nos serviteurs... qu'ils viennent... ils l'ont pleurée avec moi... qu'avec moi ils se réjouissent etremercient Dieu;... va, qu'ils viennent tous!... (Lia sort par te fond.) PAU UNE. Et toi... Aurélié,... vous, mes amis... rassurez-moi, monfrezmoi bien votre joie... pour que je ne doute plus... pour quo jo sois sûre de ma raison t... (Elle leur tend tes

maint.) lia, retenu rtf avec lotis let gmt de l'habitation Maîtresse, voici tout
le rondo. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.55% accurate

<4 U DOCTEUR NOIR, a ~'r~x • “ M ■ i • . * », 8CBSE VIH. IB uitua, DOMESTIQUES, NÈGRES, pats FABIEN. FAULINB à tOU4. Mes amis, plaïda triste**)... plus do deuil; s'il va ici de pauvres mères esclaves, séparées do leurs en fs ns oui les pleurent au sol natal, qu elles soient libres. Dieu mu rend nu mere. Rendez aussi leurs mères aux orphelins. TOCS. Mme do la Reynerie... MDim. Sauvée, sauvée... tenez, ceUe lettre est d'elle... et cette lettre vient de France... Voyez... voyez tous. [Pendant qu'elle montre ta lettre, Fabien parait à droits.) f tuiLV, ci part. Que de monde (et que se pasttt-t-ü ici V imu.im. I apercevant. Ah» Fabiog... partagez ma joie... mon bonheur , ma mère existe... F RM en. arec effroi. Votre mère»... (F» il froisse dan* ses mains rade de mariage. Pauline s'étonne d'aL/rd des mouvement de Fabien ; puis, comme frapper d'un souvenir, recule avec rpou conte.) Ah I... TOI». Qu'y a-t-il T PAULINE, à part. J'avais tout oublié! FIN DU QUATRIÈME ACTE. ACTE CINQUIÈME. Un salon de l'bétel de la marquise, à Paria, richement décoré. An fond, anode porte ouvrant sur uni salarie. D* chaque côté, fornïaut le pan coupé, sont dri Mtm avec tenture*. Porte* latérales. En avant de chaque côté . un riche meuble de Roule, formant console et armoire. A fauche, un grand canapé. Pau'euilà droite et au fond. Une soouilie *u» |q cootole de dr ite A gauche de la porte du fond e»t nu cordon de sonnette. Au lever du rideau, l'intendant et le domestique entrent de gauche. SCENE PREMIÈRE. l'entendant , an domestique, pais ANDRE. L'rvTE\DAXT, «ti demestiquer. Mme la marquise est allée à Versailles, présenter 8 S. M. la reine Mlle de la Reynerie, arrivé* depuis peu, des colonies. Madame w?ra de retour"* vaut une heure., Veniez doflg à l'exécution des ordres que j'ai donnés. LE DOqmiQl'E. Oui. Monsieur l'intendant. [Il salue cl eu pour sortir, lorsqu'il rencontre André sur le ssuil de la porte du fond) Qqj êtes-vous? Que demandez-vous? aniiré. Monsieur le docteur, s'il vous plaît? L'INTENDANT. Vous êtes dans l'hôtel de Mme la marquise de la Reynerie, et non pas chez un médecin .. Vous vous êtes trompé de porte... [Le catct sort cl laisse la porte du fond ouverte.) ANDRÉ, cntrhnt. Ch! que non pas, Monsieur... c'est bien ici qu'il demeure... . L INTENDANT. Qui? ANDRÉ. Le docteur... Le cher et digne homme, que je viens remercier... et que j'em brasserais' là de bon cœur si j osais... Il cet connu dans notre faubourg... allez... depuis le jpur où, renversé!» par un brillant équipage, ma pauvre

vieille mère a été relevée, secourue par lui : tout le monde la croyait perdue, à commencer par le médecin du hospice... et aujourd'hui elle est sur pied, grâce à lui..., aussi ne manque-t-il pas de pratiques; mais avec lui le plus pauvre a toujours la préférence. Ici quand il passe dans le quartier, pour que tous les hommes le saluent, et que toutes les femmes le bénissent, on n'a besoin qu'en dire : C'est lui; le docteur noir. flotta I. INTENDANT, riant. Le docteur noir?... Ah! je sais maintenant de qui parler. . . c'est de Fabien ... ANDRÉ. Ah! il s'appelle M. Fabien?.., l'intendant, avec dédain. C'est un mulâtre, un esclave affranchi que Mlle de la Htmw a annoncé à l'lo Bourbon comme un souvenir, une curiosité du pays, sans doute... (/ci. Fabien paraît au fond ; U est en habit à la française et prie l'épée ou cédé, il dépose ton chapeau sur un fauteuil derrière lui j ANDRÉ. ^TN'en dites pas de mal devant moi !... car, voyez-vous. T.'je me fêtais tuer pour lui... riez en, tendant la main à André. Noble cœur !... ANDRÉ, allant de lui. Ah I VOUS voilà I... [Il lui baise la main.) l'intendant, avec ironie, en sortant. Jusqu'à ce que la Faculté et la police défendent à M. Fabien de se mêler de médecine, je l'engage à donner ailleurs ses consultations. [Il sort.) fin CÈNE U. FABIEN, ANDRÉ. ANDRÉ. Comment! Monsieur le docteur, vous souffrez que j'en vienne à parler de ce ton-là? FABIEN, avec calme. André, comment se porte votre mère aujourd'hui? ANDRÉ. Bien... tout à fait bien... c'est elle qui m'envoie... Elle aurait été presque assez forte pour venir elle-même... mais... elle a eu peur... FABIEN. Peur? ANDRÉ. Voilà ce que c'eût. Nous nous sommes dit : Chacun vit de son état ; on ne peut pas toujours faire de la médecine par charité Alors, j'ai travaillé double ... et je vous apporte quinze journées que j'ai gagnées en une semaine ... (a n'est ni gros ni lourd mais enfin le voilà... FABIEN. « Mon ami, j'accepte ce que vous m'offrez... mais résolvez-le » de } *sitaire... et qu'avez-vous trouvé plus malheureux que vous chez moi I vous donnerez cet argent. ANDRÉ. De votre part? FABIEN. • Comme vous voudrez... ANDRÉ. Il sera fait ainsi que vous avez dit... Adieu, Monsieur Fabien N'oubliez jamais André.. Dans quelques mois, je compte aller «• trouver mon frère, en Bretagne, notre pays... FABIEN. En Bretagne ? ANDRÉ. Oui .. et si vous y venez jamais, la meilleure place sera pour vous à notre foyer comme vous avez la première dans » Bf0*: cœurl... Adieu, Monsieur Fabien a !... [André serre la main de Fabien et sort.) SCENE III. FABIEN , «ntl. fl t'assied à gauche fl se met à lire une lettre qu'il tenait à la main. • Oui, mon cher Fabien, une très bonne nouvelle a commencé pour moi » près de Roger, près de mon mari, qui m'aime plus aimable » au

sein dosa famille, qui m'a reçue comme un sutrp esta. • Vous le voyez, mon
ami, je suis bien bcurcq.se] Uépoadri rN • vite et di tci- nous que vous
aussi, vous Êtes heureux. If*1 serrant le papier, mis acte ironie) Oui, ma
bonnet Lia , oui. ■ bile un riche hôtel! je suis le premier des laquais do
Mmeù5* quise de la Reynerie l . honneur insigne! C'est chez moi, 3b*1
chambre que je suis servi!, par un de mes *emfc>Ubles . a-* quais comme
moi I. Oui, moi aussi , je suis bien heureux*' * levant et changeant de ton. \
Mai«, mon Dieu»... cl'où me1* donc tant de patifuco otjda résignation?
Voilà vins*1? trois que cela dure afan..'.. et je n'ai pas encore paM uiuo
énergie qui sommeille , pour leur crier r tous *

The text on this page is estimated to be only 20.95% accurate

LE DOCTEUR NOIR. « femme que vous entourez dans ce salon d'hommages et de flatteries . cette femme est à moi !. NOS ! je me tais .. enfermé presque tout le jour. je cherche dans l'étude l'oubli de ma condition . C'est seulement quand j'entends sortir de l'hôtel le carrosse de la marquise, que je me hasarde à échanger avec Pauline . quelques notes quelques regards... Puis, un étranger arrive, et je m'éloigne aussitôt, emportant pour prix de mon silence, un sourire ou une larme. Oh! je suis lâche! bien lâche! (//moi </« tnd lure. Il court à ta fenêtre tic droite, qu'il outra.) C'est elle! . . Idc. c joie.) je vais la voir ! la voir' l Ah ! voilà le secret de ma résignation ! (L'n ruM en grande livrée* mura à deux biffes)* ta porta du fond. Le cAroafirr, en «csftane di rieur, entra, donnant fa wi.m» à Poulina, parée ou*» i. SouUe-Luce ne fuit pas uilleultouà Fabien, qui le tient à l'écart et que Pauline n plus ne voit pas.) 8CÈXE IV. FABIEN, PAULINE , SAINTB-lüCB. Fabien . à part. Toujours cethomme avec elle' [Il patte d gauche etreii) an fond) MiarE-Li'cs. Eh quoi f chère cousine, la to te gmieuâ© réception qui vr i a été faite à Versailles, n u pu rauu m r le bOurirosur vosievrt. J'avoue que je reviens enthousiasmé comme la ina'quise; car il me semblait que les regards de notre charmant© raine uo t© rh tournaient de vous que pour to lixer sur moi... Elle avait deviné sans doute ce que je devais bien mai cacher... PALLIAS. Pardon, •hevatier. . . Ma mère vous attend dans »oo appartemen. t , jo crois... IAIKTR l.LCS. Prés de VOUS, il m'était périme d, I oublier... (d part.) Toijon^ froide et contrainte... elle qui avait tout quitté pour moi... CV»l à n'v rien comprendre!... (Il»ui A demain, ma jolie cousine cl d'ici l i pense* un peu à moi qui \uia ne songer qu'à vous. (// r« pour fui lumer ta main; elle ht relire. . fl fuit un gnte tfe dépit, remonte pour turtir, et t'arrête à h vue de Fubitn) Ah I ah : voua étiez ici, vous... paillixe , te retournant , lurpri». Fabien H BATNTE-1XCE. Dans ce, salon!.. on voit que nous sommes loin t}0 Me Bourbon, et que nous marchons à grands pas vers l'égalité... comme diront messieurs du liers-Ktat... {A part } C'est étrange!... [Haut.) Vous venez, fans doute, prendre quelque ordre de Mademoiselle -M.ua vous auriez pu voua faire annoncer, mon clicr... S'il n'y a plus d'esclaves en Franc*» U v a. io crois, encore des valets. (/f torl.1 SCÈNE V. FABIEN, PAULINE. FABIEN. Oui... esclave h Bourbon !... ici... valet! Pauline , A demi-voix et d u» fon tupphant. Mais cet esclave... ce valet... c est mon éoux cf mon amant' .

Pour Dieu qui le connaît et pour moi qu'il aime, il est grand, il est noble!... il a le droit d'être lié par lui-même... Mais là sur ton cœur. . est ce que tu ne portes pas un acte sacré, signé par un ministre du Seigneur. , un acte qui dit que ce valet, que CCI enlève, c'est mon maître à moi !. .. PABIEN. . Ce mariage, béni par un prêtre inconnu , dr»ns un coin de l'î. Bourbon,... ta mère croira pouvoir le briser d'un coup de «on éventail.... { Brusquement , et tirant l'acte de sa poche de sa main , s'il n'y a là de bonheur pour personne , il y a là au moins une insulte et une vengeance !... PAULINE. d'un ton rofmiT. Oui, Fabien, avec cet acte vous pouvez aller trouver votre mère, et lui dire : Mourez de honte , ô âme, votre fille a changé le nom de la Beyneix© contre celui de Fabien... Votre fille est donc née à moi ! ! Vous pouvez faire cela .. et moi je vous pardonnerai , moi... mais, ma mère maudira la mémoire de sa fille FABIEN, tioubte. Que dis-tu? PAULINE. Tu n'as pas oublié qu'à Bourbon la pensée du suicide me vint à un moment Ce poison , que l'abbé Landry écarta de mes lèvres , K je l'ai gardé : il est là.... dans ce meuble (elle avait mis la console K de droite), dont le secret n'est connu que de moi seule... Eli bien * ! le jour où , par toi, par tout autre , ma mère apprendra qu'» j'ai , foulé aux pieds* ce préjugé du sang, qui est pour elle une seconde religion, ce jour-là je mourrai ! Et maintenant, ami, tu peux tout dire à ma mère. Fabien, épouvanté, Oh ! pardonne-moi, Pauline, pardonne-moi que je souffre tant !... ; je suis si malheureux ! mais ne crains plus rien... je me résignerai au sort que j'ai accepté, je dompterai la douleur qui me brise, j'étoufferai la jalousie qui me domine... PAULINE, avec bonté. Oh ! Fabien !... de la jalousie ! FABIEN. Non! je suis fou ! le doute post jamais entré dans mon cœur! ! m'aurait tué., Pauline!! Je serai confiant et calme, je le verrai - j'irai chaque jour pour ces fêtes brillantes, où tant de séductions environnent .. et je me tairai! ., T.» mère pourra redoubler d'indignité et d'outrages... je me tairai! Tu accepteras, pour guide, pour appui, le bras de ce Saint-Esprit Luc©, de cet homme toujours allié - v l'attaché à ses pas... de cet homme qui t'aimait... je le verrai, punir tout à l'heure, t'© dévorer du regard, a pu rucher de luvro* ta main qui est là moi je verrai tout cela, Pauline... et je me tairai!... Mais ce poison ne restera pas ici !... La clé de ce meuble... donne-moi cette clé... Pauline, avec fermeté. Non, Fabien ! FABIEN. Ce poison l je le veux! (il alla à la console) et j'essaie de briser le meuble!.. . {Il essaya d'ouvrir la petite armoire.} Pauline, courant à tu parie du font, On vient!.. un mot encore, et tu vas me perdre... [LIU »»] (NX uoi le UTOE.) LA MARQUISE, en dehors. C'est moi ! Pauline, ouvrez!

PAULINE. Ma mère! elle va m'en trouver seule, enfermée avec moi !... fa ni
 en, courant à la fenêtre. Oh! plutôt me tuer sur ces pavés!... PAULINE,
 courant d Fabien. Arrête! (lui montrant le ch. ténier.) Ah! dans quel chamb
 o... l'escalier de service... bile- toi : la marquise, en dehors. muiiMi
 FABIEN, sortant par la porte à droite. Tu le vois... je me tais et je pars!...
 PAULINE, ouvrant. Pardon, ma mère... pardon. SCÈNE VI PAULINE, LA
 MARQUISE. la marquise, regardant autour d'elle. Vous étiez seule, Pauline.
 .? PAULINE, troublée. Oui, oui... ma mère... seule... LA MARQUISE Le
 chevalier, en vous quitlant. avait J'ai donné Fabien dans le salon. PAULINE. En
 effet. LA MARQUISE. Comment cet homme s'est-il permis d'entrer ici,
 sans votre ordre exprès? PAULINE, hésitant. Fabien avait à me rendre
 compte d'une visite qu'il avait, suivant mon désir, faite à de pauvres gens.
 La marquise, à l'extrême hauteur. C'est déjà trop, convenez-en, d'avoir à justifier
 «a présence dans votre appartement... je ne veux plus qu'à l'avenir vous
 ayez de semblables explications à me donner.. Demain, Fabien sortira de
 cet hôtel; dans trois jours il aura quitté la France. PAULINE Lui LA
 MARQUISE. Je le renvoie à la colonie; il y trouvera désormais une
 existence indépendante, assurée; je récompenserai comme je le dois ce qu'il
 a fait pour vous... Ne parlons plus de cet Immo et arrivons au motif qui
 m'a fait monter ici •• J'ai reçu de recevoir un exprès de VeraailW.. Mme de
 Kerndeuc, admise après nous citez la reine, me transmet les gracieuses
 intentions de Sa Majesté à votre •; anj. Vous saviez plu, ma fille, et, pour vous
 pouvoir compter parmi ses •lames d'honneur, notre reine vous marie.
 PAULINE. Qu'entends-je!.. LA MARQUISE. Ce soir, le chevalier de
 Sainle-Luce recevra les lettres-patentes qui lui conféreront le titre de comte,
 et demain le roi. qui veut aussi mettre le comble aux bontés dont il
 m'accable, le roi signera votre contrat. PAULINE. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.84% accurate

<6 LE DOCTEUR NOIR. Non I... j© n ai pas bien entende...
Mais tout cela est imposable, ma mèrel la marquise, virement.
Impossible!... PAULINE Quelque brillante que soit la destinée qu'on veut
me faire... je la refuser LA Marqi isr. are e fermeté. Ecoutez-moi. ma Glle...
je ne faiblirai pas devant nn caprice, devant une résistance aussi folle qu
inexplicable... Sauvée par un miraclo, un nouveau coup peut m atteindre. .
et, dan* ce temps de troubles et dorages populaires, je veux vous laisser un
soutien. un défenseur, et je ne saurais confier mon enfint à plus digne et à
plus noble que Samte-Luce. déjà presque mon fils... [R'-marqunnt V
immobilité de Pauline, et d'un ton plu* fermé t «fore) : Je vous le répète, je
veux que ce mariage so fasse. . Et par la mémoire de votre père, il se fora !
{Elle va à ta console de droite, sonne, put» y dépose non éventail.) rsiUNI,
a part. Mon Dieu vous voulez donc, que je meure?, .. la marquise. à I
intendant, qui entre. Prévenez Fabien que j'ai un ordre important à lui
donner... sortie.) Vous ferez monter H les personnes que j'attends ; |e
recevrai chez ma fille {L'intendant sort. — A Pauline.) Crut maino-n-int
comme votre futur époux que vous devez accueillir le chevalier (Elle
s'assied à droite. — Pauline, sans rien répondre, ê'aqrnouille tUvant ta mire
et courre sa mum de baisers et de larme v) Pauline, n essayez pas de me
faire changer do détermination : comme votre résistance, vos pnere' seront
vaines... S'ALLIA E. pleurant. Ma mère,' le ciel m'est témoin que j aurais
voulu vous consacrer cette nistence que vous m'avez donnée... Je ne vous
demandais qu'une place à vos côtés, dans votre cœur... et voua me chassez
!... LA MARQUISE. Je vous remets au bras d'un époux. PAULINE, meme
jeu. Avant que voire volonté m exile cl nous sépare... ma mère, regardez-
moi comme vous me regardiez, lorsqu enfant je venais chercher dans vos
yeux mon bonheur et ma joie ... Benissez-moi comme vous mo bénissiez
lorsqu'à deux genoux jo demandais à Dieu de vivre et de m urir avec
l'amour de ma mère. LA MARQUISE, la relevant. Pauline... c'est demain,
au pied de l'autel, que je bénirai mes enfuns. Pauline. à part, avec
résolution. Demain, elle n'aura plus de fille t [Lint<-nrfant ouvre la porte du
fond.) LA MARQUISE. Remettez-vous, Pauline, nous ne sommes plus
seules. SCÈNE VII. LA MARQUISE, PAULINE, AURÉLIE. SAINTE-
LUCE, pebsonNAGES DE LA COLA. L'INTENDANT, annonçant. Mme
la comtesse de Kétadeuc. M. lo chuvalier de Sainte-Luco, M et. Mme de

Beaumesnil, M. et Mme de la Frenaye, Mme la marquise d'Ambervilic, M.
 le conseiller d'Ormesson. (Tous ces personnages. à leur entrée, sont
 accueillis par la marquise et salués par Pauline. Les valets préparent et
 avancent les sièges. La marquise fait asseoir deux dames sur le canapé à
 gauche et se place elle-même sur un fauteuil près du canapé. Pauline,
 commandant à son émotion, a fait placer une dame à droite. Un fauteuil
 reste vide entre cette dame et Pauline, qui va s'asseoir tout près du meuble à
 droite. Les hommes restent debout à droite et à gauche derrière les dames.
 Mme de Keradoue est aussi debout quelques instants près de la marquise.)
 AURÉLIE. Ma bonne tante... voilà donc mon vœu le plus cher accompli...
 Sainte-Luce vient de m'apprendre... LA MARQUISE, l'interrompant. Que je suis
 une sujette bien humble, bien soumise... et qui l'edit Dresse d'obéir... Je
 veux que dès demain, dès ce soir, on sache ensemble que j'ai présenté à mes
 amis, Mme la comtesse de Chamille-Luce, dame d'honneur de Sa Majesté la
 reine. Dame d'honneur ! (Les hommes félicitent Sainte-Luce.) AURÉLIE,
 prenant la main de Pauline. Rénie... tenez voilà ma sœur!... (Elle s'approche
 de la dame assise à droite. \ M. Pauline, à part. Mon Dieu ! donnez-moi
 encore une heure de force et de courage! SAINTE-LUCE. Ma tante, mon
 cœur ne saurait trouver assez d'actions de grâces à vous rendre... Je serai
 digne, je vous le jure, du trésor que vous voudrez bien me confier... [Il baise
 la main de la marquise, et s'approche de Pauline, qui reste immobile et
 muette. — A part.) Comment !... pas un regard !... l'intendant, entrant.
 Pardieu, Madame la Marquise, Fabien, que vous avez fait demander, est là...
 Fabien ! PAL-UNE. ! SAINTE-LUCE, à part. Comme, à ce nom, elle a
 tressailli ! [Il se tient debout près de la marquise, à gauche.] LA MARQUISE.
 C'est bien, qu'il attende. l'Réue, allant à la marquise. Ce pauvre Fabien je l'
 ai à peine entrevu depuis son arrivée... j'en ai tant et si souvent parlé dans
 nos soirées... que ces dames, aussi curieuses que je l'étais à Bourbon,
 brûlent du désir de connaître le docteur noir... LA MARQUISE. Dans ce
 salon... y songez-vous, ma nièce ? AtinÉLiB, riant. Ma tante, on n'en saura
 rien à Bourbon, et M. Barbantane n'est pas ici. [Elle la prie tout bas]
 pallix, à part Oh ! devant tout le monde il ne pourrait se contraindre. LE
 chevalier, à part. Pâle... troublée... comme ce matin... et toujours à propos
 de Fabien... Par Dieu ! je saurai jusqu'où va son intérêt pour cet homme.
 (Haut) Ma tante, permettez-moi de me joindre à ma sœur... j'ai, d'ailleurs,
 une dette à payer à Fabien... LA BLARQUELISE. Vous ? SAINTE-LUCK.
 Oui, d'honneur ! LA MARQUETSE. Allons, mon cher comte, aujourd'hui je ne

ne veux, je ne dois pas vous refuser... JA t'intrigue.) Fabien peut entrer...
 (Aurélien va s'asseoir près de Pauline) Pauline, à part. Il va se trahir et nous
 perdre) sainte-Luce (JCE , riant. Eh ! mais... c'est presque une présentation.
 SCÈNE vin. les mêmes, FABIEN. [Fabien est introduit par l'intendant A la
 vue de tant de monde, il s'arrête et semble hésiter Sur un signe de la
 marquise, il entre, s'incline, et s'adresse à la marquise. FABIEN. Madame la
 marquise m'a fait appeler... je me rends à votre service; dm. AURÉLIE, bas à la
 dame qui se trouve de son côté. Comment le trouvez-vous? . Bien, n'est-ce
 pas? LA MARQUISE. Fabien, vous quittez mon hôtel,, vous allez partir...
 AURÉLIE, étonnée. Vraiment ? Et où va-t-il donc? LA MARQUISE. : A
 Bourbon. FABIEN, vivement. 1 Moi 1 1 (Un regard de Pauline t'arrête.)
 sainte-Luce, d part. Comme elle le regarde ' FABIEN, avec résignation.
 Quand devrai-je partir, Madame? LA MARQUISE. j Demain... Mon
 intendant a reçu mes instructions... J'ai «mis | à votre avenir... à votre
 fortune. . vous pouvez vous retirer en attendant... sainte-Luce. d la marquise.
 Pas encore!... Ma tante, je solliciterai de vous un délai... un sursis à ce
 départ, .. (H fait signe à Fabien de descendre près de lui) Fabien, nous ne
 sommes plus à Bourbon. .. et je puis, je me reconnaître ce qu'un jour vous
 avez fait pour moi . . je tiens pour bonne l'invitation que je vous ai faite
 alors, et je désire que vous assistiez à mon mariage avec Mlle de la Reynerie
 [avec . j t regardant ensemble Fabien et Pauline), mariage qui sera célébré ,
 dans trois jours. (Fabien fait un mouvement ; mais Pauline lui «■*ultH
 soulevée , et ne le quittant pas du regard, elle a posé sa «api Digit

The text on this page is estimated to be only 25.26% accurate

LE DOCTEUR NOIR. sur la ccnsnle qui contient le poison, tabien , rassemblant toutes ses forces, feint d'être calme, et ne lait.) bainte-luce, à part, les regardant tous deux. Encore!... Oh! à tout prix, je veux «avoir... AURÉLIE, de sa place, à la marquise. Vous accorderez cette grâce à Fabien, n'eat-ce]tas, ma tante?... Docteur, vous ne remerciez pas mon frère? SAINTE-Llice , avec un sourire railleur. Ab r je me souviens... il lui coule do s avouer mauvais prophète... Fabien avait déclaré tout mariage impossible pour Mlle do la Reyuene... LA MARQUI8S. Lait BAINTE-LUCE. Oui, ma tante ; il craignait sans doute de perdre une clientèle, source inespérée de fortune et de faveurs (^Irrc intention, et regardant Pauline.) On ne peut supposer un autre motif . mai» je crains bien que la protection do nuire cousine, pour avoir été irréfléchie, exagérée peut-être, ne soit fatale à notre docteur. AtnÊue. Comment? BAINTE-LUCE, arre intolenee. Sans doute, à Bourbon, il lui faudra dépouiller cette enveloppe de gentilhomme qui parait étrange, et dont on s'amuse ici... maie qui serait une insulte qu'on châtierait là-bas. . . 11 lui faudra surtout déposer cette épée qui va mal au pauvro mulâtre qui ne pourrait g>n servir mémo pour détourner la canne d'un planteur. PAULINE , regardant toujours Fabien, poussant un cri concentré. Abf bainte-luce , avec colère, à part. Plus de doute i elle l'aime ! AURÉLIE. Vous ôtes cruel, mon frère. sainte luce , avec hauteur. • Non, ma sœur, ce n est p.is moi ,... c'est la raison qui remet chaque rho^e à sa place, et chaque homme à son rang Voyez. Fabien paie déjà cher les rêves insensésTju une bienveillance *im prudente a fait naître .. Il souffio, car il ne peut oublier ce qu'il a été. ce qu'il est encore... il tourmente la poignée do cette épée dont il ne peut faire qu'un poignard, seule arme oui doit brille! dans la main qui porte encore I empreinte d une chaîne. FABIEN , avec rage. Ah! (11 porto la main à son épée, puis l'arrachant de son côté, il la brise dan r scs mains et la jette a ses pieds ; puis, après ce mouvement qu'il n'a pu réprimer, il chancelle et porte la main à son visage qui s'inonde lout-à-coup de larmes. Mouvement général, tout le monde regarde Fabien.] BAINTE-LUCE, regardant Fabien avec mépris. Ou est -ce donc? aurélik, qui j V*t levée et qui se place entre Sainie-LuCe et Fabien Pauvre homme! voyez... U pleure I... PAULINE , se levant et / étant avec force à terre son éventail. Oh! je suis lâche et infâme I (s'élançant vers sa mère, et d'une voix étouffée par ta colère et les s<jnglots.) Ma mère, renvoyez tout lo monde...

il faut que je vous parle! la marquise , te levant. Quelle agi talion I...

PAULINE, bas. Par pitié, pour moi, pour vous... renvoyez tout le monde t... la marquise, bas. Vous m'effrayez, Pauline... (haut et montant au fond) Mes amis, ma fille est souffrante... et son état m'inquiète... AURÉLIE , *

'avançant près de Pauline. Vraiment ! LA MARQUISE, à tOUS. A bientôt... Et vous, chevalier, à demain. (Joui les invités sortent.) sainte- luce, à part, avec colère. Si vous m'avez donné en effet cet indigne rival, belle cousine . je vous ai rendu, du moins, insulte pour insulte... (à Amélie.) Ma sœur, sortons. (Il lui prend la main et sort avec elle; il jette en passant un dernier regard de mépris sur Fabien, qui va lo suivre]

SCÈNE IX. LA MARQUISE, PAULINE, FABIEN. Pauline, retenant Fabien Vous, Fabien, restez I [Elle remonte vers lui.) LA MARQUISE. Pourquoi te retenir ?

PAULINE. 17 Parce que... si on le chasse, u faut me cbasser aussi... l'arce que, s'il sort... je dois le suivre . LA MARQUISE. Suivre Fabien t... Pauline , avec énergie. Oui, ma mère, Fabien que j aime t LA MARQUISE. Que tu aimesi... Pauline, éclatant. FabieD, qui est mon mari l LA MARQUISE. Lui?... PAULINE, d Fabien. Relève la tête, pauvre martyr l... Dieu qui t'avaitdonné la résignation. m'a envové le courage à la fin I ... ia marquise, ucec force. Femme de Fabien t... toi? Ah l tu n'as pas dit celai... PAULINE. Ma mère!... j'ai dit qu'on no déshonorerait pas, qu'on ne chas-; serait pas mon mari ! LA marquise , même jeu. Ton mari, malheureuse'... [F.Ue s'avance vers Pauline, les mains levées comme pour la maudire.) FA ui EN, se plaçant entre elles. No vous hâtez pas de maudire, Madame, car votre malédiction serait impie cl n arriverait point à Dieu I... Car cette femme qui s humilie e'. qui pleure, cotte femme est pure comme les anges... File m'a aimé, moi, nmvre enclave... parce que j'avais donné ma vie pour son père.,. Mais c'est bien votre sang qui coule dans ses veines... car elle avait honte d© son amour, et c'est sur le bord d'on abîme, c'est quand la mort noos entourait, quand lo salut semblait impossible, c est avec un dernier soupir enfin, que sou secret s'est échappé !... LA MARQUISE. Mon Dieu! m'avez-vous donc fait revivra pour me rendre témoin du déshonneur de notre famille ?... Mais ce mariage infâme sera brisé... Fabien, avec force. Rriserca mariage!... vous ne le pouvez pas, Madame!.. Appelez vos valets; ils feront place cl passage à l'époux de votre fille... rappelez ce chevalier do Suinte - Luce, qui m'a si fièrement écrasé sous sou talon rougn et que, sans un regard de Pauline, j aurais moi, tout à l'heure, brisé e mme celle arme de parade... A cet insolent rival, je dirai : A ton tour, meurs de jalousie et du

rage... ta fiancée est ma femme. la marquise , le menaçant. i invoquerai... les magistrats... te roi lui-même. F ARIEN. Tout esclave qui touche le sol de la France, est libre... je suis donc sujet libre. Mad me... et la loi qui défend et protège, a été faite pour moi comme pour vous... LA MARQUISE, à Pauline. Tu l'entends ... cet homme lu l'entends proclamer notre honte... mais si ton père pouvait sortir de sa tombe... il te tuerait, infâme! car mieux \ allait pour lui sa fil'e morte que déshonorée!.. PAULINE , courant au meuble dont elle presse le ressort , et saisissant un petit flacon qui était renfermé dans le meuble. Eh bien! que mon père méjugé... je vais à lui !.. [Fabien s'élance, lui arrache le poison des mains, et le jette au foin.] FABIEN. Pauline ! la marquise , allant à elle. Qu'allais-tu faire? Fabien , avec, calme. Elle allait mourir, Madame! LA MARQUISE. Mourir ! FABIEN. Elle avait caché ce poison, là, dans ce meuble .. pour que votre malédiction ne tombât que sur un cadavre, et vous l'auriez laissée expirer sous vos yeux, n'est-ce pas? Dans votre inflexible orgueil, vous auriez dit aussi, noble dame! Mieux vaut le deuil que le scandale dans ma maison ! LA marquise, tombant anéantie sur le canapé. Pauline ! FAULINE, tombant à genoux devant Fabien. Je ne pourrai pas vivre maudite de ma mère ! FABIEN , la regardant avec amour. A moi, maintenant, d'achever ton œuvre de dévouement et d'amour... ce que ne peuvent faire ni le souverain , ni la loi... Fabien le fera, lui ! Ce mariage, consacré par un saint ministre, qui n'en dira le secret qu'à Dieu... ce mariage inviolable, indissoluble pour tous, je le briserai ! FAULINE. I* Toit

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.25% accurate

18 LE DOCTEUR NOIR. La marquise , te tirant. Que dites-voos? faisiez , contenant à peiné in sanglot*, et relevant Pauline. Je dis, Madame, que je VOUS rends voire Bile ... Pauline, tu m'as payé en un instant toutes mes douleurs, toutes mes tortures . tu vou'ais mourir pour moi... tu vivras pour la mère . (Il la fait passer pré* de ta mère.) Adieu, Pauline ... (Apréi un fi-mpa.) Je ne devais être ton Ban 6 que dans le ciel... Adieu 1 [l*rès du sruil de la porte et avec du formel-} Jamais à moi, Pauline . mais jamais à un autre... Adieu! (/! sort.) pAtini. Ma more! s'il me quitte, c'est pour se tuer! (Klle ceut le suivre.) LA MARQUISE, qdi dAéjà remonté la terne et qui est d la porte du fond, lire violemment le tx/édon de sonnette qui est près de Celte jmt te. (.4 ta fille, qu'elle retient avec forer.) Demeurer! [A l'intendnrt qui parait) Suivez Fabien , employez s i! lo faut la violence ; mais qu il ne puisse sortir de l'hôtel... {L intendant tort.) PAllJKE, qui regarde sa mère et avec Joie. Vous le sauverez dnhc, ma mère? LA MARQUISE avec dureté, cl ramenant la fille d ruranf-jcém*. Je »au veiai l honneur de notre mai*on. (Pauline, dont la forcé cil épuisée, tombe à genoux devant sa mère.) ACTE SIXIÈME. A la Basil 'le. — Le théâtre, est partagé horizontalement en deux partie*. L'étage cupéiteur eit encore partagé en dent ; la partie de droite forme une chambre bien éclairée et meublée avec une aorte de luxe ; au tond de celte chambre, à gauche, une toilette avec une glace au- Je miü: à droite, an fond, faianl fa ce à la toiletté. une fenêtre arec tenture; au milieu un guéridon ; fauteuil de chaque côté. A droite, au premier plan, une poite qoi conduit dam la chambre à coucher du chevali -r- A gauche, au premier pl*u. une autre porte donnant aor la cage <I'od escalier, formant la pirtie gauche. Di l'étage supérieur, un grand cicalier depieire conduit à un antre étage, «opposé au-de*»u». Au pied de cel mealicr, eit uue dalle qui >« aonléve et donne paiaage pour descendre dana on c.chol, formant la partie inférieure de la décoration. L'escalier qui, de la dalle, conduit au cachet, u'érit pai vu du public, et terrible taillé dans t'épaiaaeur du mor. A gauche une petite porte , pui* troi» marche» donnent enfin a créa au cachot : à droite, dam ce cachot, en face de la petite porte, eat un gro* pilier derrière lequel eat de la paille. Au fond, on banc de pierre, puis an-de*»m une petite ouverture arec de» barreaux, donnant aur un couloir sonterrain ; devant le gros pili.T est une lampe allumée qni est potée sur une pierre; en face à gauche est une autre pierre.

La partie supérieure de gauche est éclairée par des meurtrières. La chambre du chevalier revoit le jour par une grande fenêtre à droite. Le cachot n'est éclairé que par la lampe. BCFEKK PREMIÈRE. BRIQUET, seul dans la chambre du chevalier. R est d*»fi et Ht une gazette. Quatorze juillet !.w voilà donc deux mois et six jours que j'habite le château royal de la Bastille !... (Sortant de sa rêverie I Ift pourquoi ? ai-je demandé à M de Sainle-Loce, mon maître . Bn • uet. m a-t-il répondu... tu es mon valet de chambre, je le donne ouz» cents livres par an, pour me suivre, me raser, m habiller et poudrer ma perruque en quelque lieu de France que ce soit . . Le roi m'envoie à la Bastille... tu es forcé de venir me raser, m'habiller et poudrer hio perruque à la Bastille .. (S» firant.) Et nous y voici tous les deux!., loges dans la tour de la chapelle, au troisième au-dessous de l'entresol, juste au niveau des fossés. ..) liegardant autour de lui } L'appartement n'est pas mal distribué. . ici. le salon. . là, la chambre à coucher de M le chevalier... les meubles Sont gélatot coquets... Entin, c'wt une vraie prison de gentilhomme... mais c'est une prison.,. (On entend battre la générale. > Tienst on bat la générale... c'est la première fois depuis que je suis ici... Est-ce que le roi viendrait nous visiter,... nous délivrer?... * (La générale s'éloigne peu à peu. On entend dans la chambre voisine la voix de Sainte - Luco) SAINTE -LC ce, en dehors. Briquet I BRIQUET. Ahi voici mon maître levé... car il dort, lui... mange... U chante... D est gai comme un pinson... {soupirant.) eu cage !... srfeXE II SAINT E-LUCB, BRIQUET. SAIVTB-li ce, en roèa de chambre. Briquet!... Eh bi-j»l drôle i est-ce que vous ne m'entend pas? miiqigt, avec empressement. Voilà... voilà. M. le chevalier demande son carrosse? SAINTE-LUCEHein!.. BRIQt ET. Ah! j'oublie toujours que nous gémissons dans les fers sains t k i.i i.E, riant. Il faudra pourtant s'y habituer, mon pauvre Briquet... (fturc<nnt sur le fauteuil que briquet a placé au milieu.) Ça, VOJOM, qu'on m'accommode. îmiQUET va à la toilette et prend tout ce qu'il faut pour coiffer son maître. Ah ça ! Monsieur le chevalier, vous n'allez donc pas chercher à nous tirer d'ici? HMXTE-H OB, un petit miroir à la main. Moi, demander grâce?... jamais!... J'ai fait acte de bon aefitcurdu roi., le roi m'a puni... tant pis pour lui uniQL et, <1 port, fout en le coiffant. Pour lui et pour moi f . . . (/faut) Pardon, Monsieur le chevalier., mais il paraît que vous avez fait... SAINTE LICE , avec colère. Mon devoir mordieu! (gatatmif) Jo déjeflnais au café de Foy...A une table, en face de moi. étaient trois bourgeois qui sentaient d'une lieue le Tiers-Etat ... (d Driqu t\ Prend» donc garde... \»« reprenant ;

C'étaient en effet des membres de cette nouvelle assemblée, que le ministre N'ecker a eu l'heureuse idée de convoquer... tb s députés aux E ats-Gônéraux... qui causaient dre affaires publiques... [te regardant dans le petit miroir qu'il tient d la mai* } l'n peu de poudre de ce côté . {continuant.} A une proposition mal sonnante, je me lève* je leur adresse la parole et leur déclara vertement qu'a mes yeux la noblesse est tout, le clergé peu, la Tiers-Etat rien I... Ta mo coiffes horriblement mal aujourd bail BRIQUET, riant. Obi oh! en prison... . SAINTE-LUCE. La querelle s'échauffe et j'offre a j'un d'eux de l'honoref (Ton coup d épée ... On accepte « Je m'appelle le chevalier de Sainteliicé, Monsieur! Et moi, Monsieur, ou me nomme Barnave! Connais pas ! • Là-dessol. la foule »? jette entre nous et nous sépare... Mais, Ip soir même, le bruit de cette aventure était arrivé à la cour... • Bon, me dis-je, on va arrêter ce M. Barnave I... » Pas du tout : e'est moi qu'on a orréto! .. briquet. s'arrêtant. Je comprend* ça. Monsieur le chevalier, je comprends Ça... Mais. moi. je n'ai jamais provoqué Barnave... qu'on le lui demande, à Barnave... (/I replace tout ce qu'il tenait pour la coiffure, sur la toilette.) SAINTE-LUCE. Eh f de quoi te plains-tu? .. Le gîte est agréable... la table est bien servie... le vin excellent... et l'air dé la captivité appétissant en diable!.. . Sonne pour mon dîner I briquet, te penchant vert le chevalier , et lui prenant le petit miroir. Mais vous. Monsieur le chevalier, vous tfâvez pas laissé votre cœur à la porte de la Bastille t... tandis que moi... car je ne vous ai peut-être pasdil que j'allais convoler en premières nocés... le jour où l'on vous a arrêté... moi. compris... sainte- luge, riant. Si fait, tu m'as dit cela... C'est très drôle... briquet. Ce jour-là même, j'avais donné rendez-voni à Reinette, ma fiancée, au Cours-'a-Reine, près du troisième arbre à main gauche... Et voilà deux mois et six jours que Reinette m attend ., près du troisième arbre à main gauche... Elle doit bien s'impatienter... Reinette? sainte- i.uce, riant. Rassure-toi. . Il passe beaucoup de gardes françaises au Cours-la-Reine... Reinette prend patience!... briquet, exaspéré. Ah' Monsieur le chevalier, ne me dites pas do ces choses-là I... ou je suis homme à mettre le fou à la Bastille !... SAINTE-LUCR. Eb bien! mais je ne feu empêche pas... cela nous arrangerait tous... Allons! occupe-toi de mon diner. nniQUET. Oui, Monsieur, je vais préparer la table. (R *ori.) SAINTE-LUCE. tf St lève. Digitiz©

LA MARQUISE, se levant.

Que dites-vous?

FABIEN, contenant à peine ses sanglots, et relevant Pauline.

Je dis, Madame, que je vous rends votre fille... Pauline, tu m'as payé en un instant toutes mes douleurs, toutes mes tortures... tu voulais mourir pour moi... tu vivras pour ta mère... (Il la fait passer près de sa mère.) Adieu, Pauline... (Après un temps.) Je ne devais être ton fiancé que dans le ciel... Adieu! (Près du seuil de la porte et avec des larmes.) Jamais à moi, Pauline... mais jamais à un autre... Adieu! (Il sort.)

PAULINE.

Ma mère! s'il me quitte, c'est pour se tuer!

(Elle veut le suivre.)

LA MARQUISE, qui a déjà remonté la scène et qui est à la porte du fond, tire violemment le cordon de sonnette qui est près de cette porte.

(A sa fille, qu'elle retient avec force.) Demeurez! (A l'intendant qui paraît.) Servez Fabien, employez s'il le faut la violence; mais qu'il ne puisse sortir de l'hôtel... (L'intendant sort.)

PAULINE, qui regarde sa mère et avec joie.

Vous le sauverez donc, ma mère?

LA MARQUISE, avec dureté, et ramenant sa fille à l'avant-scène.

Je sauverai l'honneur de notre maison.

(Pauline, dont la force est épuisée, tombe à genoux devant sa mère.)

ACTE SIXIÈME.

A la Bastille. — Le théâtre est partagé horizontalement en deux parties. L'étage supérieur est encore partagé en deux; la partie de droite forme une chambre bien éclairée et meublée avec une sorte de luxe; au fond de cette chambre, à gauche, une toilette avec une glace au-dessus; à droite, au fond, faisant face à la toilette, une fenêtre avec tenture; au milieu un guéridon; fauteuil de chaque côté. A droite, au premier plan, une porte qui conduit dans la chambre à coucher du chevalier. A gauche, au premier plan, une autre porte donnant sur la cage d'un escalier, formant la partie gauche. De l'étage supérieur, un grand escalier de pierre conduit à un autre étage, supposé au-dessus. Au pied de cet escalier, est une dalle qui se soulève et donne passage pour descendre dans un cachot, formant la partie inférieure de la décoration. L'escalier qui, de la dalle, conduit au cachot, n'est pas vu du public, et semble taillé dans l'épaisseur du mur. A gauche une petite porte, puis trois marches donnent enfin accès au cachot; à droite, dans ce cachot, en face de la petite porte, est un gros pilier derrière lequel est de la paille. Au fond, un banc de pierre, puis au-dessus une petite ouverture avec des barreaux, donnant sur un couloir souterrain; devant le gros pilier est une lampe allumée qui est posée sur une pierre; en face à gauche est une autre pierre. La partie supérieure de gauche est éclairée par des meurtrières. La chambre du chevalier reçoit le jour par une grande fenêtre à droite. Le cachot n'est éclairé que par la lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIQUET, seul dans la chambre du chevalier. Il est assis et lit une gazette.

Quatorze juillet!... voilà donc deux mois et six jours que j'habite le château royal de la Bastille!... (Sortant de sa rêverie.) Et pourquoi? ai-je demandé à M. de Sainte-Luce, mon maître... Briquet, m'a-t-il répondu... tu es mon valet de chambre, je te donne douze cents livres par an, pour me suivre, me raser, m'habiller et poudrer ma perruque en quelque lieu de France que ce soit... Le roi m'envoie à la Bastille... tu es forcé de venir me raser, m'habiller et poudrer ma perruque à la Bastille... (Se levant.) Et nous y voici tous les deux!... logés dans la tour de la chapelle, au troisième au-dessus de l'entresol, juste au niveau des fossés... (Regardant autour de lui.) L'appartement n'est pas mal distribué... ici, le salon... là, la chambre à coucher de M. le chevalier... les meubles sont galans, coquets... Enfin, c'est une vraie prison de gentilhomme... mais c'est une prison... (On entend battre la générale.) Tiens! on bat la générale... c'est la première fois depuis que je suis ici... Est-ce que le roi viendrait nous visiter... nous délivrer?... (La générale s'éloigne peu à peu. On entend dans la chambre voisine la voix de Sainte-Luce.)

SAINTE-LUCE, en dehors.

Briquet!

BRIQUET.

Ah! voici mon maître levé... car il dort, lui... il mange... il chante... Il est gai comme un pinson... (soulignant.) en cage!...

SCÈNE II

SAINTE-LUCE, BRIQUET.

SAINTE-LUCE, en robe de chambre.

Briquet!... Eh bien! drôle! est-ce qu'on ne m'entend pas?

BRIQUET, avec empressement.

Voilà... voilà. M. le chevalier demande son carrosse?

SAINTE-LUCE.

Hein!...

BRIQUET.

Ah! j'oublie toujours que nous gémissons dans les fers!

SAINTE-LUCE, riant.

Il faudra pourtant t'y habituer, mon pauvre Briquet... (s'asseyant sur le fauteuil que Briquet a placé au milieu.) Ça, voyons, qu'on m'accorde.

BRIQUET va à la toilette et prend tout ce qu'il faut pour coiffer son maître.

Ah ça! Monsieur le chevalier, vous n'allez donc pas chercher à nous tirer d'ici?

SAINTE-LUCE, un petit miroir à la main.

Moi, demander grâce?... jamais!... J'ai fait acte de bon serviteur du roi... le roi m'a puni... tant pis pour lui!

BRIQUET, à part, tout en le coiffant.

Pour lui et pour moi!... (Haut.) Pardon, Monsieur le chevalier... mais il paraît que vous avez fait...

SAINTE-LUCE, avec colère.

Mon devoir m'ordonne! (gaiment) Je déjeunais au café de Foy... A une table, en face de moi, étaient trois bourgeois qui sentaient d'une lieue le Tiers-Etat... (à Briquet) Prends donc garde... (se reprenant.) C'étaient en effet des membres de cette nouvelle assemblée, que le ministre Necker a eu l'heureuse idée de convoquer... des députés aux Etats-Généraux... qui causaient d'affaires publiques... (se regardant dans le petit miroir qu'il tient à la main.) Un peu de poudre de ce côté... (continuant.) A une proposition mal sonnante, je me lève, je leur adresse la parole et leur déclare vertement qu'à mes yeux la noblesse est tout, le clergé peu, le Tiers-Etat rien!... Tu me coiffes horriblement mal aujourd'hui!

BRIQUET, riant.

Oh! oh! en prison...

SAINTE-LUCE.

La querelle s'échauffe, et j'offre à l'un d'eux de l'honneur d'un coup d'épée... On accepte. « Je m'appelle le chevalier de Sainte-Luce, Monsieur! Et moi, Monsieur, on me nomme Barnave! Connais pas! » Là-dessus, la foule se jette entre nous et nous sépare... Mais, le soir même, le bruit de cette aventure était arrivé à la cour... « Bon, me dis-je, on va arrêter ce M. Barnave!... » Pas du tout : c'est moi qu'on a arrêté!

BRIQUET, s'arrêtant.

Je comprends ça, Monsieur le chevalier, je comprends ça... Mais, moi, je n'ai jamais provoqué Barnave... qu'on le lui demande, à Barnave... (Il replace tout ce qu'il tenait pour la coiffure, sur la toilette.)

SAINTE-LUCE.

Eh! de quoi te plains-tu?... Le gîte est agréable... la table est bien servie... le vin excellent... et l'air de la captivité appétissant en diable!... Sonne pour mon dîner!

BRIQUET, se penchant vers le chevalier, et lui prenant le petit miroir.

Mais vous, Monsieur le chevalier, vous n'avez pas laissé votre cœur à la porte de la Bastille!... tandis que moi... car je ne vous ai peut-être pas dit que j'allais convoler en premières noces... le jour où l'on vous a arrêté... moi, compris...

SAINTE-LUCE, riant.

Si fait, tu m'as dit cela... C'est très drôle...

BRIQUET.

Ce jour-là même, j'avais donné rendez-vous à Reinette, ma fiancée, au Cours-la-Reine, près du troisième arbre à main gauche... Et voilà deux mois et six jours que Reinette m'attend... près du troisième arbre à main gauche... Elle doit bien s'impatienter... Reinette?

SAINTE-LUCE, riant.

Rassure-toi... Il passe beaucoup de gardes françaises au Cours-la-Reine... Reinette prend patience!

BRIQUET, exaspéré.

Ah! Monsieur le chevalier, ne me dites pas de ces choses-là!... ou je suis homme à mettre le feu à la Bastille!

SAINTE-LUCE.

Eh bien! mais je ne t'en empêche pas... cela nous arrangerait tous... Allons! occupe-toi de mon dîner.

BRIQUET.

Oui, Monsieur, je vais préparer la table. (Il sort.)

SAINTE-LUCE, il se lève.

The text on this page is estimated to be only 23.66% accurate

id LE DÔCTËUÀ NOIR. Pauvre garçon, mi aussi |f jaloux...
Décidément mes soupçons étalent fondés... Pauline aimait Fabien: elle aura tout avoué à sa ojciQ,,. car lorsque je me présentai à l bétel de la Reynerie, Fabien était, dit-on, parti pour l lle Bourbon, et ne devait plus revenir en France... La marquise avait quitté Paris avec Pauline i i m annonçait dans un billet que sa fille entraînait en religion... Ah' mort do ma vio! avoir été joué, trompé, sacrifié pour on mulâtre!... c'était à no savoir où cacher sa bontot... (Souriant.) Heureusement lo roi y a pourvu!... (On entend ta générail plu» i approchée et plus pressante .) Ah çàlquose passe- L- il donc aujourd'hui?... (Appelant) Briquet. hiuqcbt, dehors. Voilà, (rentrant) Monsieur . SAINTE-LUGE. On bat la générale à la Bastille, comme dans une place qu'on méhacerail d'un assaut. briquet. C'est peut-être fête aujourd'hui. . IQi» entend une grosse cloche.) Tenez, on sonne, à grande volée à Saint-Paul... (/t* regardent à la fenêtre.) (Pendant qu'ils regardent à travers les barreaux do la fenêtre, on voit dans la partie de gauche le guichetier suivi d'un garçon de euisiiiu portant une manne couverte Ils descendent chez lo chevalier. Le guichetier prend la manne et le garçon remonte Lo guichetier ouvre,- entre chez le chpraher, et ferme U porte derrière lui.) SAINTE-LUCE , OU bruit des Clét. Ah! voilà mon dîner... (du guichetier.) Que m'apporte- t-oo là? • SCÈNE III. LES MÊMES, LE GUICHETIER. LE r. l ic.itF.TIER . remettant ta manne d Brianet qui la découvre. Tout ce qu'on a pu trouver de mieux, Monsieur le chevalier, et, comme d'ordinaire, du virido la cave de M le gouverneur SAINTE LITE. Ah! ce cher geôlier est plein d'attentions délicates. (Regardant dans la manne.) Comment !... pas de glace l... il me faut de la glace... ou je porte plainte au roi!... BRIQUET. Comment! noua dînerons sans glace!... LE GUICHETIER. Ce n'est pis de notre faute ... on a envoyé, ce matin, un exprès et il n'est pas encore de releur... Les jardins publics, les boulevards sont, dit-on, couverts de monde... et la circulation est bien difficile... SAINTE-LUGE. Qu'est-co que cela me fait, la circulation? nniQUET, d'un ton piteux. Hélas, oui .. nous circulons peu!... (Il entre dans la chambre, portant la manne. Le guichetier va à la fenêtre. I SAINTE- LUCE. On devrait avoir ici une glacière... mais on manque d'égard» pour les prisonniers d'Etat l... A propos, j'ai adressé une réclamation aM do Launay... ie demande une chambre plus aérée... Conçoit-on !... me loger à la hauteur de* fossés... au dernier étage de la tour!... car,

enfin, au-dessous de nous, il n'y a plus rien, n'est-ce pas,... hein? i.e
 guichetier à la fenêtre, tant se déranger. Non, Monsieur, plus rien... SAINTE
 - LUCE. Que regardez-vous là? le GUICHETIER, s'éloignant vivement.
 Moi?... sainte-luce. ah! à la fenêtre. Je ne me trompe pas... ce sont des
 pièces de canon qu'on met en batterie sur le rempart ... là-bas, à gauche...
 LE GUICHETIER. C'est possible!... SAINT-ROCHE. Est-ce que le Tiers
 Etat ferait déjà des siennes?... (On entend le rappel éloigné.) Oui... c'est le
 rappel que j'entends battre dans le faubourg... Vive Dieu! si j'étais libre!... je
 ne demanderais qu'une compagnie de mousquetaires pour balayer tous ces
 tapageurs-là.. briquet, à la porte à gauche. Monsieur le chevalier est servi t
 SAINTE -LUC. Bravo!... allons! ans le roi donne une bonne leçon à
 Messieurs les Parisiens... Que M de Launay leur envoie quelques dragées,
 et je leur pardonne à tous deux de me faire dîner sans glace comme un
 manant! (J'entre en niant dans sa chambre , le guichetier tort. A ce moment,
 un aide-guichetier descend rapidement l'escalier.) L'aide, au guichetier. Ça
 va mal là-haut. . on n'attend plus pour attaquer la Bastille, que les canons
 des Invalides... Le gouverneur craint que les insurgés n'aient des
 intelligences avec les prisonniers... Il vous fait appeler, montez vite l ... {//s
 rromonlcti» rrommi.) SCÈNE IV» FABIEN, dans le cachot inférieur. (On
 voit remuer la paille étendue derrière le pilier, dans le cachot inférieur , et
 bientôt Fabien, pâle, défait, se met sur son séant, passe la main sur son
 front, et se lève péniblement. Il va prendre la lampe, s'approche de
 l'ouverture pratiquée au fond.se hausse, approche la lumière contre les
 barreaux, regarde, écoute, puis s'éloigne découragé, et va replacer la tarte
 à gauche sur une pierre.) [Se muant tristement la léc.) Rien! rien!
 l'humidité de la terre a pénétré mes vêtements... j'ai
 demandé un peu de paille pour remplacer celle-ci, et on m'a répondu que ça
 coûtait trop cher... de la paille!... On sert bien votre haine et votre vengeance,
 Madame la marquise... mieux valait me laisser mourir... que m'enterrer
 vivant ici... Quand je croyais acheter le pardon de Pauline par mon exil,
 c'est dans une tombe qu'on me jetait! Ah! pourquoi me plaindre?., ici la
 mort viendra plus vite... Mais Pauline.. qu'est-elle devenue? (chauffant ses
 mains de la lampe.) Mes membres sont glacés,... tout mon sang a rompu
 té.., là. . à mon cerveau qui brûle!.. Dieu tout puissant!.. ne permettez pas
 que ma raison succombe à tant de souffrances avant qu'André ne soit
 revenu... Mais dois-je l'attendre?... Ce, l'quo je prends pour un souvenir ,
 n'est-ce pas seulement un ; rêve?... J'en suis venu à douter de tout, de ma

mémoire, de ma i pensée, de mon existence i... Et cependant... fton... je me répi pelle bien qu hier, j étais assis là., là quand uno voix a frappé mon oreille, . et celte voix... c'était celle d'André... d'André qui l travaillait dans cette sombre galerie. (Il indique l'ouverture) Je l'ai appelé.... je lui ai crié mon nom,... et il ne comprenait pas ! que des entrailles de la terre sortit la voix d'un homme l... Et il : pleurait, le pauvre enfant... (Ecoutant encore.) Rien... rien.... ! (Retombant accablé) André ne reviendra pas. (/ci une pierre tombe l de l'ouverture; à celte pierre est attaché un papier.) Qu'est-ce que l cela?... [Il ramasse la pierre, en détache le papier.) Une lettre de lut... Ou»..., oh! merci, André! merci, mon Dieul.. (Il ouvre la lettre en tremblant. Au mêmertiomèttt, dan* la partie supérieure de gauchol, le guichetier descend l'escalier, il tient un pain et une cruche, il soulevé la dalle et disparaît par l'ouverture que cachait cette dalle.) i TAUÏEN, lisant près de la lampe, pendant que le guichetier descend dans l'intérieur. « Mon cher bienfaiteur, je ne sais si je pourrai parvenir jua• qu'à vous... Tout Paris est en armel*, et l on tire sur quicon• que approche des fossés de la Bastille... pourtant cette lettre • vous arrivera... ou ils me tueront ..* — Bon André l — (Êon] finuant) « J'ai fait ce que vous m'avez commandé.... je suis ! * allé à l'bôtel de la Reynerie... La rue était encombrée par une l » fou'e do gens en habits de deuil... la porte était tendue de | • noir.... (Dune voix plus trou Wàà.| un prêtre priait près d'un cer• rue! recouvert do velours et d'armoiries .. Je demandai qui • était mort dans la maison, et on mo répondit .. * | (U porte s'ouvre brusquement, et le guichetier parait. Fabien n'a que le temps de cacher sa lettre.) SCÈNE V. FABIEN, Le guicÉSTie». LE guichetier, déposant le pain et ta cruche sur le banc de pierre. Tenez... FABIEN. Merci... LF. guichetier, sévéremmt. Hier... pendant tju'urt ouvrier travaillait datts cette gslerie(/i indique l'ouverture], vous vous êtes approché de cet te ouverture... la sentinelle a aperçu la lumière de votre lampe... dont vous aviez fait un eigol... (Saisissant la lampe.) cela ne vous arrivera plus! FABIEN i rpoucanaf. Quallez-vous fliiret LE GUICHETIER. Emporter cette lampe; c'est l'ordre du gouverneur. FABIEN i tombant à genoux. Ohl non!., pas maintenant!., ohl par grâce!., par pitié!.. LE GUICHETIER. On ne sait qu'obéir ici... [Il éteint la lampe, tort et ferme la parle. La plue complète obscurité régné dans le cachot l

Pauvre garçon, toi aussi ? est jaloux... Décidément mes soupçons étaient fondés... Pauline aimait Fabien: elle aura tout avoué à sa mère... car lorsque je me présentai à l'hôtel de la Reynerie, Fabien était, dit-on, parti pour l'île Bourbon, et ne devait plus revenir en France... La marquise avait quitté Paris avec Pauline et m'annonçait dans un billet que sa fille entrait en religion... Ah! moi! de ma vie! avoir été joué, trompé, sacrifié pour un mulâtre!... c'était à ne savoir où cacher sa honte!... (Souriant.) Heureusement le roi y a pourvu!... (On entend la générale plus rapprochée et plus pressante.) Ah çà! que se passe-t-il donc aujourd'hui?... (Appelant.) Briquet.

BRIQUET, dehors.

Voilà, (reentrant) Monsieur...

SAINTE-LUCE.

On bat la générale à la Bastille, comme dans une place qu'on menacerait d'un assaut.

BRIQUET.

C'est peut-être fête aujourd'hui... (On entend une grosse cloche.) Tenez, on sonne à grande volée à Saint-Paul... (Ils regardent à la fenêtre.)

(Pendant qu'ils regardent à travers les barreaux de la fenêtre, on voit dans la partie de gauche le guichetier suivi d'un garçon de cuisine portant une manne couverte. Ils descendent chez le chevalier. Le guichetier prend la manne et le garçon remonte. Le guichetier ouvre, entre chez le chevalier, et ferme la porte derrière lui.)

SAINTE-LUCE, au bruit des clés.

Ah! voilà mon dîner... (Au guichetier.) Que m'apporte-t-on là?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GUICHETIER.

LE GUICHETIER, remettant la manne à Briquet qui la découvre.

Tout ce qu'on a pu trouver de mieux, Monsieur le chevalier, et, comme d'ordinaire, du vin de la cave de M. le gouverneur.

SAINTE-LUCE.

Ah! ce cher geôlier est plein d'attentions délicates. (Regardant dans la manne.) Comment!... pas de glace!... il me faut de la glace... ou je porte plainte au roi!

BRIQUET.

Comment! nous dînerons sans glace!

LE GUICHETIER.

Ce n'est pas de notre faute... on a envoyé, ce matin, un exprès et il n'est pas encore de retour... Les jardins publics, les boulevards sont, dit-on, couverts de monde... et la circulation est bien difficile...

SAINTE-LUCE.

Qu'est-ce que cela me fait, la circulation?

BRIQUET, d'un ton piteux.

Hélas, oui... nous cirons peu!

(Il entre dans la chambre, portant la manne. Le guichetier va à la fenêtre.)

SAINTE-LUCE.

On devrait avoir ici une glacière... mais on manque d'égards pour les prisonniers d'Etat!... A propos, j'ai adressé une réclamation à M. de Launay... je demande une chambre plus aérée... Conçoit-on!... me loger à la hauteur des fossés... au dernier étage de la tour!... car, enfin, au-dessous de nous, il n'y a plus rien, n'est-ce pas?... héin?

LE GUICHETIER à la fenêtre, sans se déranger.

Non, Monsieur, plus rien...

SAINTE-LUCE.

Que regardez-vous là?

LE GUICHETIER, s'éloignant vivement.

Moi!...

SAINTE-LUCE, allant à la fenêtre.

Je ne me trompe pas... ce sont des pièces de canon qu'on met en batterie sur le rempart... là-bas, à gauche...

LE GUICHETIER.

SAINTE-LUCE.

Est-ce que le Tiers Etat ferait déjà des siennes?... (On entend le rappel éloigné.) Oui... c'est le rappel que j'entends battre dans le faubourg... Vive Dieu! si j'étais libre!... je ne demanderais qu'une compagnie de mousquetaires pour balayer tous ces tapageurs-là!

BRIQUET, à la porte à gauche.

Monsieur le chevalier est servi!

SAINTE-LUCE.

Bravo!... allons! que le roi donne une bonne leçon à Messieurs les Parisiens... Que M. de Launay leur envoie quelques dragées, et je leur pardonne à tous deux de me faire dîner sans glace comme un manant!

(Il entre en riant dans sa chambre, le guichetier sort. A ce moment, un aide-guichetier descend rapidement l'escalier.)

L'AIDE, au guichetier.

Ça va mal là-haut... on n'attend plus pour attaquer la Bastille, que les canons des Invalides... Le gouverneur craint que les insurgés n'aient des intelligences avec les prisonniers... Il vous fait appeler, montez vite!... (Ils remontent vivement.)

SCÈNE IV.

FABIEN, dans le cachot inférieur.

(On voit remuer la paille étendue derrière le pilier, dans le cachot inférieur; et bientôt Fabien, pâle, défait, se met sur son séant, passe la main sur son front, et se lève péniblement. Il va prendre la lampe, s'approche de l'ouverture pratiquée au fond, se hausse, approche la lumière contre les barreaux, regarde, écoute, puis s'éloigne découragé, et va replacer la lampe à gauche sur une pierre.)

(Secouant tristement la tête.) Rien! Rien! (grelottant de froid) l'humidité de la terre a pénétré mes vêtements... j'ai demandé un peu de paille pour remplacer celle-ci, et on m'a répondu que ça coûtait trop cher... de la paille!... On sert bien votre haine et votre vengeance, Madame la marquise... mieux valait me laisser mourir... que m'enterrer vivant ici... Quand je croyais acheter le pardon de Pauline par mon exil, c'est dans une tombe qu'on me jetait! Ah! pourquoi me plaindre?... ici la mort viendra plus vite... Mais Pauline... qu'est-elle devenue? (chauffant ses mains à la lampe.) Mes membres sont glacés... tout mon sang a remonté... là... à mon cerveau qui brûle!... Dieu tout puissant!... ne permettez pas que ma raison succombe à tant de souffrances avant qu'André ne soit revenu... Mais dois-je l'attendre?... Ce, que je prends pour un souvenir, n'est-ce pas seulement un rêve?... J'en suis venu à douter de tout, de ma mémoire, de ma pensée, de mon existence!... Et cependant... non... je me rappelle bien qu'hier, j'étais assis là... là... quand une voix a frappé mon oreille... et cette voix... c'était celle d'André... d'André qui travaillait dans cette sombre galerie. (Il indique l'ouverture.) Je l'ai appelé... je lui ai crié mon nom... et il ne comprenait pas que des entrailles de la terre sortit la voix d'un homme!... Et il pleurait, le pauvre enfant... (Ecoulant encore.) Rien... rien... (Retombant accablé.) André ne reviendra pas. (Ici une pierre tombe de l'ouverture; à cette pierre est attaché un papier.) Qu'est-ce que cela?... (Il ramasse la pierre, en détache le papier.) Une lettre de lui!... Oui... oh! merci, André! merci, mon Dieu!...

(Il ouvre la lettre en tremblant. Au même moment, dans la partie supérieure de gauche, le guichetier descend l'escalier, il tient un pain et une cruche; il soulève la dalle et disparaît par l'ouverture que cachait cette dalle.)

FABIEN, lisant près de la lampe, pendant que le guichetier descend dans l'intérieur.

« Mon cher bienfaiteur, je ne sais si je pourrai parvenir jusqu'à vous... Tout Paris est en armes, et l'on tire sur quiconque s'approche des fossés de la Bastille... pourtant cette lettre vous arrivera... ou ils me tueront!... — Bon André! — (Continuant.) « J'ai fait ce que vous m'avez commandé... je suis allé à l'hôtel de la Reynerie... La rue était encombrée par une foule de gens en habits de deuil... la porte était tendue de noir... (D'une voix plus troublée.) un prêtre priait près d'un cercueil recouvert de velours et d'armoiries... Je demandai qui était mort dans la maison, et on me répondit... »

(La porte s'ouvre brusquement, et le guichetier paraît. Fabien n'a que le temps de cacher sa lettre.)

SCÈNE V.

FABIEN, LE GUICHETIER.

LE GUICHETIER, déposant le pain et la cruche sur le banc de pierre. Tenez...

FABIEN.

Merci...

LE GUICHETIER, s'écarter.

Hier... pendant qu'un ouvrier travaillait dans cette galerie (Il indique l'ouverture), vous vous êtes approché de cette ouverture... la sentinelle a aperçu la lumière de votre lampe... dont vous aviez fait un signal... (Saisissant la lampe.) cela ne vous arrivera plus!

FABIEN, épouvanté.

Qu'allez-vous faire?

LE GUICHETIER.

Emporter cette lampe; c'est l'ordre du gouverneur.

FABIEN, tombant à genoux.

Oh! non!... pas maintenant!... oh! par grâce!... par pitié!

LE GUICHETIER.

On ne sait qu'obéir ici!

(Il éteint la lampe, sort et ferme la porte. La plus complète obscurité règne dans le cachot.)

The text on this page is estimated to be only 22.48% accurate

0 LE DOCTEUR NOIR •kSCÈNE VI. FABIEN , toujours à genoux. Mon Dieol... mais je ne vois plus, et cette lettre !... (H va à l'ouverture, puis à ta pince où était la lampe, et cherche à lire) Impossible'.. partout des ténèbres !. . partout la nuit!.. Mais ces tentures funèbres'... ce cercueil »... cette mort! Qui donc?... Qui donc?... [Poussant un cri de désespoir.) Ab I Pauline est mortel... [Il tombe évanoui sur la paille.) (A ce moment, la canonnade commence, puis un bruit de mousqueterio.) le glichetier reparaît en haut de la trappe, tenant la lampe. L attaque commence ... mais heureusement la Babilie e*t imprenable [Il remonte tranquillement l'escalier. Le canon ne cm plut de tirer.) SCÈNE \Jl. 8AINT-LLCE, BRIQUET. briqitt. sortant de la chambre. Le canon t... miséricorde! .. Monsieur... c est le canon !... sainte-li'CE, sortant et allant A tu fenêtre. Oui c'est l'artillerie de la forteresse qui tire sur la place SaintAntoine, mais, ventrebleu I... la place Samt-Antoioe répond sur le même ton. bkiqirt. Est-U Dieu possible!... (Cri» au-dcAors.) BAIXTE-LLCE. Oh I mais... cori <!' ient grave... écoute... ces cris confus !... cette immense clameur nniQtXT, à la fenêtre. Et là-bas... sur le rempart... quelle foule !... Oh I Monsieur, ce I oesont plus des soldats qui sont aux tuileries... c'est le peuple... | (Cris av-dehors) Victoire!. . victoire»... SiWTt-UCE. C'est impossible. . . on ne prend pas la Bastille comme une bicoque. (Cri* plu* rapprochés.) Victoire!... victoire!... (Une dernière décha-ge de mousquoterie, pois on entend enfoncer les portes à coups de hache; celle qui est au haut de 1 escalier est renversée, et des hommes du pouplo et quelques gardes françaises descendent précipitamment (escalier. Plusieurs ont des torches. Toujours criant ; Victoire, victoire...) SALXTE-LCCB, au bruit, se dirige vers la porte de ta chambre et écoule. On vient à nouai... (On brise la porte à coups de hache et de crosse de fusil... Plusieurs hommes se précipitent dans la chambre do Sainto-Luce; un garde française est à leur lèlo.) HGÈNE Vin. y.ra MÊMES, LE FECPU. SAINTE- LC CE. Que vois-je?... TOCS. Liberté I liberté! iaityi-uxr. Et depuis quand entre-t-on ainsi à la Bastille? LE GARDE FRANÇAISE. Il n'y a plus de Bastille! Prise aujourd'hui, demain rasée... citoyen, vous ôtes libre. sainte-lcce, étonné. Abf bah !... briqet, vivement. Libre .. et moi aussi ? C'est pour ça que le peuple s'est battu... Vive le peuple I... LE GAnDE. Otoyen, vous pouvez sortir Liberté! liberté! TOCS. liberté!... liberté!... lits sortent de chez le

chevalier et restent dans la partie de gauche.) SAINTE-LUCIE. Oui, certes... je vais sortir, mais pas dans cet état... Briquet... dit ANDRÉ. vite, mon chapeau, (il ôte sa robe de chambre.) ► nniQCET est entré dans la chambre voisine, et revient, apportant le costume du chemiser, qui s'habille. ^ Voilà, Monsieur. [Briquet l'habille.] ANDRÉ est entré, «I se trouve parmi la foule, et regarde autour de lui. Oui, c'est bien dans cette tour... le garde, dit André. Qui es-tu? Un pauvre prisonnier... LE GARDE. Il n'y a plus personne ici... et plus rien au-dessous... Remontons... remontons... TOCS. . jf Remontons... ANDRÉ. Non... attendez... je suis sûr de ne pas me tromper. .. je suis sûr que sous nos pieds gémit un pauvre hqune pour lequel, tout & heure, j'ai risqué ma vie... LE GARDE. Vois, toi-même... rien que le sol, ANDRÉ, montra la dalle. ♦ Oh! cette dalle se soulevée, peut-être... essayons..., 1 TOCS. T. ■'« Essayons. .. (Ils se mettent à faire des pesées, les uns avec des sabres, les autres avec des haches) ANDRÉ. âgfe Oui, elle cède... (La pierre est levée.) Voyez, maintenant. LE GARDE. <*)» Et tu dis qu'il y a là un être vivant?... ANDRÉ. Il y a là un homme qui a sauvé ma mère!... « (Il s'élance dans l'escalier suivi du garde et de plusieurs autres, dont un porte une torche) sainte-lucie, habillé, dit Briquet. Ab! mes gants, mon chapeau... (Brigue! les lui remet) mon pée... j'en ai pas... Je cours à Versailles... (/I sort.) briquet et, le mirant. Et moi... au Cours-la-Reine. [Ils montent l'escalier, Briquet criant : Vive le peuple! vive le peuple/... Au même instant la porte du cachot est ouverte. André % u précipite, suivi du garde et des autres... A la clarté de la torche, André va derrière le pilier, et relève Fabien encore évanoui .) SCÈNE IX. ANDRÉ, le peuple, FABIEN, d'abord évanoui. ANDRÉ, le soutenant. Fabien!... Fabien!... c'est moi... André... Fabien, le regardant et revenant d lui. % André... toi... prisonnier comme moi!... ANDRÉ. Comme vous, Fabien)... Mais vous pouvez sortir! entendez-vous? Fabien, avec joie. Sortir? moi!... (il se lève, se précipite au dehors, puis s'arrêtant tout-à-coup et revenant d An/Jré avec douleur.) Malheureux)... mais si ils m'ont fait libre, c'est que Pauline est morte... n'est-ce pas? ANDRÉ. Mais non, ce n'est pas die. FABIEN, avec force. Elle existe!... et je suis libre... TOCS. Oui. . libre... FABIEN s'élance sur l'escalier, puis tout-à-coup s'arrête, regarde André et les personnes qui l'entourent, puis il pousse un éclat de rire qui les épouvante tous ; enfin, les forces lui manquant, il tombe d la renverse dans les bras d'André et du garde- français*. Digitized by Google

SCÈNE VI.

FABIEN, toujours à genoux.

Mon Dieu!... mais je ne vois plus!... et cette lettre!... (Il va à l'ouverture, puis à la place où était la lampe, et cherche à lire.) Impossible!... partout des ténèbres!... partout la nuit!... Mais ces tentures funèbres!... ce cercueil!... cette mort!... Qui donc?... Qui donc?... (Poussant un cri de désespoir.) Ah! Pauline est morte!... (Il tombe évanoui sur la paille.)

(A ce moment, la canonnade commence, puis un bruit de mousqueterie.)

LE GUICHETIER reparait en haut de la trappe, tenant la lampe. L'attaque commence... mais heureusement la Bastille est impenable. (Il remonte tranquillement l'escalier. Le canon ne cesse plus de tirer.)

SCÈNE VII.

SAINTE-LUCE, BRIQUET.

BRIQUET, sortant de la chambre.

Le canon!... miséricorde!... Monsieur... c'est le canon!...

SAINTE-LUCE, sortant et allant à la fenêtre.

Oui, c'est l'artillerie de la forteresse qui tire sur la place Saint-Antoine; mais, ventrebien!... la place Saint-Antoine répond sur le même ton.

BRIQUET.

Est-il Dieu possible!... (Cris au-dehors.)

SAINTE-LUCE.

Oh! mais... ceci devient grave... écoute... ces cris confus!... cette immense clameur...

BRIQUET, à la fenêtre.

Et là-bas... sur le rempart... quelle foule!... Oh! Monsieur, ce ne sont plus des soldats qui sont aux batteries... c'est le peuple!...

(Cris au-dehors.)

Victoire!... victoire!...

SAINTE-LUCE.

C'est impossible... on ne prend pas la Bastille comme une bicoque. (Cris plus rapprochés.)

Victoire!... victoire!...

(Une dernière décharge de mousqueterie, puis on entend enfoncer les portes à coups de hache; celle qui est au haut de l'escalier est renversée, et des hommes du peuple et quelques gardes françaises descendent précipitamment l'escalier. Plusieurs ont des torches. Toujours criant : Victoire, victoire...)

SAINTE-LUCE, au bruit, se dirige vers la porte de sa chambre et écoute.

On vient à nous!...

(On brise la porte à coups de hache et de crosse de fusil... Plusieurs hommes se précipitent dans la chambre de Sainte-Luce; un garde française est à leur tête.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE PEUPLE.

SAINTE-LUCE.

Que vois-je?...

TOUS.

Liberté! liberté!

SAINTE-LUCE.

Et depuis quand entre-t-on ainsi à la Bastille?

LE GARDE FRANÇAISE.

Il n'y a plus de Bastille! Prise aujourd'hui, demain rasée... citoyen, vous êtes libre.

SAINTE-LUCE, étonné.

Ah! bah!...

BRIQUET, vivement.

Libre... et moi aussi? C'est pour ça que le peuple s'est battu... Vive le peuple!...

LE GARDE.

Citoyen, vous pouvez sortir. Liberté! liberté!

TOUS.

Liberté!... liberté!...

(Ils sortent de chez le chevalier et restent dans la partie de gauche.)

SAINTE-LUCE.

Oui, certes... je vais sortir, mais pas dans cet état... Briquet...

vite, mon habit, mon chapeau. (Il ôte sa robe de chambre.)

BRIQUET est entré dans la chambre voisine, et revient, apportant le costume du chevalier, qui s'habille.

Voilà, Monsieur. (Briquet l'habille.)

ANDRÉ est entré, il se trouve parmi la foule et regarde autour de lui.

Oui, c'est bien dans cette tour...

LE GARDE, à André.

Qui cherches-tu?

ANDRÉ.

Un pauvre prisonnier...

LE GARDE.

Il n'y a plus personne ici... et plus rien au-dessus... Remontons... remontons...

TOUS.

Remontons...

ANDRÉ.

Non... attendez... je suis sûr de ne pas me tromper... je suis sûr que sous nos pieds gémît un pauvre homme pour lequel, tout à l'heure, j'ai risqué ma vie...

LE GARDE.

Vois, toi-même... rien que le sol.

ANDRÉ, montrant la dalle.

Oh! cette dalle se soulève... peut-être... essayons...

TOUS.

Essayons... (Ils se mettent à faire des pesées, les uns avec des sabres, les autres avec des haches.)

ANDRÉ.

Oui, elle cède... (La pierre est levée.) Voyez, maintenant.

LE GARDE.

Et tu dis qu'il y a là un être vivant?...

ANDRÉ.

Il y a là un homme qui a sauvé ma mère!...

(Il s'élance dans l'escalier suivi du garde et de plusieurs autres, dont un porte une torche.)

SAINTE-LUCE, habillé, à Briquet.

Ah! mes gants, mon chapeau... (Briquet les lui remet) mon épée... je n'en ai pas... Je cours à Versailles... (Il sort.)

BRIQUET, le suivant.

Et moi... au Cours-la-Reine.

(Ils montent l'escalier, Briquet criant : Vive le peuple! vive le peuple!... Au même instant la porte du cachot est ouverte. André s'y précipite, suivi du garde et des autres... A la clarté de la torche, André va derrière le pilier, et relève Fabien encore évanoui.)

SCÈNE IX.

ANDRÉ, LE PEUPLE, FABIEN, d'abord évanoui.

ANDRÉ, le soutenant.

Fabien!... Fabien!... c'est moi... André...

FABIEN, le regardant et revenant à lui.

André... toi... prisonnier comme moi!...

ANDRÉ.

Comme vous, Fabien!... Mais vous pouvez sortir! entendez-vous?

FABIEN, avec joie.

Sortir? moi!... (Il se lève, va s'élancer au dehors, puis s'arrêtant tout-à-coup et revenant à André avec douleur.) Malheureux!... mais s'ils m'ont fait libre, c'est que Pauline est morte!... n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Mais non, ce n'est pas elle.

FABIEN, avec force.

Elle existe!... et je suis libre...

TOUS.

Oui... libre...

FABIEN s'élance sur l'escalier, puis tout-à-coup s'arrête, regarde André et les personnes qui l'entourent, puis il pousse un éclat de rire qui les épouvante tous; enfin, les forces lui manquant, il tombe à la renverse dans les bras d'André et du garde-français.

The text on this page is estimated to be only 23.26% accurate

LE DOCTEUR NOIR. 21 ACTE SEPTIÈME. l'oa salle gothique du tld^i cjltl do Ri-ndour, en Bretagne. Au fo id, une haute et vaste cheminée. A gauche de l'» chemluéc. une grande fenêtre ouvrant aor an balcon. A droite de la cbe.ni née, une galerie qui a i prolonge jusqu'au fond du théâtre; celte galerie est éclairée par dea vitraux peints. Au deuxième plan, portes latérales. De cbequo coté, entre lrs portes, sont les portraits de M. rt Mme de la Reynerie. Celui de Mme do la lli-ynerie à droite. A gauche, nue petite table ronde, tout ce qu'ai faut pour écrire. Tout pré» ut un fauteuil. A droite un in de repos. Au fuud, daue la cheminée, uu tabouret.

SCÈNE PREMIÈRE* BRIQUET, d la fenê/re,SAINTE-LUCE, debout près de la cheminé?, AURÉLIE, PAULINE, «ont assises, et se chauffent.

SAINTE-T.UCB, « Briquet. Ne vois-tu rien d étrange ou de suspect autour du château? BRIQUET. Non, Monsieur, rien que do la neige et du verglas. (On roit tomber de la netje.lSi vous le permettez, je vais fermer cclto fenêtre. l/l la ferme.) Quel vilain pays que la Bretagne, et quello affreuse aimée que l'année 1793! saixte-luce, d Briquet. Cours prévenir et amené ici lo pêcheur qui a promis de me louer sa barque pour aller u Noir mou lier... une fois en mor, do gré ou do force, il nous conduira jusqu'aux côtes d'Angleterre, c est là seulement qao Pauline et nu sœur seront en sûreté... bâte-toi... BRIQUET. Je cours, Monsieur, je cours... (/J sort par la porte de gauche, ietuümo plan.)

SCÈNE II. SA1NTE-LÜCE, AURÉLIE, PAULÎNB.

AURÉLIE, «o levant et allant d «on frère. Pourquoi nous faire quitter cette demeure quo lo dévouûment do no:- fermiers a faite inviolable jusqu'à présent? 0AINTE-Lt.Ce. Lo nom do volro mari, vénéré dans ce pays, votre inépuisable bienfaisance, ne sont p' us même pour vous une assez sûre égide... On ne vous pardonnerait pas d avoir donné asile à une victime écbappéo aux satellites de Carrier.. Le geôlier qui a aidé ce malin h f évacion de notre cousine aura eu peur peut-être, et aura tout avoué... (P/us ba«) malgré les précautions que j'avais pri' tes, à notro sortie de Nantes, nous avons été suivis. AURÉLIE. Ciel!... SAINTE- LL' CE. La retraite do Pauline sera connue avant une heure peut-éiro, et le terrible proconsul voudra ressaisir la proie que jo lui ai enlevée... AVRÉLte , remontant ver « Pauline. Oh I vous avez raison... il faut partir. PAULINE, se levant. Mes bons amis... pourquoi vous êtes-vous exposés pour moi?..» Que ne me laissiez-vous moarit?.. la mort, c'était l'oubli. AURÉLIE. Pauline, on pout

attendre la mort avec calme et résignation dans le fond d'une cellule, au picil de la sainte croix... mais mourir sur un échafaud, au milieu des outrages d'un peuple en fureur, mourir de la main du bourreau!... ohr c'est horrible l... PAULINE. Ce supplice n'a que la durée d'un moment, et ma vie n'est plus qu'une affreuse torturai Ne lo comprends-tu pas. Aurélie, toi, qui sais que ma mère expirante a refusé de ma voir... loi, qui sais encore que lorsqu'elle me jetait au couvent, elle n'avait pas fait grâce à Fabien, qui a disparu, gans que depuis co jour fatal nul n'ait pu m'apprendre s'il vivait encore ou s'il avait cessé de souffrir. SAINTE- LUCE . Quand ma sœur me confia votre secret, Madame, je mis tout en œuvre pour retrouver en pauvre Fabien, envers lequel, dans mon ignorance et.dans ma jalousie insensée, j'avais été si cruel. Toutes mes rechorenc-s lurent vaines... La nuit qui précéda votre départ (tour le couvert, une voiture avait entraîné Fabien loin do l'hotel J écrivis à Bourbon, personne ne l'y avait revu. AURÉLIE. St ma tante pouvait revivre , on voyant aujourd'hui comme autrefois la mort suspendue sur ta tête , ello appellerait Fabien , qui , cette fois encore, lui conserverait sa fille... Oui, ce mariage tenu secret au prix de tant de douleurs et d'angoisses, co mariago >. sauverait... SATNTE-I.UCE. Certes, 6i Pauline avait entre les mains l'acte qu'avait s:gné l'abbé Landry... clic n'aurait plus rien a redouter... mais pour retrouver cet acto il faudrait un miracle, et Dieu no daigne plus ?u faire... SCÈNE m. LE ; xÈnes, BRIQUET. BRIQUET. Monsieur lo chevalier, lo pécheur n'était pas dan:-sa cabane, mais j'ai trouvé là son frère qui était prévenu de tout et qui vient à sa place... SAIXTE-LUCE, •'lUfp'tMIlt A Aurélie. Jusqu'à ce que jo me sois assuré do la discrétion et do la fidélité de cet homme, il serait imprudent do lui laisser voir notre cousine... AURÉLIE, tJfcfitfB/rn! la porte de droite deuxième plan. Nous attendrons là, dans la bibliothèque; viens Pauline... MIXTE- LUCE, à Briquet. Introduis l'homme que tu as amené. [Briquet sort) PAULINE ay*int reconnu te §pirau de sa mère, pleurant. Ma mèrof. . ma mère»,., Ah! p urquoi nous séparer encore?., c'est au pied de cette image sainte et lcrribJo, c'est là quo je voudrais mourir l... [Elles sortent.) SCÈNE IV. SAIXTE-LUCE, BRIQUET, ANDRÉ. briquet, faisant passer André rfmint lui cl lui montrant. Sainte -Luce. Voilà, Monsieur . . Puis il m au fond, range les fauteuils et sort. saixte luce «'assied près de la petite table et prépare des papiers. Pourquoi ton frère n'esl-il pas venu? ANDRÉ. Parce qu il est juré à Nantes et qu'il siégo au tribunal... Mais je sais de quoi il s agit - - depuis que je suis revenu au pays , j'ai

rappris bien vite mon ancien état . et je vous conduirai à Noirmou lier tout aussi bien que l'aurait fait mon frère... SAIXTE-LUCE même jeu. Tu pourras seul gouverner la barque? AXDRÉ. J'aurai avec moi un camarade... solide... SAIXTE-LUCE, même jeu. Et discret?.» AXDRE. Le pauvre homme ne parle à personne.. . ne reconnaît personne .. Tout son mal est au cerveau... et- au cœur., à ce que dit le médecin... mais les bras sont bons. . puis la mer lui fait du bien... Il passe souvent des iQoraées entière* sur la barauo ; il aime à se sentir bercer par les vagues, au grand soleil... Ca Int rappeit pays... Dans les commencemens, je me cachais pour lo surveiller, car je l'aime, voyez-vous, comme un frère: il a été si bon pour moi... il est si malheureux ! alors! je l'entendais prononcer avec rage le nom do la famille qui a fait son malheur ; puis, il pleurait, en regardant un papier tout jauni qu'il garde et cache comme uno relique. SAIXTE-LUCE, SS /CLWJt. Et tu peux répondre do cci homme T ' AXDRÉ. Comme de moi. saixte-luce, remettant les papiers dans sa poche. (Test bien... l'as-tu amené? ANDRÉ. Oui... oui... il a été bien content quand il m'a vu préparer la barque et quand je lui ai dit que nous allions faire une promenudo en mor, aussitôt que la marée nous permettrait do sortir du port. SAIXTE-LUCE. Où est-il ? AXDRÉ. Assis li-La3 .. sous les grands hangars... Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.28% accurate

LE DOCTEUR NOIR. K lAumucs Jo vais to remettre la somme
convenue avec ton frère... ANDRÉ. Josuis à vos ordres, Monsieur...
SAINTE- LUCE. Suis-moi donc!... (lit sortent par la parle de gauche,
premier pto») SCtNP V. FABIEN. Il entre rivement. (Aussitôt que Sainte-
Luce et André sont sortis par la gauche, on aperçoit Fabien dans la galerie à
droite j il arrive en ©gardant du tous côtes.) André .. André... la marée
monte... il faut partir! La ma ré. monte toujours... (Se croyant entoure jxir
Ut vogues) Oh' sauve? là, Seigneur .. Roger sauve- là .. laisse-moi seul, je
dois mourir seul .. (/I oo s'asseoir d gauche, accablé. Après un truijpj ri au!
•vint un autre ordre d'idées.) L'abbé Landry. . \Il regarde ia miin, et eiVnt
lentement te mettre d genoux sur U itérant de la scène. Il t'aimera, le pauvre
mulâtre; mai» comme le marin aime la Vierge Marin. Croyant voir la
marquise, dune poix sombre. Oht la marquise. .. la marquise, (arec force et
çailltont), ne maudis*02, ne maudissez (tas ... ne maudissez pas... je pars ...
je pera Il te traîne à terre, présentant ses bran , Tenez . . voilà mes Dr»' un
cachot... la Bastille. .. (/I tombe tout a fait.— Avec douleur la Bas>il!e...
(Un temps. Cuis tout-à-coup il relève la Me et écoute, f Le canon . (// te
lève tout -a- fait, et avec forte.) Libre t l Porbmt les mains à sa télé, avec
accablement.) Libre I... (Fermant sa vente.) le trombe .. l'ai froid... (Voyant
ta cheminée, avec joie) Ah! du feu, du feu... [Il va s'asseoir dans ta
cheminée) SCL\E VI. FABIEN. SAINTE-LUCE, AURÉLIE, ANDRÉ,
PAULINE, puis BRIQUET. SAINTE-LUCE, d André. Ils rentrent par la
porte au premier plan , d gauche Nous sommes convenus d© tout . je vais
chercher ces dames (Il mire d droite, deuxième plan.) ANDRÉ. Et moi,
prévenir mon camarade.. [Il se dirige vers la galerie, et aperçoit Fabien qui
te chauffe.) Tiens! le voilà!... pauvre ami; il se réchauffe. A\nnr, d Fabien
ntvc douceur. Nous allons nous embarquer. . Eli bien! ne m'entendez-vous
pas? Mon Dieu ! est-ce qu i! no me reconnaît plus... c'e»l moi, André...
atrélû, paraissant awc Pauline. Du courage. Pauline... du courage...
SAINTE-LUCE. Venez... venez... briquet, entrant tout effaré. Ah I
Monsieur ! ah ! Madame ! ftjflNTE-LU'CB Qu'as-lu donc? BRIQUET
C'est fait de nous !... TOUS. Comment T BRIQUET, ©iucmritf. . étais en
observation, comme M. In chevalier me l avait ordon:h .. Tout à coup, j'ai
vu une foule de gens armés qui arrivaient TO' la route do Nantes... TOUS.
Dn Nantes! BRIQUET. Celle foule était guidée par deux hommes do fort

mauvais mine qui ont dit aux autres, en montrant le château : C'est ici
 quelle est cachée! c'est là que vous retrouverez la çideva: t marquise de la
 Reyncrie. a n mue. qui était occupé de Fabien, relève la lété d ce nom. la
 Revnerie!... SAINTE-LU CB. Ils n'ont pu cerner le château, et le côté de la
 mer doit Être libre encore... hâtons-nous!... (lu te disposent d sortir.)
 ANDRÉ, d part. C'est elle que j'allais sauver! (Il descend ver s le milieu du
 théâtre. SAINTE-LUCE, o André. Eh bien l qui l'arrête? ANDRÉ, lui
 présentant une (iourte. Reprenez votre argent, mot, Je reprends ma parole...
 SAINTE-LUCE. Que dis -tu? André, jetant la bourse. Jo dis que pour un
 million je no partirais pas. AURÉLIE. Comment! pauune. Ob i mon Dieu !
 andré, avec force Je dis que je n'aidera > pas à la fuite de Mlle de la
 Reynerit: que je no sauverai pas celle que j'ai dénoncée... SAINTE-LUCE,
 OCrC lolèr*. Toi ! malheureux ? ANDRÉ. Il doit y avoir une justice pour
 tout le monde. pAirum. Que vous ai-je donc fait ? andré, d Pauline. A moi,
 Madame? rien! Si vous aviez été mon ennemie, je vous pardonnerais, peut-
 être.. Mai* a vous qui avez condamné le meilleur dos hommes, mon
 bienfaiteur, à mourir dans un cachot ... à vous qui avez tué sa raison . Ob I
 non I jo no pardonnai »i pas I SAINTE-LUCE, ÜtXW force. Tu o*«
 l'accuser, toi ? andré, même jru. Oui... parce que j'ai tenu entre mos mains lo
 regist e des écrous, .. parce que sur la feuille que j'ai déchirée... à la suite do
 nom de mon ami. j'ai lu : « A la requête de la famille de la Rryneru' laisser
 oublier cet homme! » J avais cardé cette feuille... * elle a été déposée par
 moi au tribunal rie Nantes SAINTE-LUCE, mêmejtu. Muera ble I ANDRÉ
 même jeu. Vous pouvez me tuer, Monsieur (sa c rossant les bras.) Mzisjt
 vous I© répète : Jo ne partirai pas) AURÉLIE, d André. Il y a ici une erreur
 fatale ... Tu me croiras... quand je te jurerai qu'elle est innocente... tu auras
 pitié d elle. ANDRÉ Pitié d'elle, quand sa victime est là ! (Il montre Fabien)
 TOUS. Là!... ANDRE Oui... voilà le martyr do la famille de la Ueyneriel...
 PAULINE, arec énergie. Mais qu'il m'accuse donc, cet homme!., qu'il me
 regarde au uinns! (Allant d Fabvnqui est toujours resté dans la cAcntmèt.)
 Je suis l'anime de fa Keynennl et devant Dieu, je ne vous ai pas lait il-
 mal!... (Fatum lève lu Me et la regarde) PAULINE, le reconnaissant. Abl
 tous, le reconnaissant. Fabien l ANDRÉ. Vous le connaissez tous I
 PAULINE. Fabien ! ANDRÉ. Oui, le voilà... tel que la Bastille l'a rendu...
 TOUS. La Bastille? Pauline, ou portrait. Oh i ma mère i ma mère i ANDRÉ.
 C'est là que je suis allé le chercher .. mais trop fard, béla>Quand je lui ai
 crié • Pabien, vous êtes libre! il ne me comprenait pas, il était fou !.. (Fabien

te lève, descend un peu sur le dcivml de la scène, et r* s'asseoir d droite.)
tous, a tec étonnement. Fout... PAULINE. Oh! c'est impossible!... il me
reconnaîtra, moi... Fabien... mos arm . le ciel a eu pitié de nous Ne fôt-ce
que pour un jour une heure, il nous a léumal Mon Dieu! pas un éclair de
joie! p>un rayon d'amour dans ses yeux ! AURÉLIE. A la Bastille! lui I
ANDRÉ. Quand il en est sorti on voulait le mettre h l'hospice ; mais À
n'aurait fait que changer de prison .. Alors! je l'ai pris, moi, d j'ai partagé
avec lui le pain d© chaque jour. PAULINE, d André et lui prenant la main.
Tu as fait cela... toi I Ah I sois béni!.. . Si je suis riche encor* Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 23.91% accurate

LE DOCTEUR NOIR. 23 tout ce que j'ai est à toi Si je dois vivre, tu seras notre ami, notre frère... Si je dois mourir, ma dernière prière sur l'échafaud sera pour toi comme pour lui { b' de retour n'est pas de t'écouter.) A Miné. Que dit-elle? Fabien était donc... SAINTE-LUCE. Son mari... ANDRÉ. Son mari... AURÉLIE. Quant Fabien était à la Bastille, elle était prisonnière aussi-» condamnée comme lui et tu l'as perdue!.. ANDRIK. Vous ne me trompez pas ? Non, le mensonge n'a pas de ces accents là... Monsieur, quand vous voudrez, nous partirons. avant le 4 Juin Luc*. Enfin le briquet. Tu fais foudre. Il est trop tard, On a brisé la grille du parc. ANDRÉ*, qui a couru dans la fenêtre. Ka«iurcz-vous. mon frère doit être là. (A Aurélie) Venez avec moi, Mijine, vous êtes aimable, n'est-ce pas? C'est à tout le monde ici, on vous écouterait, on vous croirait, et vous m'aideriez. à réparer le mal que j'ai fait. AURÉLIE. Venez, mon frère... venez... [Il sortait par la gauche, d'un plan.] SCÈNE VII. * FABIEN, PAULINE. rail! NE, à Fabien, qui est resté immobile sur le lit de repos. Toujours cette immobilité toujours insensible et muet. Mon Dieu mes accents et mes larmes n'arrivent-ils pas jusqu'à son cœur! (Il se tombe à genoux devant lui.) Fabien, tu regardes le Pauvre Lia, tu souffres!.. tu pleures... PAULINE. Tu te souviens de Lia... tu ne peux avoir oublié Pauline... FABIEN Pauline.. oui... la fiancée de Sainte-Luce!.. (/ci trois heures t'ont sonné — Se. levant.) Trois heures!.. elle m'attend. PAULINE. Où vas-tu ? FABIEN. A l'avenue de Palmistes Je ne veux pas souffrir et mourir seul ? C'est à la grotte du mulâtre que je veux la conduire. PAULINE. La grotte du mulâtre f... PAMEN- • La marée monte à cinq heures***». \ l'aurait au-dehors PAULINE, allant à la fenêtre. Ah! les voilà ; ils n'ont pas voulu croire André. pas bien. à lui-même. J'ai bien choisi la route. PAULINE. ils viennent! Ils vont briser ces portes! {Revenant vers Fabien.) Fabien. l'instant est suprême, tu te souviens tout à l'heure de la grotte du mulâtre... Fabien, à lui-même. La mer montait... PAULINE. J'étais résignée... car je mourrais avec toi, par toi... FABIEN, même jeu. La mer montait encore PAULINE. (/fruit au dehors.) Ils approchent. Fabien, entends-tu ces cris... Aujourd'hui comme à Bourbon, la tempête est autour de nous... mais (d'un terrible que l'Océan... C'est le peuple qui gronde et qui menace.. (On entend briser des portes) Aujourd'hui, Fabien, j'ai peur de la tempête. {Elle revient avec frayeur vertueuse.) FABIEN, immobile et avec force. La mer montait toujours!

PAULINE , le regardant et ne lui voyant faire aucun mouvement. Oh! rien!
 rien I que votro volonté soit faite, Seigneur! Fabien, juand je croyais mourir
 à Bourbon , je l'ai crié : je t'aime ! là mort arrive et mon dernier cri est
 encore : Fabien ! mon Fabien ! je t'aime I FABIEN. Ah ! tu m'aimes et tu
 veux mourir . Je ne le veux pas, moi i I PAULINE. Tu me reconnais donc ?
 Fabien , retrouvant à demi ta raison. Oui , tu es Pauline. Pauline, tombant à
 genoux. Ah! mon Dieu' vous n'avez pas voulu quo jo meure, quand il
 pouvait me sauver, lui. (On entend des pas dans la chambre roiiiM.) SCÈNE
 vin. les mêmes, AURÉLIB, SAINTE-LUCB, puis ANDRE, le PEUPLE.
 AURÉLIE. Les voilà... Pauline... les voilà... SAINTE-LUCB. Ils veulent
 voir et entendre Fabien. , PAL LINE, UOCC fOU. m Il m a reconnue
 (Saint^-Luo.* court avec joie vers Fabien qui recule d ton approche.)
 FABIEN, reconnissant Sainte-Luce. Toujours cet homme avec elle...
 PAULINE, d Aurélie. Il va me justifier. AURÉLIE. Que dis- lu? Fabien,
 apercevant alors le portrait de la marquise. Ah la marquise!... la marquise!
 .. {Et sa raison se perd encore Sainte-Luce effrayé munit.) SAINTE-LUCE,
 d Paulin» qui est remontée au fond.) Pauline... vous vous perdez ..
 PAULINE. Ah I je n'ai plus rien à craindre à présent. {A André qui entre
 suivi de plusieurs hommes du peuple par la porte de gauche, deuxième
 plan.) André... André... Il m'a reconnu.. (/ici d'autres hommes paraissent au
 balcon et dans la galerie.) AMINÉ, d son frère et aux autres. Tu vois bien,
 frère, vous voyez tous, que je ne vous trompais pas FABIEN, avec
 égarement. Quo veulent ces hommes? AN»né. d Fabien. Parlez, Fabien... dit
 es-lour que Mlle de la Reynierio ignorait sa captivité à la Bastille!... .
 Fabien, d'une voix concentrée. X la Bastille! (J'occupent général parmi le
 peuple,) ANDRÉ Dites-leur enfin qu'elle est votre femme! Fabien, vu
 le portrait Non... non... vous la tueriez, Madame. [Haut, avec force) Cette
 femme... a menti !... Je ne suis pas son mari... [Avec indignation
 parmi le peuple.) PAULINE. Oh! mon Dieu! FABIEN. Elle est digne de sa
 race... car elle avait honte de mon amour... PAULINE, d Fabien. Mais tu me
 perds!... FABIEN, bas. Je t'ai vu ... (A/ouvrant le portrait.) -Ta mère!... ta
 mère!... PAULINE, avec douleur. Encore son affreux délire' Pir.nné. avec
 indignation. Vous l'entendez, il l'accuse l'or -mémor... A Nantes l'aristocrate
 TOUS. A Nantes... à Nantes. André, cherchant d les maintenir. M^n frère!...
 UN HOMME, nt' PEUPLE, armé d'un fusil, et qui se trouve mont* sur le
 balcon au fond d gauche. Autant en finir ici !... [// ajuste Pauline; Fabien
 s'élance instinctivement au-devant du coup qui l'atteint; il recule et tombe

sur le lit de repas d droite.) andbé eouriNt d Fabien. Fabien... mon ami...
[Au peuple.) Ah! malheureux!... qu'avezvous fait ? PAULINE, tombant à
genoux devant lui. Assassiné... ils l'ont assassiné!... (Il se trouve entouré par
le chevalier. Pauline et Aurélie, et soutenu par André. Les gens du peuple
remontent un peu et restent confus.) Fabien, te soulevant et regardant
Pauline. Pauline 1... w*-ee Ici!... {Cherchant à rassembler sa ruiiw.] Ohf ma
raison... ma raison ... (Il se fève.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.82% accurate

LE DOCTEUR NOIR. TOI s, reren ■ M. M >rl à la Rtijnerio..
AtlKUl. Ils vont la luerl... fa bien {rAanrslant) La loorf... (rriromanf au
raison J Elle... Paulin? ma femme... TOU. Sa fcmrno OAINTE-LI'CE. Oui,
sa femme... m uni s'uriinfunf, «(ou ehnljer. La preuve de ce mariage? .
TOCS. Oui. la preuve... la preuve. (Fabien, soutenu par le chevalier, André
et son ftiri lino devant lui et Aurélie à droite. Il ouvre sa vi l'acte de
mariage. Il le donne il Pierre, celui-ci lef| hommes du peuple, qui remontent
tous au foc grand silence On aperçoit seulement alors la poilrii
ensanglantée.) rAixm. Du sang t ... du sang ! (EVe lui co icre la p: Urine de
r \uir.N. du rut voix faible. Le coup qui m a frappé f était destiné, Paulin*1,
et qui me fait mourir comme j'ai vécu . pour toi .. toit.. (/I uirurl dan» les
bru » d'André eide Sarnfetai line , qui est restée à tj-nour. « Vrunouù et bras
d' A unité. M ' Ah NA d' Wwent r . . ! S"-1 - 1 .U-.-: . . ; inc SI-Ijoc'A, 40. co
ris. Digitized